

1126

L'ITALIA MILITARE

E

LA GUERRA DI SOLLEVAZIONE

DI

GUGLIELMO PEPE

GENERALE IN CAPO DELL'ESERCITO ITALIANO

IN VENEZIA.



VENEZIA, 1849.

COI TIPI DELLA VEDOVA GATTEL.

PROPRIETA' DELL' EDITORE.



VENEZIA 1849

Seconda edizione da quella di Parigi del 1836.

AVERTISSEMENT

En attachant mon nom à un ouvrage militaire, je n'ai pas la présomption de lui donner plus de poids qu'il en mérite par lui-même. C'est tout simplement un modeste passeport d'éditeur que je lui prête, une recommandation que j'adresse au public pour un enfant privé de l'avantage de circuler sous le nom de son père. J'aurais préféré que mon ami, M. Armand Carrel, éditeur d'un premier mémoire de l'auteur sur l'indépendance de l'Italie (Paulin 1833) lui continuât son patronage. Mais je ne puis qu'accepter avec plaisir la participation qui m'est déferée à un bien léger service. L'auteur et moi, nous nous sommes connus dans de mauvais jours. Notre amitié s'est formée dans la proscription et l'exil. Lui aussi, bientôt il aura subi quinze ans d'expatriation forcée; et pour lui les mauvais jours durent encore; ils durent pour sa patrie: elle attend une régénération. Si l'exilé la désire ardemment, c'est sans haine, sans amertume, c'est moins pour lui que pour ses compatriotes; non dans un esprit étroit de patriotisme local et avec la condition absolue d'une forme de gouvernement, mais dans la haute et large vue de l'unité et de l'indépendance italiennes. C'est le but constant de ses pensées, de ses travaux; ce fut celui de Napoléon; c'est désormais celui de tous les Italiens, et en France, des hommes qui savent apprécier ses plus chers intérêts et la nécessité d'asseoir solidement, en Europe, les états constitutionnels.

Dans son premier mémoire, l'auteur a développé les moyens qui peuvent conduire à l'indépendance de l'Italie. Dans celui-ci, supposant l'Italie indépendante, il lui révèle, dans toute leur étendue, et avec une grande sagacité, ses ressources et ses forces. Elles reposent sur la topographie, sur des faits matériels, sur des exemples anciens et modernes, sur des élémens incontestables. C'est un exposé nouveau et instructif pour toutes sortes de lecteurs.

Quant à l'organisation militaire qu'il propose, elle s'éloigne tellement de ce qui existe dans toutes les armées de l'Europe, qu'elle pourra paraître une utopie. Mais il n'a en vue que l'Italie, et l'Italie rendue à la liberté, ses mœurs, ses besoins, et le génie propres à ses peuples. Du reste, quand le grand jour luira pour elle, elle décidera elle-même de son organisation, en cela comme en toute autre chose.

Les esprits superficiels ou imprévoyans trouveront que c'est aller un peu vite, et qu'il est prématuré de penser à conserver ce qu'on ne possède pas. Certes, s'il est impossible de prédire à point nommé, quand se réalisera le vœu des Italiens, il n'est pas téméraire de croire que ce n'est pas une illusion, un vain songe. Les circonstances actuelles, au premier aspect, ne semblent pas favorables. En France même, vers laquelle se tournent les espérances des peuples, depuis la révolution de 1830, son gouvernement est en pleine réaction contre leur liberté; il fait cause commune avec les puissances despotiques; il recherche particulièrement l'amitié de celle qui pèse de son joug de plomb sur l'Italie, de l'Autriche, dont l'alliance fut toujours, plus que son inimitié, funeste à la France, et contribua si traîtreusement à la ruine de Napoléon. Mais cette politique du moment résistera-t-elle à des nécessités qu'il est permis d'entrevoir? Qui aurait prévu qu'une allocution de l'empereur Nicolas réveillerait en Europe les plus vives sympathies pour la Pologne, et qu'en présence de la police française, si vexatoire pour les réfugiés polonais, ils célébreraient dans tout le royaume l'anniversaire de leur insurrection? D'ailleurs, on ne peut le méconnaître, l'Europe gravite par une tendance assez sensible vers la centralisation et l'unité. Les petits états n'ont qu'une indépendance nominale, et leurs princes ne sont que les satellites obligés de quelques grandes puissances. L'Italie, plus que tout autre pays, est préparée à une transformation. S'opérera-t-elle au profit de l'Autriche? C'est ce que l'avenir apprendra. Pour les Italiens, le résultat n'est pas douteux. C'est dans cette attente et dans le calme qu'il faut se préparer à gouverner le vaisseau pendant la tempête, et dans la perspective du combat et de la victoire à en assurer les bienfaits.

L'auteur est le premier qui ait embrassé toute l'Italie sous le rapport militaire. Cette grande et nouvelle donnée est essentiellement propre à fortifier dans ses populations diverses, le sentiment de l'unité nationale. C'est donc une œuvre éminemment patriotique : car tout est dans ce sentiment, tout en découle. Ses descriptions, ses plans, ses conseils sont les résultats de l'expérience et des études approfondies d'un soldat citoyen, qui a servi honorablement sous le drapeau français, et joué un rôle digne d'un meilleur sort, dans les élans de sa patrie vers la liberté. Puisse l'avenir être plus heureux et pour elle et pour lui!

A. C. THIBAudeau.

Paris, le 28 décembre 1835.

AD OGNÌ ITALIANO

DALLE ALPI AL LILIBEO

*Perigliardi tu convenevole alla penisola nostra il reggimento federativo, o compatto, sia repubblicano, monarchico rappresentativo, e forse anche il dispotico! Leggi pure questo lavoro. Se non tutte o molte, alcune pagine ne apprezzerai: ma se per avventura tu ammetti il patteggiare a qualsivoglia mite condizione col giogo straniero o con oltramontana influenza, non percorrere questi pensieri tracciati da un italiano, nel cui cuore, anche quando distaccato dal suo cadavere, si rinverranno impresse le voci **INDIPENDENZA ITALIANA.***

INTRODUZIONE

Sui mezzi che menar potrebbero all'italiana indipendenza si è detto tanto in altro opuscolo da dar campo ad altri vaghi del patrio bene di spargere tra quelle idee lume maggiore. Or di non meno interessante oggetto a scrivere intraprendiamo. Supporremo la nostra Italia già indipendente, già libera, ed investigheremo in qual modo si dovrebbero gl' Italiani militarmente ordinare, per opporsi alle ambiziose mire di que' d'oltremonte, e toglier loro ogni speme di rivancar con risultamento le spesso violate Alpi. E se di tali ordinanze l' esecuzione malagevole non appare, e se a dimostrar giungiamo che alla rigenerata Italia converrebbero meglio di quante se ne conoscono oggi in vigore presso le altre nazioni, noi alleviata sentiremo, almeno per poco, la fatale asprezza de' tempi, che soltanto di pensar ne lasciano a favor della nostra madre terra. Tanto più che gioverà agl' Italiani d' oggi, se intraprendenti, ciò che proporranno ad essi allorchè liberi.

A que' che per avventura chiede: e perchè non attendere che effettuate vadino libertà ed indipendenza tra noi, prima di trattar del come assicurarle? noi diremo, che adoprar il braccio quando conseguite, e la mente ora si deve. E chi riguarderebbe occupazione anticipata l' esaminar fin da oggi i mezzi di difesa che ci à compartiti natura, e gli altri derivanti da umano senno, da' quali un giorno a noi ridondar potrebbe chiarezza nelle armi, di cui pur troppo abbisogniamo, non per signoreggiare altre nazioni, come usavano i nostri padri, ma perchè di esse al pari avessimo vita? Ed ove della nostra politica esistenza l' ora battesse, perchè non trovarci prestì alla parte più scabrosa della nostra legislazione, da cui la somma delle cose dipenderebbe? E se, che al ciel non piaccia, per la realtà di vicende umane, ritardassero a verificarsi oltre ogni aspettazione i comuni prevedimenti, questo studio non apporterebbe almeno un balsamo di conforto sulle piaghe che vive sono ne' veraci

Italiani petti? Rammentisi che per difetto di ben ordinate forze, e non di brama di libertà, e non d' abborrimento di straniero giogo, servi disprezzati siam noi. Quindi a che non vedonsi italiane penne a mille trattar sul modo di combatter potente, cauto, agguerrito nemico? L' arte di fronteggiare oste sì tenace, agevole sarebbe tanto, da non meritare lo studio della nostra gioventù volente?

In epoca veruna si è scritto quanto nella nostra su materie di guerra. In veruna epoca i governi visti si sono quanto in oggi intesi con tesori ed assidue cure alla miglioranza delle loro truppe. Eppure scorrendo le ultime militari vicende, rinveniamo che le nazioni tutte d' Europa o assaggiato hanno il giogo dello straniero, o da quello campate sono, non mercè la virtù loro, ma di fortuiti avvenimenti.

I regni di Spagna, e Portogallo quando invasi, e quando dallo straniero soccorsi. Italia in balla di forte e pertinace regnatore. Turchia non più indipendente. Due volte trionfato lo straripante francese impero. La Svizzera a volontà violata. I minori principi di Germania, il Danese, e quello di Svezia ligi d' uno o d' altro gran potentato. Tre secoli di militari istituzioni non danno all' Austria eserciti atti a proteggere la capitale dell' impero da ripetuta invasione. In un giorno solo le bande eredi della decantata tattica, e della gloria del gran Federico, cessano d' aver patria. La terra di Cocciuso, e di tanti altri bravi non più nazione. L' autocrata del nord non all' encomiata disciplina delle sue falangi, non alle fiamme in cui immerge la maggiore città dell' impero, va debitore della sua salute; ma bensì all' intrattabil clima che punisce l' impazienza di gran capitano. Finalmente la Bretagna minacciata da guerriero sublime, riguardando mal sicuro baluardo il vasto canale, non rinviene mai navi bastevoli da offrirle protezione non dubbia.

Quindi qual popolo in Europa inorgoglier potrebbe delle sue militari istituzioni! Dove ispirano esse quella fidanza che in epoche remote, bene ordinati eserciti ispiravano a' loro concittadini? Se ne dedurrebbe per avventura, che ne' nostri tempi le arme da fuoco fan sì, che influisse fortuna più dell' usato nelle vicende della guerra? Erroneo questo dire sarebbe. Più l' arte di combattere complicata è resa dalle artiglierie, e dagli schioppi, più l' istruzione pratica e teorica prevalgono nelle battaglie, e degli azzardi l' impero scemano.

Le cagioni semplici e chiare, per cui i governi d' oggi contar non possono nell' infabilità delle loro difensive forze, per cui popolose nazioni trovansi più o meno esposte all' ambizione di perito capitano, o di potente principe, sono; il far dipendere la disciplina dal rigor delle punizioni soltanto; il chiamarsi la gioventù alle bandiere d'ogni militare esercizio digiuna; ed il riporre la fortuna della guerra nelle braccia non di tutti i cittadini, ma di ben limitata parte di essi, ne' quali il patriotismo è riguardato delitto.

Noi crediamo nazione invincibile quella, dove ogni cittadino nella pubblica prosperità rinviene la propria; dove infamia ignota sarebbe il non accorrere alla comune difesa; e dove i legislatori riguardano la militare educazione di tutti qual base della indipendenza patria.

Perchè un popolo si avvenga in sì glorioso stato, ognuno intende che goder dovrebbe d' istituzioni ampiamente libere. Quindi come sorprendersi se niuna nazione in Europa viene in appoggio del nostro dire? Ricorriamo nondimeno per un esempio alla Francia convenzionale.

Ivi opposizione estrema nelle classi privilegiate, non perizia di mestiere, non capitani chiari da ispirar fiducia, non danari. Ma odio in tutti i polani e nelle menti elevate per gli abusi del caduto sistema, odio per lo straniero che quegli abusi agogna riporre in fiore, e per la patria libertà entusiasmo. E questo sentire basta alla Francia perchè trionfi eserciti, e sormonti la corruzione, e gli intrighi de' potenti tutti d' Europa.

Da ciò dedurre possiamo, che presso non libera nazione ordinar non mai si possono le forze in modo da porle stabilmente al coperto delle armi straniere. Perchè non solo nè tutti, nè grandissima parte di cittadini interessansi alla difesa dello stato, ma dove si rinviene in Europa oggi un governo che non abbia bisogno di truppe per sostenersi al di dentro delle frontiere proprie?

Quindi Italia indipendente e libera, come noi supposta l' abbiamo mercè la popolarità del nuovo patto sociale, contar potrebbe sulle braccia di tutti i cittadini nell' ordinar le sue forze. E dovrebbe in vero l' italiano congresso in ciò riporre esclusivamente ogni cura, perchè tra popoli giunti a fresca libertà, rimanendo noi più esposti agli attacchi, noi primeggiar dovremmo per eccellenza di difensivo sistema. In fatti, di un solo caduto principe teme il Portogallo, di un solo la Spagna, e così la Francia, ed il Belgio: Ma oltre che noi vari ne avremmo cospiranti a danni nostri, alza pure il capo tra essi gigante accorto, le cui pretese sostenute andrebbero dal più antico tra diritti, da estese schiere

che da prossimità acquista vigore. Nè pretese strane invitano soltanto que' d' Oltremonte a farci guerra, ma altresì tutte l' esquisitezze che natura ed arte ne danno, e sopra tutto abitudine di varcare impunemente le Alpi.

Ma se da un lato da tante minacce incalzata si vedesse l' italiana indipendenza, dall' altro quante circostanze non militerebbero a sua difesa! Vi fu mai regione che più della nostra prestossi al mestiere dell' armi? Indigeni in essa sono valore, destrezza, ardore, elevazione d' animo e di mente. Le ossequiose maniere molli che svisano noi, piante sono che a dispetto di natura nel nostro clima germogliano, perchè l' abbondanza di virtù a provocate gelosie e differenze interne, di cui profittar seppe la malvagità e l' ambizione de' potenti. Il giogo loro ad imbruttire giunse il carattere dei nostri popoli, che co' naturali vantaggi si riproduce, appena non repressa da barbara mano. Grandiosa è la storia de' magnanimi nostri padri, che fecero, quello di cui gli uomini non si sarebbero creduti mai capaci, se i Romani esistiti non fossero. E vi è cuor gentile, che leggendo le cronache nostre del medio evo, non amasse d' aver per patria sua la nostra? Di que' tempi intendiamo, ne' quali immersa Europa in barbarie profonda, furono gl' Italiani i primi ad abbatterla, e a diramare non civiltà effeminata, ma virile, ma sublime. Con le scienze, la navigazione, ed il commercio, diedero essi alla Francia, cuore d' Europa, l' arte completa della guerra; di fronteggiare un campo; di accamparsi quando deboli; della fortificazione, dell' assedio, e della difesa delle piazze. E diffiderebbero gl' Italiani oggi d' introdurre tra loro ordinanze militari, che sorpassassero le praticate altrove, nel riflettere che molte delle loro meravigliose combinazioni neppure imitatori rinvennero mai in altro clima? Caduto l' impero di Roma, quale altra terra diede città isolate, qual Venezia, Genova, Firenze, che primeggiassero per commercio, per ricchezze, per potenze d' arme? Se il sistema militare che proporre intendiamo, come degli altri esistenti più utile, fiorir potesse in qualche contrada, l' Italia libera ed indipendente, più atta sarebbe a raccorne vantaggio.

Che molti tra gl' Italiani soddisfatti andassero de' francesi militari ordini, a noi regolar cosa pur sembra. A primo aspetto presumere troppo appare volendo andar di là di quello che si è stabilito tra un popolo famoso pe' recenti militari fasti, che guerre d' ogni natura sostenne, e che immaginare e praticar seppe le gloriose istituzioni delle nazionali guardie. Eppure se si pon mente alle sociali combinazioni che ora pesano sulla Francia, se a paragonar si procede all' actual sua situazione, con quella in cui si rinverrebbe la nostra rigenerata Italia, fidiamo che si cesserà di supporre, che noi stenteremmo a conseguire ordini militari più utili di quelli fin ora adottati dal francese governo. Fra noi non interessata aristocrazia, non industria di egoismo cieca, non avido commercio, che più volentieri al cosacco che alla guerra le braccia aprirebbe. Più si è in evidenza nel nostro suolo per grado, per dovizia o per ingegno, si bilancia meno a cambiar onori, gradi, agiatezza, per amor d' Ita-

lica ventura, col' amaro pane dell' esilio. Disposizioni si fatte ogni tendenza allontanerebbero da noi pel mezzo termine, la quale si opporrebbe ai progressi che proporremo.

Le militari francesi ordinanze che prodotto sono di consumata esperienza, e di teorie di uomini di alto sapere, serviranno di scorta al nostro lavoro. Se vanità non prevale in noi tanto, da farne sperare il suo compiuto successo, modestia cui ognuno aspirar debbe neppur ne induce a temere, che lunga e variata esperienza, assidue ricerche, febbre d'italiano onore, odio perseverante pel giogo straniero, non ci abbiano messo in istato di scrivere in modo, che parte almeno delle nostre fatiche ridondassero un giorno a prosperità d'Italia.

Se qui ripetiamo alle volte le nozioni che si rinvencono nell'opuscolo su i mezzi che menano all'italiana indipendenza, ciò avviene dall'esserci proposti di trattar più largamente alcune di quelle idee che accennate soltanto furono.

Nè abbiamo potuto evitare il ripetere anche qui alle volte le stesse idee sotto forme diverse, poichè riprodotte in diversi casi ricevono maggior luce.

Limitati ci siamo ad esaminare i mezzi di difesa che gl'italiani rinvenir possono soltanto nelle loro braccia, e nel loro suolo. Sicchè si è sfuggito da noi d'investigare quanto interessi all'Inghilterra, al Portogallo, alla Francia, al Belgio, ed alla Svizzera l'indipendenza e la libertà italiana. Peraltro superfluo stato sarebbe il ragionare a lun-

go su di un tale soggetto. Mentre chi per avventura può credere improbabile una collisione tra gli assoluti regnatori del nord e le anzidette nazioni? E chi può mai riguardare saldi i governi rappresentativi in Europa finchè i principi dal Reno al Polo assaltar possono il francese impero dall'Italico non fiancheggiato?

Si è opinato da alcuni che svelandosi le nostre più segrete forze ne profitterebbe il nemico. Noi rispondiamo che que' pochi i quali diriggon le sue schiere, assistiti da esperienza lunga e da conoscenze estese, sfuggir non si farebbero parte almeno di ciò che da noi verrà esposto. E le nozioni per essi nuove come le inutilizzerebbero mai appena conosciute? Appianerebbero burroni, monti, boschi? Disseccherebbero laghi, canali, fiumi, e mare? Si cambierebbe in torpore l'italiano slancio, o questo si trasporterebbe tra le nemiche file? D'altra parte è la massa degl'italiani la quale à bisogno di conoscere come avviene che, se volente, il risultamento della grande impresa è immancabile. È l'ardente gioventù nostra che di esperienza e di saldi precetti digiuna, vediamo necessitosa di chiare idee sulla posizione attuale d'Italia, sicchè non confonda l'efimero col reale, l'ineseguibile col difficile, e non diremo coll'agevole, essendo per noi arduo ogni passo. Nondimeno le difficoltà che ne circondano da ogni lato tali sono da sgomentare l'italiana virtù, che ormai più di direzione che di spinta abbisogna.

L'ITALIA MILITARE



PARTE PRIMA

DESCRIZIONE DEL SUOLO ITALIANO. E MIGLIORAMENTI DI CUI È SUSCETTIVO. —
CAMPAGNE DEL RE GIOACCHINO NEL 1848 CONTRO L'AUSTRIA — GUERRA INSUR-
REZIONALE NELLE CALABRIE.



PRIMA SEZIONE.

*Rapidissimo colpo d'occhio dalle Alpi
a Trapani.*

Natura ed arte sembra che a vicenda contribuito abbiano a far sì che il suolo italiano più d'ogni altro in Europa si addattasse a sistema difensivo, e particolarmente contro le armi e la tattica de' nostri tempi.

Dall'estrema frontiera settentrionale tra l'Istria ed il Varo, fino all'angolo più remoto della Sicilia, contansi circa cinquecento leghe di marcia militare, che formano ad un dipresso la distanza della frontiera Francese che bagna il Reno, alla Spagnuola sulle coste Andalusce. In tutta questa lunghezza, circondata l'Italia dal Mediterraneo, nella parte più larga poche giornate di cammino offre alle truppe, ed una sola dove più stretta. Intorno al vastissimo litorale rinvengonsi molte piazze da guerra, capaci parte di mediocre, e parte di numeroso presidio: varie altre agevolmente se ne potrebbero innalzare, o ricomporre. Gli Appennini che la dividono per lungo, in pochi punti dalle artiglierie e carri scavalcar si possono, ed offrono da ogni dove protezione a corpi per numero deboli, o ne' combattimenti respinti, e presentano dove più e dove meno vantaggi vistosi a combinazioni strategiche.

La Lombardia, il Veneto, ed il Piemonte che prima offronsi all'invasore, primeggiano in Europa per naturali mezzi di difesa. Nondimeno le italiane forze, a proporzione che dietreggiassero a mezzo giorno, nel terreno nuovo rinverrebbero, meglio del precedente, ostacoli naturali da far testa.

Immaginiamo una piazza forte della forma d'un quadrilungo, con le due maggiori linee assai estese,

la cui sola fronte attaccabile, ma di arduo accesso, si rinvenisse in uno de' corti lati; all'altro opposto, supponiamo che si presentasse vasta cittadella da insormontabile fosso girata, i due lati maggiori al coperto d'ogni attacco, e che da essi eseguir si potessero continue sortite; finalmente che in tutta la sua lunghezza interna, da tratto in tratto rinnovati andasser gli ostacoli della fronte quando superata. Piazza di guerra così descritta, all'occhio militare darebbe il modello d'Italia.

Procedendo l'invasore dalla tromba alla punta dello stivale, rinverrebbe di continuo alla sua fronte tutte le forze peninsulari, col centro sostenuto vantaggiosamente, e sempre da' fedeli Appennini, che offrirebbero ritirata sicura. Il nemico al contrario nel guadagnar terreno, più esposto andrebbe ne' fianchi e nelle spalle, ed attacchi imprevisi, da truppe che sbarcar potrebbero da due opposti mari.

Il vantaggio che all'Italia di trarre è dato della sua configurazione, e delle sue località, non si rinviene nelle altre contrade d'Europa. Il nemico per proceder oltre, è assolutamente astretto di attaccare alcuni punti della penisola che a scaglioni succedonsi, forti per natura, e che arte render potrebbe quasicchè inespugnabili. Quindi gl'Italiani sicuri andrebbero, che tutti gli sforzi loro a ben fortificarli addivenir non potrebbero infruttuosi. Ma di questa circostanza di gran momento parleremo con maggiore estensione più tardi.

Noi mentre liberi, e ne' primi anni soprattutto della libertà nostra, se minacciati da guerra vitale, rammentar dovremmo che la ultima salvezza d'Italia commessa non andrebbe alla sua fronte, ma alla sua cittadella; non alle Alpi, ma alla Sicilia, e dalle Calabrie, antemurale di quell'isola.

SEZIONE SECONDA.

*Dell'Italia compresa tra le Alpi ed il Po.
Esame della guerra che vi fece la francese
repubblica.*

Nulla diremo degli ostacoli che rinvengono si tra le Alpi, persuasi che pe' primi tempi, nelle prime guerre che sosterremmo, la nostra salute riposta andrebbe in quel sistema difensivo che di scuola serve a schiere nuove, e che sfugge le azioni che menar potrebbero a perdite considerevoli, le quali sgomentano forze non use al fuoco. Gli azzardi in guerra van bene a principi e capitani, cui febbre di conquista o di gloria benda gli occhi su' disastri probabili. Ma trattandosi dell'indipendenza d'un popolo non si giuoca mai. La difesa d'una frontiera, siane qualunque il suo accesso, è ardua anche per esercito. L'Italiano che intraprender la volesse di più fermo, si esporrebbe per lo meno a disordini d'irregolar ritirata, più nociva alle volte di perduta battaglia. La prima campagna italiana esser dovrebbe difensiva, in modo che nel dare esperienza, fortificasse il morale de' combattenti. Quindi far si dovrebbe alla spicciolata in terreni prossimi a rinforzi, e dove meno agir possono le armi nelle quali più l'avversario confida. Poche volte l'invasore si è combattuto con successo alle frontiere. Per brevità non ricorriamo a numerosi esempi che la nostra sentenza appoggerebbero. Accenneremo soltanto ne' tempi recentissimi il re prussiano in Jena, e ne' remoti quel re inglese, che mal soffrendo il più lieve progresso ne' suoi lidi di Guglielmo Normanno, da valoroso, ma non da perito capitano, perdè impero e vita.

Il Veneto, la Lombardia, il Piemonte, ed il Genovesato primi esposti all'aggressione, porgono mezzi di difesa sì vasti, sì variati che non sapremo in quale altra contrada di Europa se ne rinverrebbero uguali. Amenochè non si avesse conto de' geli di Russia, che con la stagione spariscono, o delle inondazioni Olandesi, nocive anche a chi se ne avvale, o degli scabrosi cantoni della Svizzera, libera a ragion delle località sue. A partir dalle Alpi, nella Lombardia, e nel Veneto, incontransi vasti laghi, e poscia ad ogni passo fiumi considerevoli, e con la forte Mantova il tanto noto serraglio. All'occidente il Piemonte, ed il Genovesato, ed ivi, oltre Alessandria ed altre piazze minori, ne' controforti delle Alpi s'inoltra maestoso il Po. Posizioni fortissime, e molte danno in seguito gli Appennini sparpagliati, e la riviera di Genova stessa da tante circostanze favorita, che mercè di quella città soltanto, menar si potrebbe a totale perdita il nemico esercito. Ma non ci fermeremo a queste prominenti circostanze dell'Italia settentrionale, perchè nelle storie delle guerre ultime, non italiane in Italia, molto se n'è parlato.

Noi esporremo que' vantaggi che sì vasto bel suolo rinchiude a favor del sistema difensivo peninsulare; vantaggi che sebbene poco apparenti, e forse inosservati, pure un giorno divenir potrebbero fatali a chi tra servaggio o morte ne pone. Essi derivano dalla industria che in mezzo a tante piaghe à pur vita, e da naturali ostacoli, che sulle

strategiche operazioni non avevano per l'addietro quella influenza, che avrebbero mentre i popoli interessati fossero a difendersi, e retti andassero da nazionale governo unico in Italia tutta. I vantaggi che à dati industria sono, i spessi canali, fossi profondi che fiancheggiano tutte le strade carreggevoli, burroni che separano i campi, e questi alberati o sparse da riviere, od altrimenti coltivati con cura tanta, da non potervisi dare francamente un passo. In terre sì fatte l'artiglieria, e la cavalleria perdendo ogn'insieme, offendono debolmente, nè cagionar possono rotte complete. E siccome in queste due arme più vale il perseverante nemico d'Italia, combattendosi alla spicciolata, in terreni dove l'infanteria soltanto esercitar potrebbe le sue forze, e neppure in linea od in massa, il vantaggio andrebbe affatto dal canto delle nostre file. Allorchè parleremo delle italiane infanterie, dimostreremo quanto l'indole di esse sarebbe confacevole al suolo che difender dovrebbero. I naturali ostacoli si presenterebbero in gran numero, e vantaggiosi punti strategici offrirebbero al nostro sistema difensivo.

Immaginiamo le forze italiane assistite da marina nazionale. Si avventurerebbe il nemico di passare il Po, osservando le piazze forti? Ovvero delle piazze lombarde farebbe l'assedio? O più cauto volgerebbe primariamente sul Veneziano? Presentandosi al Po, i suoi fianchi e le spalle andrebbero esposte alle truppe che dalla riviera di ponente e dall'Adriatico con impunità osar tutto potrebbero. Nell'intraprender l'assedio delle piazze, e da fronte, e da fianchi, eccolo esposto a tutto il nostro esercito, che mercè i due mari, gli Appennini, ed il Po, manovrar potrebbe in tutti i sensi. Se in fine il nemico nel Veneziano volesse far alto, e condurre così la guerra passo a passo, sembrerebbe sollecito di agguerrirne, più che asservirvi, mentre tanta circospezione non dà mai conquiste. Se altro avessimo in mira che il descrivere il suolo italiano, approfondiremmo maggiormente questi problemi strategici; ma sulle difese ch'esso porge faremo più lungo cenno, combattendo prevenzioni che prevalgono non di rado nelle menti de' compatriotti nostri.

Essi diranno per avventura: e se tanta difesa offrisse la nordica Italia, come gli austriaci non le guarentirono meglio dal general Buonaparte? Come Macdonald, Joubert, Moreau ivi non si sostennero a dispetto degli Austro-Russi? E come Melas non seppe difenderla dal capitano che novello Annibale varcò inopinatamente le Alpi? Noi ponendo da canto il genio di Buonaparte, a tali quistioni replicheremo.

Gli austriaci non possedevano nè Genova, nè Venezia con le due riviere; niuna simpatia per essi dal canto degli italiani; ed il trarre vantaggio dal suolo come il descrivemmo, non potevasi affatto dalle infanterie loro, dacchè più ardore e speditezza nelle franchesi. I generali Macdonald, Joubert, e Moreau cederono alfine agli Austro-Russi, perchè i due mari aperti a questi, ed a favor loro tutto il mezzo giorno d'Italia, e perchè non buona intelligenza tra i tre capitani, nè tra il Direttorio ed essi. Ma se que' generali per l'esposte cagioni non

SEZIONE TERZA.

Italia centrale. — Perché i Romani non la difesero contro Annibale, ed il Re Gioacchino contro gli Austriaci.

pervennero a difendere le francesi conquiste, i frammenti delle truppe loro, sì lungo tempo si sostennero negli Appennini alla fronte del Genovesato, e le prime Alpi, che tal difesa dar potrebbe la misura degli ostacoli che offrono quelle contrade. Le ragioni onde Melas perdé in pochi giorni la parte d'Italia, che tanto sangue costata era agli Austro-Russi, spiegasi col dire, che quel generale incauto ridusse la sorte di sì decisiva campagna nelle pianure di Marengo. Ma sebbene esposto avessimo che i definitivi vantaggi che dotano quella parte d'Italia, fruttar difesa non potevano agli Austriaci, osservare possiamo, che non mai Buonaparte stentò a vincerli quanto in quel suolo, essendo state più rapide delle italiane campagne le due che poscia gli aprirono Vienna.

Se oltre a ciò si esaminasse con quante poche truppe, il principe Eugenio Beauharnais difese la Lombardia dall'Austriaco esercito di Bellegarde, non si crederebbero punto esagerate le nostre opinioni relative al nord d'Italia, sul rapporto militare.

Ma malgrado gli esposti locali vantaggi, il governo italico non esigerebbe da popoli settentrionali quelle prove di patriottismo, onde mostra fecero in altri tempi. Quelle grandiose prove d'odio per lo straniero che onorarono tanto i Milanesi, allorché sostennero soli, con bastioni eretti da impavidi cittadini d'amendue i sessi, il furor del primo Federico, che menò a loro danno quante forze aveva il germano impero. Atti eroici di tempera così salda richiedono intiera confidenza nelle forze già provate di volenti popoli; richiedono abitudini lunghe di libertà, che tra la morte ed il servaggio bilanciar non fanno. Verrà il giorno, o Italia, in cui i tuoi popoli vita non riguarderanno il non vivere liberi. Ma nell'alba della tua rigenerazione, què che tu al timone porresti, evitar dovrebbero prove ardue troppo. Le prime esposte provincie servirebbero a scuola di guerra, a stancare il nemico, a diminuirne le file. Mentre più in dentro con maggiore assai probabilità di riuscita, s'imprenderebbe, e pur cautamente, a tentar la sorte delle battaglie. Senza deviar dal nostro scopo, ch'è l'additare i mezzi defensivi d'Italia indipendente, osserveremo di passaggio, che parte di què che abbiamo accennati, supponendo l'Italia settentrionale sgombra dallo straniero che attualmente l'occupa, favorirebbero anche gl'Italiani, ove si trattasse di combatterlo nello stato in cui ora si vive. Le piazze interne e marittime, e le teste de' ponti sono, è vero in mano dell'invasore. Ma le pianure Lombarde non lasciano d'esser tagliate, ed il Genovesato e parte del Piemonte non lasciano d'esser montuosi. Or queste due circostanze sarebbero favorevoli agl'Italiani che vacassero il Po, e che assistiti da' loro fratelli, tra esso e le Alpi combattessero per la libertà comune.

Ripeter non possiamo mai abbastanza, che nelle contrade dove poco o nulla agir possono le armi accessorie, e dove la stessa infanteria perde il vantaggio delle mosse compatte, le truppe nuove italiane, mercè la loro naturale sveltezza, poco si risentirebbero del difetto di abitudine di guerra.

Così chiameremo le contrade tra il Genovesato, la dritta del Po, e le Due Sicilie. Coll'aver dimostrato quanto diminuisce l'importanza della cavalleria e dell'artiglieria nell'Italia settentrionale, e come in gran parte queste due armi, per le quali tanto vale il nemico, evitar ivi possono, prodotto abbiamo al certo ragioni assai favorevoli alla guerra difensiva italica. Esse acquistano forza maggiore, allorché aggiungiamo che da Piacenza sul Po, alle piazze di Capua, traversandosi gli Abruzzi, la cavalleria e l'artiglieria spiegar non si possono, e che lo stesso avviene seguendosi le strade che traversano S. Germano e Terracina, tranne in questi due casi poche limitate pianure da evitarsi a piacere. Nè per asserir ciò ricorriamo ad autorità altrui, poichè noi stessi esaminato abbiamo sì lungo spazio, non da viaggiatori, ma coll'opporre in due campagne battaglioni alla cavalleria ed all'artiglieria avversaria, or nell'avanzare verso le contrade Lombarde, ed ora perchè incalzati da numero superiore diestreggiando fino al Volturno. In questo gran tratto di paese, non solo alle armi accessorie è vietato spiegarsi con successo, ma le infanterie, se oltre le grandi strade bisogno hanno di manovrare in colonna, o marciare in battaglia, incontrano suolo sì malagevole, da perdere il vantaggio che deriva da masse, o da linee in bene serrate righe. Anche da queste circostanze trarre potrebbero utile più che mai, iocore gl'italiani fanti, di què del nemico di gran lunga più svelti.

Or eccoci alla descrizione delle località dell'Italia centrale. Avrebbe essa su quelle del nord, il vantaggio d'andare esposta all'invasore, quando indebolito si rinverrebbe da perdite sofferte, e da grosse truppe lasciate alle spalle, ed alle sue comunicazioni. Ma oltre questo vantaggio, molti altri defensivi ne possiede. I due mari che le fiancheggiano, si vanuo avvicinando; gli Appennini vi si diramano d'ogni dove, altamente elevandosi nella lunghezza centrale, sicchè la dividono in due declivi fino alle opposte acque. Se in Lombardia le vaste pianure offrono ostacoli con canali, fossi a' lati delle strade, burroni continui tra i campi, qui riavengonsi inuguaglianza di suolo più o meno montuoso, valloni, torrenti in inverno, e vigneti, a segno che netti campi alquanto piani si cercherebbero in vano.

Il nemico che passa il Po, gettar potrebbe spicciolati corpi nella Toscana, ma volendo decisamente avanzarsi, sul Reno e su Bologna dirigger dovrebbe il forte delle sue truppe. Senza possedere il Bolognese impossibile cosa sarebbe il procedere, qualunque fosse la direzione che meglio gli converrebbe. Ecco d'ogni ulteriore operazione bellica divenir Bologna il maggior punto strategico. Sostenuta essa andrebbe dall'esercito italico, guarentito alle spalle ed alla sinistra dagli Appennini, alla dritta dall'Adriatico, da cui trarrebbe mille ajuti, e sulle cui coste offronsi le grandi vie d'Ancona e del Furlò, oltre ogni dire acconce a diestreggiante

esercito. Ed altri sostegni avrebbe la Bologna dall'Italia alle prese per la sua indipendenza. Il caldo e non variante patriottismo che in quel recinto da antica civiltà deriva, moltiplicherebbe la forza dei rampari onde cinta andrebbe dal senno e dall'interesse peninsulare. Bologna a parer nostro fortificar si dovrebbe ad imitazione di Lione, con forti permanenti, e distaccati, il cui sistema adattandosi molto alla situazione di quella città, molestia veruna non recherebbe alle abitudini de' suoi cittadini. Si fatte fortificazioni avrebbero per l'Italia maggiore importanza di quella che hanno le lionesi per la Francia, sebbene appoggiate a due grandi fiumi, il Rodano e la Senna.

Noi lungi siamo dal desiderare che si aumentasse in Italia il numero delle piazze forti interne, e riguardiamo quelle di second'ordine superflue a segno che le vorremmo spianate. E se Mantua, ed Alessandria, e Capoa non esistessero, noi giammai oplaneremmo per la costruzione di esse. Ma invece crediamo noi ch' il governo italiano fortificar dovrebbe con molta cura Ancona, Civita Vecchia, Comacchio per natura sì forte, Venezia, ed altre città marittime, dacchè le piazze da guerra sul mare resistono più alla lunga, e prestansi moltissimo alle mosse in grande, ed a manovre prudenti ed ardite. Così alla caduta del magno impero, allorchè la barbarie dalle regioni a natura discare straripò sulla Italia gentile, ma non più grande, ma non più forte, libertà per tanto cambiar di fortuna smarrita, rifuggiassi in Venezia, Gaeta, Napoli, Amalfi, e tra le marine calabre. E se le piazze marittime furono sempre di grande ajuto ai minacciati imperi, in oggi, che si hanno legni a vapore, la importanza loro è più che raddoppiata. Noi proporremmo che sul più acconcio lido tra Genova e Civitavecchia, si avesse grandiosa piazza da guerra. Non esiterebbero a farla sorgere i Toscani nostri memori di loro scorsa gloria, che tanto oltre giunse, da non andare offuscata dalla presente, che rionda loro da civiltà e dolci costumi, onde sulla terra primeggiano. Malgrado la predilezione che abbiamo per le piazze di guerra sul mare, e la poca fiducia nelle interne, riguarderemmo indispensabile cosa il fortificarsi Bologna, e Foligno, poichè tra queste due piazze, i due mari, e gli Appennini, crediamo che un esercito italiano ben condotto, barrerebbe il passaggio ad ogni forza nemica.

Noi avanzato abbiamo che senza ottenere Bologna, non potrebbe l'invasore inoltrarsi verso il mezzogiorno. Basterebbe con cura esaminar ben eseguita carta, per andar convinto di verità sì chiara. Or come mai il nemico intraprender potrebbe l'assedio di Bologna fortificata, e sostenuta da un esercito, senza esporre i suoi fianchi, e le sue comunicazioni interne agli attacchi del difensore, che agirebbe assistito dal mare e dagli Appennini?

Noi crediamo d'aver detto abbastanza perchè la nostra opinione si diramasse tra i nostri compatriotti. Ma tra il dubbio dir si potrebbe: se tanti naturali ostacoli offrono le contrade centrali d'Italia, a che mai esigere grandiose fortificazioni in Bologna ed in Foligno? Grandiose le vorremmo in vero, dacchè importantissimo sarebbe il difender questa parte della penisola, e perchè una sola

Italia noi avremmo. Nè superfluo sarebbe ora aggiungere che gl'Italiani negli attacchi, o nel difendersi, esser dovrebbero cauti oltre le usate vie, finchè il morale de' popoli represso da ripetuti rovesci, da successi riposto non andasse in fiore. Invano tu dimostri a' più degli uomini che le ragioni delle passate avversità cessato hanno d'esistere, gli argomenti più giusti non giungono a neutralizzare gli effetti che avvenimenti sinistri impressero nell'animo loro. Quindi mercè precauzione e prudenza, ottenendo vantaggi anche piccoli ma ripetuti sul nemico, potrà un capitano scancellare dal cuore de' suoi le impressioni triste derivanti da tradizioni di passate disfatte. Così l'aver gli alleati penetrato due volte in Parigi, fa tanto, che gran numero di francesi ponendo in oblio le vittorie de' loro eserciti tra Lisbona e Mosca, ad ogni rumor di guerra attendonsi a vedere il Russo, ed il Prussiano, alla vigilia di contaminar la terza volta la sede della civiltà Europea. E di questo timor panico non tempo, non ragioni guarirli potranno, ma vittorie novelle soltanto. Nè a queste i francesi capitani, ne' primi futuri incontri correr potrebbero a briglia sciolta; ma di circospezione somma avrebbero d'uopo, per ovviare alle conseguenze di infranto talismano.

Avvenir potrebbe pure, che gl'Italiani versati nelle storie militari de' nostri avi, chiedessero, come mai que' maestri d'ogni guerra, non si avvalsero di tanti naturali mezzi difensivi, che noi vantiamo nell'Italia centrale, per difenderla dalla spada Africana? Noi rispondiamo, che quando combattevasi senz'arme da fuoco, ogni sentieruolo ad un esercito valeva quanto in oggi carreggevole strada; che l'elevate posizioni, e le valli, almeno d'alcune, come la Claudina, non davano i vantaggi che in oggi danno; che ignote eran pure le attualmente indispensabili linee d'operazione. Quindi i gloghi degli Appennini, e le tante altre difficoltà attuali, di gran momento non erano alla tattica di que' tempi. Nè i Romani trar potevano gran partito dal mare, e perchè allora noi signoreggiavano, e perchè la navigazione avanzata non era come ne' nostri tempi, soprattutto se porremo in bilancia quella a vapore. D'altro lato dir potremmo, che i popoli d'Italia lungi d'opporre rinforzavano il nemico; che i consoli biasimati furono d'essersi beffati de' vantaggi che le località offrivano alle legioni; che Annibale scelse le sole pianure rase e vaste che dopo il Po rinvengonsi in Italia, coll'attendere i Romani a campale giornata nella Puglia, trecento miglia da Roma lontana; che finalmente non Capoa, e le sue delizie sfuggir fecero Roma a Cartagine, ma bensì le posizioni atte a guerra difensiva, che rinvengonsi tra il Volturno ed il Tevere, e che bastioni divennero quando affidate alla saviezza del Massimo.

E qualora per convincere i nostri compatriotti che nell'Italico suolo inutilizzare quasi affatto si possono artiglierie e cavallerie, idea primeggiante e più utile di questo lavoro, non avessimo altro argomento che i risultamenti da Fabbio ottenuti, basterebbero essi soli a porci in istato da trasferire nelle menti italiane la convinzione che predomina in noi. Poichè quel capitano mercè i vantag-

gi del suolò, non di una ma di tutte le contrade peninsolari, per le quali volteggiava il sagace avversario, evitar seppe costantemente l'urto degli irresistibili cavalli Numidi. Il sistema strategico del Romano considerato fu sulle prime non meno iperbolico di quello che per avventura riguardasi in oggi a cagione della novità. Mentre non solo il suo borioso collega beffavasi dell'arte salutare, ma il popolo ed il Senato stesso, come se da fati spinti a prolungare i trionfi africani, la prendevano pure a beffe. Ma s'egli è fuor di dubbio che l'artiglieria più de' cavalli richiedono terreno unito, e che i fanti con ischioppi baionettati respingono i cavalieri più agevolmente che non facevasi con la picca ed il dardo, chi non vede che un Fabio novello tra di noi ne' giorni nostri schiverebbe le armi accessorie oltramontane assai meglio che non lo fece il salvator di Roma?

Ma se gli esempi di età lontane non producessero quella profonda convinzione che trascina gli uomini a vigoroso agire, quasiché Italia cambiata fosse di forma, volgano gl'Italiani di oggi la loro mente ad esempi che per la vicinanza meglio convincono e scuotono le volontà popolari. Non ricorriamo noi di bel nuovo alle nostre favorite Calabrie, ma inculchiamo alle italiane genti di trasferirsi col senno ne' dipartimenti della Vandea o pure nelle provincie Basche. Gli eserciti convenzionali della Francese repubblica, e quelli del Direttorio già vinte hanno le agguerrite falangi nordiche di quà ed oltre il Reno, in Italia, presso Zurigo, eppure la guerra della Vandea ferve ancora, perchè il teatro di essa è su di terreni tagliati in modi varj. Delle Basche provincie niuno ignora che quella guerra è di località soltanto.

Ma perchè questo stesso suolo centrale della penisola andasse ancor meglio inteso, rinnoveremo le triste memorie di passate sventure, noi che di presenti mali non siamo scarsi, e parlerem di recente guerra, alla quale esso fu teatro. Non vi è Italiano il quale ignorasse che Gioacchino re di Napoli, dichiarandosi per l'italiana indipendenza, costrinse gli austriaci battuti al Panaro di ripassare il Po, e che poscia inferiore di forze, dietreggiando col suo esercito fin oltre Ancona, presso Macerata, con la battaglia perdè lo scettro. Ma esperienza ne fa sicuri, che pochissimi sanno, che appena a trenta mila uomini giungevano i vantati ottanta mila Napoletani, e che le austriache truppe che rivarcarono il Po, toccavano i cinquanta mila. Nel ritirarsi il re in Bologna, il solo rinforzo che vi rinvenne fu di quattrocento Italiani volontari. Ivi non le fortificazioni che noi proporremmo, e dagli opposti mari che gl'Inglesi dominavano, ostilità e non sostegni attendevansi le truppe di Napoli. È forza quindi ch' il re la ritirata prosiegua. Gli austriaci che pel modenese distaccate avevano poche truppe verso Pistoia e Firenze, giunti col l'esercito a Bologna, astretti sono di pronunziare la loro maggiore manovra. Eccoli divisi in due corpi, il minore si avvanza sulla strada che costeggia l'Adriatico, condotto da Neiperg, il più forte verso Perugia per la Toscana, col generale in capo Bianchi alla testa. Gioacchino intanto signoreggia il lungo gielo degli Appennini, e tutte le vie da

carro che da quelli menano a due declivi. E chi non vede ch' egli a sua scelta cadere può con tutte le sue forze su di una delle due nemiche colonne? Queste procedendo così divergenti da non potersi reciprocamente soccorrere, non solo fanno il re arbitro di combatter l'una o l'altra, ma di attaccarle altresì in campo più a lui conveniente. Però questi (chi il crederebbe mai?) si mal servito va dal suo stato maggiore, che ignora come intorno a lui ripartite procedono le forze dell'avversario. Tanto è, che presso Cesena trovasi con meglio di venti mila uomini a cavallo al gran cammino, colla sinistra a Martinoro, e seguito credesi, non dalla colonna di Neiperg, che attacar potrebbe con vantaggio, ma dalla maggiore capitanata da Bianchi, il quale in vece è in piena marcia verso Foligno. Potrebbe il Re combatter Neiperg anche alla Catolica, e poscia tra Fano e Sinigaglia, e pure se ne astiene, o perchè ad ignorar continua la marcia del nemico, o perchè ripone fidanza sulla scesa del francese Maresciallo Suchet nel Piemonte, o per brama di giungere intatto nel regno, a fin di tenere a scacco gli Austriaci, e far fronte nel tempo stesso al re Ferdinando di Sicilia, che con le sue truppe su di legni inglesi minaccia Napoli. In mezzo a vicende scabrose tanto, giunge a Gioacchino novella non dubbia, che le vette più eminenti degli Appennini occupate già vanno dal general Bianchi, che preparasi a scendere sul declivio dell'Adriatico, e sbarrare così la sola via che mena agli Abruzzi. Niun re capitano si rinvenne mai in più forzata alternativa. Due soli i partiti; combatter Bianchi che guida il principal corpo nemico, o gettarsi sul general Neiperg, inseguirlo fino al Po, se fortunato distruggerlo, scompigliare le comunicazioni dell'avversario e le sue riserve, e dalla posizione novella prender consiglio. Ma come re, in Napoli ha egli chiodata la mente, e come capitano inclina più a menar le mani, che ad ingolfarsi in manovre che precisano somma richiedono, e lo astringono a volger le spalle al regno. I vantaggi del terreno, l'esimio valor suo, e l'entusiasmo inesperto delle sue truppe, fan sì che per tre giorni bilanciata vada la battaglia di Macerata, dove combattè egli con la metà delle sue forze, e ciò per colpa di generali, che la sua fiducia non mai meritato avevano.

Da questa narrazione succinta osservar si è potuto, che Gioacchino con esercito in parte nuovo, senza aiuti dagl'Italiani, con Bologna e Foligno non fortificate, da mare minacciato in luogo d'aver assistenza, fu pure mercè i vantaggi del suolo a portata di combattere più volte con successo gli austriaci superiori di numero, e dagl'Inglesi assistiti. Quindi calcolar si potrà quanti aiuti offrirebbe lo stesso suolo agl'Italiani, che appoggiati a mezzi di difesa da noi proposti, combattersero per la patria loro.

No rimane altra osservazione che vigor darà ai nostri argomenti sulle cose esposte, a portata anche di que' non versati su teorie di guerra. La battaglia di Macerata costò la corona a Gioacchino. Ma cosa perdè mai in quella battaglia oltre i morti, ed i gravemente feriti? Non prigionieri vi furon fatti, nè un cannone vi fu preso. Né dir si potrà

di non essersi combattuto ben da presso, e pel numero de' morti che ascesero a due mila, e perchè quel principe si aprì il passo colla spada. Gli Austriaci non ottennero nè prigionieri, nè artiglieria da' vinti, a cagion della natura del suolo. E se le conseguenze ne furono al re fatali, ciò avvenne per la demoralizzazione che si sparse tra le righe di entusiasta sì, ma nuovo e non disciplinato esercito, sviato da rumori e falsi e veri, come l'avvicinarsi del re Ferdinando con truppe siciliane ed inglesi, di cui anche esageravasi il numero. Se non altro che i morti ed i feriti perduto avesse Napoleone in Lipsia ed a Waterloo, gli alleati trionfati non avrebbero al certo. Ma nelle pianure, con la battaglia si perde gran parte di materiale, e quantità più o meno considerevole de' vinti cadono prigionieri.

SEZIONE QUARTA.

Da Foligno e dal Tronto alla frontiera delle Calabrie. — Obbiezioni che fur si potrebbero al nostro ragionare. — Replica ad esse. — Parallelo di Bologna, Foligno, e Monteforte, con Saragozza, Valenza, e Varsavia.

Di questa parte fortissima del suolo peninsulare si è parlato nell'opuscolo che tratta de' mezzi di conseguir l'italiana indipendenza. Ma molto ne rimane a dir ora che si esamina più estesamente, supponendola diretta da italiano governo. Siccome accennato abbiamo nella sezione precedente, la posizione di Foligno andrebbe fortificata con grandissima cura, e la linea difensiva che da questa città si estende a Civitavecchia ed al Tronto, sarebbe ad un dipresso parallela all'altra, che da Bologna tocca l'Adriatico e la Toscana. Que' che riguardano gli Abruzzi con occhio non militare, suppongono che accessibili sieno più dal Tronto che dal lato occidentale, perchè ivi vedono la sola strada carreggevole di Rieti inoltrarsi nelle gole d'Antrodoto. Ma rifletta a d'uopo, che se la strada del Tronto non scorre tra gole, va signoreggiata dal mare e da' controforti del gran sasso; trovasi tagliata dalla piazza e dal fiume Pescara, ed è la sola onde truppe penetrar possono in quel versante degli Appennini. All'opposto dalla parte di Rieti, i monti intorno gli Abruzzi scavalcar si possono non solo da Civitaducale, ma altresì da verso Leonessa e da Tagliacozzo. E se l'artiglieria di campagna non vi può penetrare, essa non fa punto mancanza in quella montuosa contrada. Quindi Foligno sarebbe baluardo primo agli Abruzzi, che dal Tronto crediamo inattaccabile. Si dirà che il nemico avanzar potrebbe per la strada di Firenze a Roma, e poscia prender Foligno a rovescio, o trascurarlo, e continuar su di Rieti. Ma chi non vede che in questo lunghissimo giro darebbe vantaggi decisivi all'italiano esercito? Esso a pronte giornate la scelta avrebbe d'attaccare il nemico nelle sue comunicazioni verso il Po, o nel suo retroguardo, o ne' suoi fianchi, mentre in pie-

na mossa per sì lunga e circolare manovra. Da ciò ne avviene che l'invasore che volesse nel mezzogiorno d'Italia estendersi, astretto sarebbe di venire a capo di Foligno, mentre nè per la via di Roma, nè per quella del Tronto tentar potrebbe d'entrar negli Abruzzi, senza de' quali non si oserebbe mai penetrar nel regno. Ecco perchè porremmo importanza grande alle fortificazioni di Foligno e delle sue alture, che servirebbero di campo trincerato all'esercito italiano. Il nemico se l'assedio di quella piazza sfuggir volesse, evitar non potrebbe di combattere il nostro esercito con sommo vantaggio; ed ove i nostri, benchè si grandemente favoriti da arte e da natura, avesser la peggio, pronta e sicura ritirata rinverrebbero negli Abruzzi.

In queste tre provincie, chiave del mezzo giorno, alcune fortificazioni eseguir si dovrebbero a Civita Ducale, nelle gole di Tagliacozzo, a forza di Penne, ed a Pescara oggi non forte abbastanza. Gli Abruzzi con questi non eccedenti lavori, aggiunti alle naturali difese, darebbero moltissimo da fare al comune nemico.

L'invasore che negli Abruzzi stabilito si fosse, preparandosi ad ulteriori progressi attender si dovrebbe a difficoltà maggiori delle sormontate. Non è nostro pensiero di tutte accennarle, poichè ad ogni passo incontransi posizioni da dar vantaggio ad una masnada, nonchè ad un esercito. Ma noi tratteremo de' punti più vistosi da servire a combinazioni strategiche.

Dopo gli Abruzzi presentansi sull'Adriatico la provincia di Molise, all'oposto mare la vasta e ricca Terra di Lavoro. In amendue accorto capitano con poche truppe lungo tempo sostenere si potrebbe, e se privo di regular quantità di cavalleria e d'artiglieria, non ne sentirebbe la mancanza col regular le sue mosse da inutilizzare queste due arme di cui non mancherebbe il nemico. Quattro strade carreggevoli traversano le due provincie. Una costeggia l'Adriatico, e mena nella Capitanata; la seconda traversando Solmona ed Isernia, termina nelle altre due che da San Germano e da Terracina procedendo verso il Volturno, si uniscono a poca distanza da esso. In queste strade l'avanzarsi ed il difendersi dietreggiando con poche lance e poca infanteria è agevol cosa, dacchè la cavalleria e l'artiglieria agir non possono sui fianchi, dove incontransi boschi, o monti, o rupi, o risiere, o terreni alberati, o suolo che per eccellenza di coltura importuno viene a qualsivoglia manovra.

La non ben finita strada lungo l'Adriatico, scabrosa, da sè stessa si difende con poco, e giova più a ritirata che ad invasione. Quella d'Isernia quando scavalca i varianti appennini e quando dominata ne viene. La terza di S. Germano offre brevi pianure, rese inutili da boschi e monti che fanno spalla. L'altra di Terracina tra monti ed il mare passa accanto Gaeta. Non parleremo del corso del Garigliano, cui la vittoria di Gonzalvo diè fama, nè del Volturno verso il mare soltanto a varcarsi difficile, mentre quantità di difese ugualmente utili si rinvencono nelle due provincie. I più cospicui punti d'appoggio pel generale incaricato di sostenerla, sarebbero la centrale parte della provincia

di Molise, e Gaeta prima piazza d'Italia, palladio della meridionali contrade.

Che questa piazza o col mare ad essa chiuso, od in mano de' principi di scettro indipendente iudegni, in varie occasioni a nulla fruttato abbia, agevole è il concepirla. Ma convincersi bisogna della miseria de' tempi, allorchè nelle pagine sulle gesta del magnanimo Manfredi, ultima stella degli eroi Svevi, leggiamo ch'egli della Sicilia in possesso, e signor del mare, non si avvale di Gaeta, e de' mezzi di salute che quella porgeva contro Carlo Angioino. La cagione costante del servaggio lungo del regno, quel che oggi vediamo schernito, ed allora potentissimo Vaticano, alienò i sudditi di Manfredi; ed impossibilitato così egli di temporeggiare, ne' campi Beneventani incontrò tra le prime righe la morte ch'egli cercava da re. Gaeta sola rimaneva al giovine Ladislao, e da que' rampari riacquistò il regno intero. Perdute avendo i francesi con la battaglia di S. Eufemia le Calabrie, non credono possibile il rientrarvi, se prima Gaeta non cade in poter loro. Questa piazza, che quando non incalzata da presso da pronunziato assedio, va sostenuta da mille uomini, in caso urgente un esercito vi si potrebbe accampare, ed aria salubre vi rinverrebbe. Da ciò ch'è esposto abbiamo s'intende l'importanza di Gaeta, e come sostenere potrebbe le operazioni strategiche dell'esercito difensore. Andrebbe quindi arricchita di novelle opere, affinché i favori che riceve da natura perfezionati fossero da arte. Della piazza di Capua diremo, che meglio converrebbe spianarla, non prestandosi nè come forte ostacolo, nè a strategiche combinazioni.

La parte centrale di Molise contenendo molte posizioni atte ad ostinata difesa, minaccerebbe il nemico negli Abruzzi, e dovendosi prendere l'offensiva, si offrirebbe qual punto di riunione alle truppe destinate ad agire; difenderebbe la strada militare lungo l'Adriatico; servirebbe d'appoggio all'esercito che sostenesse Terra di Lavoro; e finalmente le truppe ivi stabilite ritirar si potrebbero verso il Gargano, o verso Troia in Capitanata.

Prima di giungere a' Principati ecco Napoli, sconosciuta a recenti scrittori d'oltremonte, e, quel ch'è peggio, a molti della stessa Italia, i quali riguardano la popolazione snervata a ragion di clima, lo stesso nondimeno che valse a Sparta e ad Atene, quando le tanto ammirate leggi reggevano. Ma più sconosciuta crediamo quella Capitale dai propri principi, che per avventura non sepper mai che in cinque secoli fu la Napoletana repubblica l'onore delle nostre meridionali contrade, e che ultima soggiacque alle armi dell'avventuroso re Ruggiero; che al suo perseverante popolo debbono le Sicilie la gloria d'aver respinto l'inquisizione di Roma; che nella rivoluzione che prese il nome da Masaniello, questo che chiamano snervato popolo, i più valenti sorpassò per ardire e costanza, talmente che sottratto avrebbe il regno dal goglio Castigliano senza quel bigheellone del Duca di Guisa; e che infine, nel 1799, risparmiata avrebbe l'onta di precipitata fuga al suo re, se questi riposto avesse in esso popolo più fidanza che nelle ve-

le straniere. Che la popolazione di sì cospicua città ami il governo; che al castel di S. Elmo si aggiungano i contigui chiostri, per via di ben ragionato sistema di fortificazione; che i castelli Nuovo e dell'Uovo, atti a ricevere soccorsi per mare, vadano messi in buono stato, si vedrebbe così l'importanza di Napoli nella prima nazionale guerra in cui tanto oltre andasse il nemico. Desiderosi d'imbeverare chi legge dell'opinione esposta, ricorriamo a recentissimi fatti.

Ecco orde feroci, che sotto crociato cardinalizio stendardo, da Scilla al Sebeto, ingrossando ad ogni passo, inondano Napoli. Russi, e Turchi, e le navi trionfanti in Aboukir, ausiliari divengono delle ladre masnade, eccitati da ministri degli altari a porre a ruba le ricchezze di sì nobil città. Mille bravi ma mal comandati francesi, presidiano S. Elmo, ed appena il doppio di questo numero di repubblicani, il fiore tra gli uomini di tutto il regno, in gran parte più la penna che il ferro a trattare avvezzi, difendono i due castelli sul mare. Slidati a morte da tutto il popolo, combattuti da truppe di linea, e da masse, che col numero suppliscono alla disciplina, i presidii de' tre castelli or si difendono, or attaccano con notturne sortite, e cagionano spese perdite all'oste di nazioni varie. La difesa talmente imperversa, che i generali delle forze alleate, all'umiliazione di non poter vincere i tre castelli, l'infamia preferiscono d'accordar capitolazione che andar debbe infranta con la morte de' più distinti tra i capitolati non francesi, il cui sangue indelebilmente l'ordar debbe co' principi compromessi l'Ercole della marina Britannica.

Passiamo alle provincie d'Avellino e Salerno, fronteggiate e partite dagli Appennini, e d'ogni dove montuose. Contengono numerosa popolazione, ed il suolo di esse è una continua serie di posizioni militari. La prima in Avellino è Monteforte, che dir si potrebbe una seconda Foligno, poichè senza possederla non si procede altrove. Entrar potrebbe in quella provincia il nemico, e da Salerno e dal Beneventano, per così prendere Monteforte a spalla. Ma tali manovre richiedono lunghi giri tra monti e valloni boscosi, e chi si avventurasse ad eseguirle, andar ne potrebbe severamente punito dal general difensore. Estesissima è la posizione di Monteforte, ed inattaccabile quasi, se vi si praticano soltanto opere passeggere, da eseguirsi in pochi giorni. Accampandosi ivi e ne' contorni trenta mila uomini tra truppe e milizie, ove ben servite da spie, farebbero testa a qualunque nemico esercito. Il quale, se poco cauto, andar potrebbe a rovina per le tante accidentalità di quel suolo. Le truppe colà accampate, in caso estremo non mancherebbero mai di ritirata, o dalle valli che dalla parte di Benevento sboccano a Troia, o per la grande strada che da Napoli mena in Puglia, e traversa, non sapremmo perchè, tutte le alture che incontransi in quella direzione; o per Salerno, o pel distretto di S. Angelo, dove sostenere si potrebbero immolate quanto più loro convenisse, per le località scabrose che vi si rinvencono. Da quel distretto si aprirebbero il passaggio agevolmente, contro ogni sforzo nemico, nella limitrofa provincia della Basilicata.

La provincia di Salerno molto si prolunga sulla costa, va traversata da carreggevole strada magnifica, la quale si difende agevolmente, dacchè in vari punti gli Appennini la fiancheggiano, ed essa in oltre cavalca montagne e terreni elevati, come al ponte di Campestrino. Spesso s' inoltra in valli, come in quella di Diano, da dove giunge a Lagonegro traversando boschi e falde di monti, e lasciando verso mare il selvaggio distretto del Cilento, il quale da sé, assistito da via del mare che lo bagna, paralizzerebbe i progressi del nemico. In quel distretto, e sulla grande strada da Diano a Lagonegro, perirono dal 1807 al 1809, da mano di popolani insorti, Francesi, Svizzeri, Polacchi, e di que' del reggimento della Tour d' Auvergne in sì gran numero, che se accennassimo a quanto si fanno ascendere, passeremmo per esageratori. Se la classe agiata in quel tempo dichiarata si fosse avversa a' Francesi, o per lo meno non gli avesse aiutati contro i villani, quelli senza dubbio evacuato avrebbero il Regno. Pochi tra que' che scorran queste pagine non riguarderanno adornate le descrizioni che abbiain fatte, e che a far continueremmo, de' mezzi di difesa che ad ogni passo rinvengonsi nelle due Sicilie. Giacchè ciò che ne diciamo contrasta con le facili conquiste di cui questo regno è stato preda da sette secoli in qua. Ma un tal contrasto sparisce, non riflettersi che da quell' epoca, e soprattutto dall' invenzione della polvere in poi, non vi è stata mai guerra nazionale in queste contrade, vale a dire guerra in cui popolani, classe civile, gente più elevata, e principe regnante abborrito avessero ad unanimità l' invasore, ed interesse comune gli avesse uniti a comune difesa. Si trista lunga combinazione è derivata quando dalla scioperatezza de' principi, spesso dal brigante ambizioso Vaticano, e per tre secoli dal governo Vicerale. In fatti, mentre la dinastia Normanda ebbe ivi scetro, da que' delle due Sicilie sconvolti furono l' Imperadore di Levante, e l' altro di Alemagna, ed i Papi circondati d' armi, di astuzia, e di prestigio. Ma per isventura del mezzo giorno, e forse d' Italia tutta, prontamente sparve l' elevata dinastia.

Dopo le due provincie descritte, si giugne alla Capitanata ed alla Basilicata, bagnate dagli opposti mari. Nella Capitanata fanno fronte i due distretti di S. Severo e di Bovino. Il primo principia collo spazioso bosco di Serracapriola, dal quale si passa a' monti del Gargano, sprone dello stivale. Le truppe che difeso avessero Molise ed il territorio di Serra Capriola, ritirata nel Gargano difender si potrebbero lungamente, rinvenendo sicuro asilo a Viesti ed a Manfredonia. Queste due piazze marittime richiederebbero fortificazioni da sostenere un assedio, e così offrirebbero ritirata alle truppe che fino agli estremi si difendessero in quella direzione; fermerebbero parte della linea di piazza marittima sull' Adriatico; e finalmente faciliterebbero le operazioni strategiche difensive, o di attacco.

Il distretto di Bovino è famoso pel suo vallo, il quale per la tortuosa forma, e per li contigui estesi boschi dava campo a' bandidi di commettere orrori sì spessi e sì fatti, che la penna sfugge a

descriverli. Mediocre numero di truppe stabilito a Troia, manovrando tra Serracapriola, il Gargano, e Bovino, far potrebbe fronte per lungo tempo a forze nemiche per numero assai superiori, e senza temer per la ritirata che rinverrebbero parte nelle due accennate piazze sull' Adriatico, e le altre nella contigua Basilicata. Se da Troia ti volti a mezzo giorno, vedi nella sottoposta pianura il campo di battaglia, dove il Principe Unfredo Normando, mercè il valor di calabre bande, disfece la gente di Leone nono, composta per lo più di soldati Alemanni. E pur si vide l' ardito vincitore implorar mercede dal vinto e prigioniero Pontefice, che se giacca ebbe la spada, forze trasse dall' ignoranza de' tempi. La parte meridionale della Capitanata offre vasta, rasa e non interrotta pianura, più acconcia alla cavalleria ed all' artiglieria di quante se ne rinvencono in Italia a noi note.

La Basilicata è provincia anche disposta a bella difesa. Confinando con la Puglia, i Principati, e le Calabrie, prestasi a molte strategiche mosse. In caso di disastri per le truppe astrette a cedere, essa offresi qual punto di generale raccolta. Appoggerebbe nel tempo stesso la ripresa d' operazioni offensive, e da essa, anche se occupata dal nemico, traversar dovrebbero le colonne mobili che dalle Calabrie lanciar si volessero tra le linee dell' invasore, scavalcando gli Appennini. In fine considerarsi si potrebbe qual sentinella delle provincie che la circondano, e le truppe ivi riconcentrate, fronteggiar potrebbero il nemico fino all' ultimo fiato, dacchè la ritirata sulle Calabrie non verrebbe mai loro meno.

Sull' adriatica costa seguono le provincie di Bari e di Lecce. Nella prima continuano le pianure della Capitanata, di cui parlato abbiaino, le quali si estendono all' occidente fino alle falde degli Appennini, a buona distanza dal mare. Presso Barletta incontrasi la pianura di Canne, dove l'arroganza di Varrone condusse a pericolo estremo la fortuna di Roma.

E si addita ivi pure l' augusto chiuso campo, alla cui vista qualche diletto scende negli attristati Italiani cuori. Nell' epoca da cui meglio di tre secoli ci separano, a cagion del solito parteggiare interno, umiliata gemeva pure la nobile penisola dal ferro Alemanno, Francese, e Castigliano. Superbi i francesi de' loro allori, sebbene frescamente sfrondati nella battaglia di Cirignola, beffansi delle italiane bande che sieguono lo stendardo di Spagna. Drappello di guerrieri nati in diverse italiane contrade a provare offe, che se provera fortuna col seminar tra i popoli d' Italia discordie, al gio-go straniero li riduce, valore morto non è ne' loro petti. Affrontansi quindi in campo chiuso presso Barletta con ugual numero di francesi guerrieri, chiari tutti per prove date di valore nelle guerre recenti, i quali quanti sono rimangono estinti o prigionieri.

Terminata la provincia di Bari, l' altra contigua di Lecce nulla offre verso terra che meriti menzione in questi rapidi cenni. Ma nella sua costa rinvengonsi tre città marittime, che attirar dovrebbero lo sguardo dell' italico governo. La prima è Taranto sul mar Jonio, notissima a que' versali

nelle guerre antiche e de' mezzi tempi. Circondata dal mare essa potrebbe porsi in istato di sostener lungo assedio, che pur difficilmente a distanza tale il nemico intraprendere oserebbe. Vi rimarrebbero così in salvo i legni armati a vela ed a vapore per agir sulle coste Joniche ed Adriatiche. Viene poscia Otranto, tra le piazze marittime Italiane più prossima all'isola di Corfù. La terza tra Otranto e Manfredonia è la nota Brindisi, che quando ritorneremo Italiani, diverrà piazza marittima di gran momento. Conserviamo noi una lettera del re Gioacchino, dalla quale rilevasi l'importanza che poneva Napoleone in quella città. Il suo porto da due lati l'abbraccia, ed allorchè la sua bocca nettata viene, riceve ogni vascello. L'entrata di sì utile porto soffrì per opera di Giulio Cesare, allorchè cercò ingombrarla per impedirne l'uscita alle navi di Pompeo, dirette agli apposti lidi.

In noi è convinzione, che appena divenuti liberi, il patriottismo italiano appoggiato a vantaggi locali descritti non permetterebbe giammai all'invasore di penetrar fino alle frontiere delle Calabrie, e molto meno d'occupar quelle. Ma i prevedimenti non crederonsi superflui mai in quistioni vitali. Quindi savio governo, finchè cancellate non si fossero le impressioni del passato servaggio, tener dovrebbe preparate alla difesa le più lontane regioni, Calabria, e Sicilia. Alle spalle d'esercito esaltato da precedenti vittorie, se approda in lontana terra, si appicca fuoco alle navi, e si pone così tra il vincere o la morte. Ma a truppe che campeggiano in suolo nativo, ed a cittadini non ebbri a segno d'amor di patria da obbliar che sono padri, figli, mariti, la decisione a grandi sacrifici si ottiene, presentando a' loro occhi moltiplicati e forti mezzi a difesa, i quali mostrano all'immaginazione sempre attiva de' meridionali sicurezze, od almeno somma probabilità di successo. Così dall'ultima Cadice le Cortes combatter facevano per l'indipendenza castigliana i popoli di Navarra. Quindi continueremo col descrivere le Calabrie, l'indole di que' popoli, e l'ultima loro guerra insurrezionale, e passeremo poscia alla Sicilia. Ma prima faremo alto, per riassumer ciò ch'esposto abbiamo; indicar le obiezioni che gli uomini dell'arte vi potran fare, ed a queste rispondere.

Esposto abbiamo come nella regione settentrionale le truppe italiane combatterebbero con vantaggio ad ogni passo, senza esporsi a scoraggiante disfatta. Che Genova soccorsa da mare basterebbe a por fine alla guerra. Abbiamo quindi additato le tre fortissime linee difensive di Bologna, Foligno, e Monteforte. Accennato abbiamo le difficoltà che l'invasore incontrerebbe verso l'Adriatico negli Abruzzi, e nel mare opposto in Napoli, ed in Gaeta, che più di Genova molesterebbe il nemico. Indicando quantità d'altri mezzi di difesa, dimostrato pure abbiamo che da per tutto obbligar si potrebbe il nemico a combattere in luoghi non opportuni ad arme accessorie.

Ma non ignoriamo nè le obiezioni che militari sperimentati produr possono per combattere almeno le conseguenze di ciò ch'esposto abbiamo,

nè gli esempi co' quali cercar potrebbero di sostenerle. La conquista, essi dicono, di una nazione il cui esercito non sia in istato di combattere in linea quello dell'invasore, inevitabil diviene. Dacchè trionferà di un tale esercito, sia che tenga la campagna, sia che si appoggi o si rinseri in una piazza forte. Appena disfatto l'esercito, della guerra insurrezionale si viene a capo presto o tardi, occupando le città prime, ed isolando tra monti e boschi le bande parziali. Que' che così ragionano, per provare immane la perdita di esercito non in istato di venire a battaglia, addurrebbero per avventura gli esempi delle truppe di Spagna e di Polonia in Saragozza e in Valenza, in Varsavia. Or noi lascerem da parte le mille ragioni che producono i Polacchi e gli Spagnuoli per provare che ove meglio agito si fosse, quelle piazze e quelle truppe salvato avrebbero la patria indipendenza. Supporremo al contrario che inevitabile ne sarebbe stata la perdita; ma dimostreremo, che in Italia presentansi circostanze locali da non rinvenirsi nelle altre contrade in Europa. In fatti in niuna di esse, la Svizzera compresa, troverete varie posizioni, ognuna delle quali bisogna che cada, o che il nemico rinunzi alla conquista. Or l'italico suolo mercè il mar che lo stringe, e gli Appennini ch'li partono nella sua lunghezza, oltre quantità di siti fortissimi, tre ne contiene che si succedono a grande distanza, ed ognuno di essi sbarra il passaggio al nemico. Tutti i tre, quando fortificati e difesi da un esercito, divenir potrebbero fatali all'avversario, senza che il difensore si esponesse a perdita completa. Essi sono Bologna, Foligno, e Monteforte, che tre linee presentano, la terza più della seconda, e questa più della prima difficili ad andar forzate. Per dimostrarne più chiaramente il valore, e spargere su di esse più lume di quello dato altrove, le paragoneremo a Saragozza, Valenza, e Varsavia.

Ed in luogo di confrontar le tre con le tre, per precisione maggiore confronteremo una delle prime con una delle seconde.

Saragozza in vero fu difesa da nuovissime forze, e Palafox che n'ebbe il comando, illustre per patriottismo, ma inesperto affatto era alla guerra. Immaginiamo nondimeno che un esercito di cinquantamila Spagnuoli coperto avesse la piazza, come combattere all'intorno di esso in mezzo a vasta pianura? Indispensabile cosa sarebbe stata l'entrar in Saragozza, dove alla lunga per assedio sarebbe caduto, o per difetto di viveri si sarebbe reso. Il ricever soccorso neppure sperar si poteva, dacchè i Francesi conoscendone a tempo l'arrivo, l'avrebbero combattuto nelle pianure prossime, dove prevalso avrebbero disciplina ed uso di guerra. Per le stesse ragioni niuna speme all'esercito difensore d'aprirsi una ritirata. Ma se Saragozza, come proporremo per Bologna, si fosse ritrovata cinta di forti, o da altre opere sostenuta; se presidiata da milizie fosse andata protetta da esercito libero de' suoi movimenti; se questo esercito rinvenuto avesse intorno a Saragozza il terreno che circonda Bologna, svantaggioso all'invasore; se avesse potuto ricevere aiuti dal prossimo mare, o da monti contigui, chi non vede mai che Saragozza

o non sarebbe caduta, o resistito avrebbe molto più alla lunga, cagionando maggiori danni al nemico, e che in amendue i casi l'esercito difensore in luogo di rendersi, campo avrebbe avuto a facile ritirata?

Nel paragonare Foligno a Valenza maggior vantaggio ne viene. Coperta andava quella vasta città da esercito d'ogni arme completo, ma perchè non avvezzo a combattere, bisogno aveva di tenersi sulla difesa, ed invece avanzossi contro il Maresciallo Suchet in posizione sotto Morviedo. La battaglia in vasta pianura non fu dubbia dacchè la cavalleria spagnuola presa in fianco dall'italiana infanteria del general Palombini, voltò faccia, e pose il resto dell'esercito a scompiglio irreparabile. Quindi entrata in Valenza capitò per sé e per la piazza. Ma se quello esercito fosse stato anche ben condotto, perseverando a difender Valenza, diffirere ma non evitar poteva la sua perdita, per esser quella parte del valenziano tra mare e terreni spianati, dove ogni arme ha campo di svilupparsi. Ma se Valenza qual Foligno, stata fosse a cavalcare a lunga catena di monti; se da uno de' suoi fianchi confinato avesse con contrade simili agli Abruzzi; se da quelle avesse potuto ricevere aiuti d'uomini e di manovre, l'esercito spagnuolo in luogo di rinserrarsi dopo breve combattimento, avrebbe contrastato al nemico passo a passo la via che mena alla piazza. Assistito dal terreno, non l'avrebbe abbandonato all'invasore inferiore di numero. E dove questo divenuto fosse superiore per nuovi rinforzi, l'esercito castigliano ritirato si sarebbe per manovrare alle spalle dell'assediato, operazione agevole, ove favorito da montagne come gli Abruzzi, e dalle altre, che verso Perugia e Ancona partono l'Italia in due declivi.

Passando a paragonare le posizioni di Varsavia con Monteforte fortificato, diremo, che se le contrade sulle rive opposte della Vistola avessero avuto i vantaggi di quelle che rinvengonsi al nord ed al mezzo giorno di Monteforte da noi descritta, i Polacchi non sarebbero stati astretti di ridursi nella capitale. Il loro esercito volendo da Varsavia combattere i Russi, forzato era di sfidare tutte le nemiche truppe, e le numerose artiglierie di esse in terreno su di cui potevansi sviluppare ampiamente. Se rinserrato l'esercito polacco si fosse nella capitale, mancata sarebbero le vettovaglie, e forse anche le bocche a fuoco per opporre alle avversarie. Infine evacuando Varsavia, qual sicura ritirata, qual solido punto d'appoggio pel bravo esercito della Polonia? Ove per esso le Calabrie, ove la siciliana isola? Ah! che anche con poche truppe e milizie nel 1821, i Napoletani avrebbero difeso la linea di Monteforte, sebbene non fortificata, ove la perfidia trionfata non avesse della causa della libertà! E l'Austria assistita da potenti alleati, e da due squadre, diffidava tanto dei suoi successi, che al suo capitano impose di patteggiare co' vinti, accordando loro parte delle acquistate franchigie, ove la seduzione ed il tradimento prodotto non avessero appieno i risultamenti bramati. Se avessimo voluto tener conto d'altre posizioni naturalmente fortissime tra Monteforte ed il Reggiano in Calabria, le quali andrebbero di necessità

forzate dall'invasore, ne avremmo rinvenute in gran numero. Ma delle contrade meridionali abbiamo creduto più acconcio il trattarne separatamente.

SEZIONE QUINTA.

Calabria, e Sicilia. — Ultima guerra insurrezionale nelle Calabrie.

Dopo ciò che esposto abbiamo è permesso andar convinti, che pochissima probabilità l'invasore avrebbe di giungere nelle Puglie e nella Basilicata. Ma quando pure i fatti smentissero il meglio ragionato provvedimento, eccoci all'ancora maggiore dell'italiana salvezza, alle Calabrie.

L'antica Magna-Grecia per lungo girar di anni non arricchirebbe l'italiana prosperità col lusso, le arti e le scienze, che in Sibari, in Cotrone ed in Locri meglio che nella Grecia d'oriente fiorirono. Ma se secoli di servaggio, e lunga serie di governi, o per dir meglio di parricide amministrazioni, distrussero affatto que' risultamenti di civiltà somma, a distrugger non giunsero in quel suolo caro a natura virtù che, sebbene rozze, divenir potrebbero un giorno il palladio dell'italiana indipendenza. Quella della Calabria è la sola popolazione in Italia che possiede la coscienza del proprio valore. Più scendi nel popolo, con maggiore energia preferire ascolti quel « sono calabrese ». Ivi pur troppo si giustificò l'opinione che si ha del proprio valore nell'ultima guerra insurrezionale, di cui qualche cenno faremo. La popolazione calabrese che avvicinasì al milione, dar potrebbe agevolmente dieci battaglioni di cacciatori, di seicento ognuno, ed avrebbe così l'esercito italico le migliori truppe legiere in Europa. In esse sobrietà e sveltezza meglio che nel catalano; più esattezza assai del tirolese nel trattar lo schioppo; più stabilità ed amor proprio dello svizzero.

Da Campotenese, che dopo la Basilicata fronteggia le Calabrie, a Reggio sullo stretto, la marcia regolare d'una truppa, gli alti compresi, è di giorni quindici. La larghezza del suolo in questa parte estrema dello stivale varia sovente, e presso Nicastro è di sole miglia dieciotto. Gli Appennini che vi si spargono in tutte le direzioni, la dividono nella sua lunghezza in due declivi ben distinti, e le vette coperte ne vanno di nevi fin nella parte più meridionale, anche ne' mesi estivi, talchè il nome prendono d'Aspromonti. Con vasti e folti boschi, che coprono elevazioni e pianure, si rinvengono selve d'oliveti estesissime, e di aranci verso il canale. Pianure rase se ne rinvengono pure, ma le montagne ed i boschi le spalleggiano in modo, che cavalleria ed artiglieria in tutte le Calabrie valgono pochissimo, onde centinaia di cavalli basterebbero ivi al più numeroso esercito. Quantità di gole tra monti tagliati a picco, e seguite e precedute da boschi, vi formano spesso meglio che Termopoli e Forche Caudine. La sola strada carreggevole che vi si rinviene in gran parte è tracciata soltanto. Costrui-

tene quante più volete, esse non diminuiranno mai i vantaggi difensivi di quel suolo, poichè passar dovrebbero da gole, valli, e coste di montagne come nella Svizzera. Le truppe e le milizie calabresi nella loro terra nativa non sarebbero in difficoltà mai per difetto di vettovaglie, sia per la loro sobrietà, sia per le ricchezze di quelle terre; e perchè ivi quantità d'erbe comuni sono così nutritive, che cotte e condite con olio, che non vi manca, valgono come altrove legumi più consistenti.

La via migliore di militarmente conoscere una contrada è il legger le guerre ivi avvenute. Esaminar quelle che Annibale capitano sommo, e Spartaco condottiere senza uguale sostennero contro i romani, sarebbe un mero sfoggio. Imperocchè altre armi, altra la situazione morale. Annibale vi si sostenne più di tre lustri; Crasso disperando di venire a capo di Spartaco, immaginò inusitato espediente, de'romani soltanto a portata. Con profondo e largo fosso, diciotto miglia lungo, unì i due golfi di S. Eufemia e di Squillace, e tra quel lavoro ed il mare ridusse l'imperterrito avversario. Que' due golfi oggi unir si potrebbero mercè i fiumi Amato e Corace, i quali sboccando ne' due versanti opposti, verso la sorgente in una valle avvicinandosi. Il canale sarebbe così più lungo del fosso crassese, e ne ridonderebbe certamente al commercio vantaggio, e prosperità agli abitanti. Nondimeno il roman capitano ne lascia incerti in quanto all'influenza che quel canale produrrebbe sulla naturale difesa di quelle provincie. Le guerre che vi fecero Pietro e Federigo d' Aragona contro gli Angioini, e quella di Gonzalvo contro i francesi, poco a noi giovar potrebbero, dachè guerre nazionali non furono. Ma il dar breve cenno sulla guerra ultima insurrezionale, che colà i francesi ne' nostri tempi sostennero, ne sembra non superfluo lavoro. E perchè fu quella la sola guerra insurrezionale di non picciol momento che sostenuta siasi nell' epoche recenti dagli italiani, e perchè noi che fummo presenti ed attori in essa, tramandar ne possiamo gli avvenimenti con certezza di non errare.

Vinto ch' ebbero in Austerlitz il russo e l'austro, le francesi falangi a deporre si vollero il re Ferdinando dal trono di Napoli. Questi, abbandonato dagli inglesi e russi frescamente sbarcati nella capitale come per attirarvi il comune nemico, non ismentendo sè stesso, precipitò i suoi passi verso Palermo. A pusillanimità sì fatta aggiunse il mal consiglio di prescrivere, che i suoi quindici mila uomini, male ordinati e condotti peggio, facesser fronte a Campotanesi, dove i francesi superiori d' ogni lato, agevolmente dispersero soldati di fugitivo re. Il suo picciol cuore eccitò ne' popoli per lui disprezzo, pel vincitore odio. Ma que' delle classi agiate, civili, e più alte, che a cagion delle loro opinioni libere sofferto avevano anni prima non poco dal terrore cardinalizio e reale, riguardarono qual passeggero male l'umiliazione d'essere invasi, e quali beni durevoli le leggi ed i codici in vigore nel francese impero, dall' invasore recati. Questi futuri vantaggi, se vistosi all' occhio incivilito, in verun modo colpirono il popolo, che

sparir vide le pubbliche e popolari elezioni municipali, e che alla miseria da cui era incalzato, succeder vide miserie e dilapidazioni maggiori. I capi di massa che seguito avevano nel 1799 il cardinal Ruffo, esecrati dalle classi migliori, ed al governo nuovo invisì, rifuggiati eransi in Sicilia. Essi in origine quasi tutti masnadieri, ed alle galere condannati, sotto il vessillo del porporato condottiere lordati eransi nuovamente di sangue e di saccheggi. Questi campioni la sicilliana corte pose al retroguardo dell'inglese colonna, la quale in luglio del 1806 sbarcò in Calabria, nel golfo di S. Eufemia, poco lungi dalle spiagge, dove sette anni prima sbarcato era solo il cardinal Ruffo. Il general Stuardo, che comandava i sei mila inglesi, non perdè mai di vista il lido. Il general Regnier con sette mila tra francesi, svizzeri, e polacchi a marce doppie riunì le sue truppe, ed a bandiera spiegata marciò dritto al nemico, come temente il suo rimbarco. Gl'inglesi che in Sicilia esercitati eransi di continuo al tirar dello schioppo, eseguirono e nutrivono così bene i loro fuochi sulla linea nemica avanzante, che in meno di un' ora Regnier per le sofferte perdite costretto videsi di far battere a raccolta, e riordinatosi nelle prossime alture continuò non inseguito fino a Catanzaro. Gl'inglesi come se sbarcati a sonar le campane a martello, senza essersi distaccati dalla spiaggia, si imbarcarono di bel nuovo, lasciando i popolani calabresi alle mani co' francesi assistiti dagli abitanti di classi civili. Siccome la gioventù di esse, per difetto di tempo, e più per negligenza del governo nuovo, ordinata non erasi in guardie nazionali, in luogo di riunirsi in corpo, colta all'improvviso, parte si nascose, e parte rifuggiò nel campo francese, affin di salvarsi dal furor de' popolani, che corsero alle armi con prontezza indicibile, e formaronsi in bande sotto gli orribili capi che vomitati aveva la Sicilia.

I popolani intorno Scigliano e Cosenza per insorgere non attesero la decisione della battaglia di S. Eufemia. Corsero essi alle armi così prontamente che tempo diedero appena al generale divisionario Verdier di ritirarsi colle sue truppe sopra Castrovillari. Ecco le Calabrie tutte insorte, tranne la città di Catanzaro, sostenuta da Regnier con le sue riconcentrate forze; dove dietro l'inaspettata partenza degli'inglesi, egli contava attendere aiuti, per riprendere l'offensiva, assistito dagli abitanti parteggianti della Francia, i quali a lui riunivansi alla spicciolata, e per via de' loro aderenti, lo spiognaggio, tanto difficile ed utile in tali guerre, esercitavano con amore. Ma il coraggio degli' insorti popolani lungi di abbattersi perchè disertati dagli inglesi, elevazione maggiore acquistò da naturale orgoglio. E ben se ne avvide Regnier, che attaccato impetuosamente in Catanzaro, obbligato fu di evacuarla, e di retrocedere, stretto tenendosi ai lidi che dal golfo di Squillace oltre Cotrone menano.

Massena illustre per la genovese difesa, e per aver trionfato con italiano senno e vigore presso Zurigo il fino allora invitto Suaroffo, assediava la forte Gaeta, allorchè a lui giunsero le triste nuove delle Calabrie. Egli bene intese, che ove presa non

avesse la piazza, il francese esercito, per la calabra insurrezione ch' echeggiato aveva in tutto il regno, sarebbe andato compromesso fino al punto di doverlo evacuare. Quindi si diede a fulminar Gaeta con ottanta bocce a fuoco. Veniva quella difesa dall' allemanno principe Philipstall, quanto bravo ignorante, il quale senz' adoprarsi in nulla per impedire i progressi del nemico, limitossi a far servir le artiglierie, finchè ne rimasero in buono stato, e decisione mostrava di difender la breccia. Avvenne intanto che gravemente ferito, imbarcossi per la Sicilia. E quindi Gaeta, che col mare aperto, con altro difensore o non sarebbe caduta, o sostenuta si sarebbe per lungo tempo, cadde in poter dell' irresistibil capitano. Ed eccolo quindi precipitarsi sulle Calabrie.

In quelle provincie, ne' due mesi circa che i popolani rimasero senza nemico da combattere, la gelosia s' introdusse tra i capi, ed i disordini che essi commettevano od impedire non potevano, stringevan sempre più d' interesse que' delle classi agiate, in modo che preparavansi a sostenere i francesi, il cui ritorno attendevano come un liberatore si attende. È inconcepibile ma pur vera cosa, che la siciliana corte e gl' inglesi, in luogo di trarre grandi vantaggi dalle Calabrie insorte, le abbandonarono senza neppure inviari un generale, od un governatore abile e di qualche nome.

Massena non fatto per mezzi termini, avanzandosi con forze imponenti, appiccicar fece fuoco alle case de' popolani, che in luogo di guadagnar le montagne difendevansi in Lauria, onde nelle loro abitazioni finirono bruciati vivi. Non potevasi condurre la guerra in miglior modo che la condusse quel maresciallo, il cui nome solo rincorava il partito amico, e terrore spargeva nell' opposto. L' accorto capitano ad inseguir non si diede gl' insorgenti alla spicciolata, ma formò militare linea sul versante occidentale, che da Castrovillari traversa Cosenza e Nicastro, la quale prolungavasi oltre Monteleone non lungi. Nè giudicò prudente l' estendersi a sinistra, a segno che ne' primi tempi neppure Catanzaro fu in poter de' francesi. Lungo questa linea ordinavansi le guardie nazionali, che di milizia ebber nome. Sebbene così serrato tenevasi quel duce, rinunziando alla provincia reggiana, pure agl' insorgenti sembrava che dalle difficoltà coraggio ridondasse, ed il vedersi abbandonati da buon numero di capi loro, che varcaron lo stretto, non impediva che attaccassero di continuo i francesi e le loro comunicazioni, cagionando a questi perdite continue e non leggere.

Stabili Massena il suo quartiere generale in Monteleone verso l' estremità della sua linea, lungo la quale ordinò le milizie, ed appena combatter essi poterono l' insurrezione a fianco de' Francesi, egli principiò a dilatarsi. Occupò tutte le città e comuni popolate del versante opposto, ed allora si rapidamente le milizie completaronsi, che in breve nella seconda Calabria ventidue mila se ne contavano, e tra esse e gl' insorti popolani non vi fu mai quartiere. Nè ciò sorprenderebbe, se si riflette che i proprietari minacciati nella vita e nelle sostanze, più che i Francesi interessati erano ad ordinar le loro forze, ed all' estermio delle nemiche.

Il Maresciallo rinvenendo sì caldi ausiliari negli abitanti, ed ogni grossa comune offrendogli un punto d' appoggio, con colonne mobili composte di sue truppe e di milizie, attaccar faceva gl' insorgenti nelle posizioni in cui più numerosi mostravansi. Incalzati essi da pertutto, e negletti, se non abbandonati dal governo Siciliano, perdettero quello insieme, senza il quale ogni forza vien meno, e così la guerra insurrezionale sembrante prese di brigtaggio, e più atroce, e non meno ostinata divenne, perchè alla mancanza di forza il terrore suppliva.

Combatterono gl' insorgenti per bande, il cui numero variava al variar del suolo, dell' indole delle popolazioni, e della fiducia che ispiravano i capi. Le più minute scendevano fino a venti, e se ne contavano anche di mille, ma poche di questo numero. Il solo appoggio che rinvenivano era verso Reggio, che Massena d' occupar non credè opportuno per non assottigliare la sua linea prolungandola. Le bande e picciole e numerose scorrevano quelle provincie in tutte le direzioni. Andavano e venivano spesso dal territorio settentrionale al Reggiano, nè riesci mai a' Francesi assistiti dalle milizie locali, l' asstringerne una sola a metter basso le armi. In questa situazione ritrovavansi le Calabrie nel 1807, allorchè Massena chiamato a capitanare altro esercito fuori d' Italia, di bel nuovo ne prese il comando Regnier.

Nell' estate dello stesso anno il principe di Philipstall dalla Sicilia sbarcò verso Scilla con circa quattro mila uomini, de' quali poche centinaia di cacciatori calabresi, e gli altri truppe. I Francesi disponevansi alla ritirata verso il Cosentino, quando Regnier si accorse che Philipstall scelto aveva la pianura di Mileto, sola che trovai da Monteleone allo stretto, per offrirgli battaglia. Il principe completamente battuto salvossi con pochi cavalli verso Reggio; le sue truppe rimasero tutte prigioniere; i cacciatori calabresi salvaronsi nelle prossime montagne, dove rinforzarono gl' insorgenti.

Lungo sarebbe il più dirne. Ma per ispargere maggior lume sull' indole calabra, darem poche righe a' celeberrimi popolani che la Mantea difesero. Giace quella piccola città sulla spiaggia del Tirreno, un ventimiglia da Cosenza lungi, ed andava in que' tempi cinta del muro debole, senza fosso, e fiancheggiato non sempre. Da circa trecento insorgenti la difendono, ed ecco prima mille, e poscia tre mila Francesi che a prenderla si presentano. Con l' assalto che vi danno, in cui non pochi bravi periscono, la speranza vien meno di entrarvi senz' artiglieria. Questa dopo moltissimo stento giunge da Napoli, la breccia è praticabile, ma il secondo assalto è anche respinto, poichè ogni colpo di fucile morte o ferita reca nelle francesi file. Regnier decide che alla mina bisogna ricorrere, ed in suolo a tal lavoro non opportuno si esegua alla fine. Gl' inesperti insorgenti sentono sotto i loro piedi gl' zappatori che sotterra rumoreggiano, ma del controminare ignoranti, preparano difese nuove da quel lato coll' unir casa a casa. La mina scoppia, ed il presidio dà alle campane in segno di gioia, dacchè il guasto non è tanto d' asstringerli alla resa. Altro assalto non tentasi dagli assediati, ed il drappello che difende sì misera piazza, dopo averla

sostenuta otto mesi contro un tanto nemico, per difetto di vettovaglie la rende a condizione d'essere trasportato in Sicilia.

Nel riunire le sue truppe Regnier per combattere, come dicemmo, il nemico a Mileto, dalla piazza di Cotrone ritirò il presidio, e quindi ne presero possesso i nemici con soli dugento uomini. Regnier per riaverla spese tempo, uomini, e fatiche, quasi come fatto aveva per la Mantea. Altri tre anni continuò il brigantaggio a devastar le Calabrie, ne quali bravura, perseveranza, destrezza, e naturale ingegno svilupparonsi sì grandemente nella classe dei popolani, che se impiegati si fossero per causa migliore, anche in mezzo alle brutture d'indisciplinate bande meritato avrebbero di passare alla posterità.

Da ciò ch' esposto abbiamo chiaramente 'ne siegue, che abile generale, mercè il mare aperto, avrebbe per lungo tempo, se non per sempre difeso Gaeta, senza la quale Massena marciar non avrebbe potuto sulle Calabrie. E che se i popoli di quelle provincie uniti si fossero a combattere i Francesi, questi non avrebbero potuto sostenersi in quelle contrade. Or se in Calabria all'unanimità de' popoli si aggiungessero ben ordinate milizie, un esercito, ed un governo italiano stabilito oltre lo stretto, come crederne mai possibile la caduta alle armi non francesi ma austriache! E se in luogo di una Mantea varie se ne rinvenissero lungo quell'esteso litorale, oserebbe mai il nemico penetrarvi! Noi all'italiano governo raccomanderebbero non già di costituir piazze forti su i lidi calabri, ma di cingere di mura varie di quelle città marittime, e riparar la cinta di quelle che già ne hanno, poichè nelle Calabrie ognuna d'esse in caso d'invasione resisterebbe qual piazza di guerra, e per le difficoltà che nel trasportar le artiglierie s'incontrano, e per li pericoli ed i disagi cui gli assediati vanno esposti.

Buon numero d'Italiani che non conoscono il mezzo giorno da presso, chiederanno se i calabresi combatterebbero per l'italiana indipendenza, come altra volta combatterono lo straniero. Noi risponderemo, che fin da quell'epoca in tutto il regno, e da tutti i partiti si combattè per patriottismo, e non per bacchettoneria religiosa o politica. Non religiosa, dacchè que' popoli si distinsero sempre per la loro avversità alla tirannide del Vaticano, ed alla sua inquisizione. Non politica, mentre i popolani combatterono i Francesi perchè invasori, e que' delle altre classi gli aiutavano per desiderio di leggi d'avanzata civiltà, ch'essi recavano, e per le memorie de' freschi orrori che commessi eransi dal governo di Ferdinando, nell'anno in cui le migliaia all'esilio e le centinaia al patibolo inviavansi. E tant'ammirazione pur della parte nemica si accordava a martiri di patriottiche affezioni, che da esilio e da morte ridondava onore, come se in Atene vissuto si fosse. Ma se gli avanzati argomenti non bastassero, ricorreremmo ad altri irresistibili, col rammentare, che nel 1821 dieci battaglioni nazionali calabresi, mentre in quelle provincie non esisteva un soldato, si posero in marcia verso il loro destino, ma giunti oltre Lagonegro, allorchè il tradimento consumato aveva la perdita della na-

zionale libertà, ordìne rinvennero di ricatrar nelle case proprie.

Prima di avanzar qualche cenno sull'isola illustre, granaio altra volta d'Italia, ed oggi di miseria albergo, diremo che ne' due lidi opposti del canale costruir si dovrebbero forti permanenti da impedire il passaggio ad ogni legno nemico. Nei tempi in cui Gioacchino dalle Calabrie minacciava con venticinque mila uomini la Sicilia, provato rimase, che in ragione non tanto delle angustie dello stretto, ma delle forze delle correnti e de' loro giri, i legni nemici traversar nol potrebbero in mezzo al fuoco delle batterie d'amendue le coste.

Le Alpi giovar potrebbero agl'Italiani, quando avessero numerosi ed agguerriti eserciti, forse quando niuno varcarli oserebbe. Ma la Sicilia è la vera, la salda ancora di salute dell'Italia infante, allorchè l'esistenza sua più minacciata andrebbe. Di quanti popoli non abbiamo inteso che si ristabilisse disperata fortuna delle loro armi da un solo angolo di terra rimasto loro non contaminato dall'invasore? Il Campidoglio soltanto non avevano occupato i feroci Galli. Le armi di Genova allorchè italiani contro italiani combattevano, un solo quartiere superar dovevano della ricca, dell'orgogliosa Venezia, per completarne la conquista. Altro che Cadice sarebbe all'Italia la siciliana isola. Presso a due milioni d'abitanti essa contiene, ed il suo suolo per abbondanza e naturali difese, dir si potrebbe continuazione delle Calabrie. Non si rinviene ne'siciliani lo stesso genio per le armi e quella destrezza di cui tanto vantaggio traggono i calabresi nel fronteggiare il nemico. Ma nella loro isola essi hanno posizioni interne di gran valore, e molte città marittime, che per cadere lunghi assedi e forse inseguibili si richiederebbero; soprattutto se gli abitanti interessati a difenderli andassero. Hanno essi patriottismo tale da porre in oblio le discordie private ed interne all'apparir dello straniero. Parlansi con gli occhi e colle mani, ed altieri vanno del vespro insigne, mercè il quale scossero il giogo lordo di Carlo Angiovinò. Ivi la gente civile rammenta con orgoglio i prodigi che tanto lustro stessero sul nome Siculo, allorchè con navi, e per terra le armi isolate combatterono con fermezza e valore esimio, un'alleanza che qua' giumenti aveali dannati a rincollare l'infranto giogo. Nè riesci meglio il sacerdote coronato, venendo a soccorso della snaturata lega, per abbattere l'indipendenza de' forti siciliani.

Ne' recenti dieci anni, allorchè divisi da Napoli, militarono essi in reggimenti ausiliari degl'inglesi, in tutte le occasioni si distinsero per militari virtù. E noi portiam parero, che giunta l'epoca per la quale noi scriviamo, non attenderanno che l'italica indipendenza si rifuggiasse nella loro isola, per mostrarsi italiani anch'essi.

Noi proporremmo che si eseguissero nella Sicilia le riparazioni necessarie onde abbisognerebbero le piazze difendevoli, che già esistono intorno a' suoi lidi. E che la centrale Castrogiovanni si fortificasse in modo da servir d'appoggio ad un esercito, e di deposito ad abbondanti materiali di guerra. Messina diverrebbe ben forte, ove rialzati i castelli che vedonsi nelle alture che la spalleggiano, si arricchis-

sero d'altre opere per avvicinarsi alla cittadella che protegge il porto della città doviziosa. Questo, e poco altro basterebbe, perchè piccolo esercito e la simpatia degli abitanti difendessero la gran cittadella italiana.

Inteso non abbiamo d'espone nè tutti i mezzi di

difesa che offrirebbe l'italiano suolo, nè gran parte di essi. Ma crediamo nondimeno di averne detto abbastanza, per dare alla gioventù italiana generale idea delle difese che natura ha compartite alla nostra nobile terra materna, e delle altre che arte aggiungervi potrebbe.



SECONDA PARTE.

SULL' ORDINE DA Darsi ALLE FORZE INTERNE, E SULLE GUARDIE NAZIONALI.

SEZIONE PRIMA.

Idee generali sulle forze dello stato.

I mezzi difensivi che derivano da natura e da arte ad una contrada, producono al certo sovente la sua salute. Ma i mezzi di difesa che non vengono meno mai, sono i petti de' cittadini, quando caldi d'amor patrio, avvezzi a trattar le armi, e bene ordinati.

L'entrar nel dominio de' legislatori non appartiene al nostro lavoro. Ma la natura de' governi, e le loro leggi civili influiscono su gli ordini militari a tal segno, che ove mancassero ad un popolo istituzioni favorevoli alla totalità sociale, ne riguarderemmo l'indipendenza in pericolo, se attaccato venisse da esercito al suo superiore. Ecco perchè bisogno avremmo di conoscere fino a qual grado la legislazione dell'indipendente Italia si pronunzierebbe a favor de' popolani, i quali a ragion di numero e di fibra decideranno sempre della fortuna degl'imperi. Passaggero entusiasmo conseguir si potrà da qualsivoglia destro governo: ma noi miriamo ad accender fiamma che non estingue ma rinvigorisce fiero aquilone. In traccia noi andiamo di cittadini, cui la patria, e non l'individuale sciagura, insopportabile sciagura addiuvine. E poichè l'uomo misero di egoismo punito va da natura, per egoismo, per amor del proprio ben essere noi vorremmo che difendessero la patria i cittadini a sua difesa chiamati.

Dovrebbe quindi, a parer nostro, accordarsi ai cittadini, cui la legge affida un'arma, e che per difetto d'agiatezza elettori non fossero della nazionale rappresentanza, il diritto almeno di concorrere alla scelta delle autorità municipali, e delle amministrative eleggibili. La massima che i popolani dritto hanno al ben essere, e non già ad ingerirsi neppure indirettamente delle leggi e dell'amministrazione dello stato, è da noi riguardata erronea. Col pane ottieni dal popolo spesso quiete ed industria; allentandone l'amor proprio si ha sovente slancio passaggero di coraggio; ma perchè se ne conseguisca perseveranza nel supportare privazioni, e disprezzo

continuo della vita, bisogna ch'egli in parte almeno sia fabro e del bene e del mal essere che dall'ordina sociale a lui ridonda, e che senta che vita e non già vegetazione è la sua. Geme sotto grave incarco il roman legionario alternando i suoi giorni tra lunghe marcie, privazioni e fatiche; ma giunge il momento de' comizii, in cui vota al patrizio, e al generale, altieri consolati, dittature, e ciò è sprone a più aspre campagne.

Eccoci all'ordinamento delle forze d'Italia. La supporremo divisa in provincie, distretti, e circondarii, i quali in comuni.

Le forze di terra divise andrebbero in guardie nazionali, milizie, e truppe di linea. Le milizie sarebbero quelle che i Francesi chiamano guardie nazionali mobili, delle quali parleremo nella terza parte, come nella quarta tratteremo dell'esercito permanente. In questa seconda diremo delle guardie nazionali.

Avremo di continuo sotto gli occhi per le guardie nazionali e per le truppe di linea le ordinanze francesi, dalle quali ci allontaneremo spesso, dacchè la situazione nostra varierebbe non poco da quella in cui la Francia si rinviene. Maggiore istruzione, e disciplina più rigida si richiede da noi, perchè meno abitudine di guerra in Italia che in Francia, e perchè più che i Francesi esposti andremmo, almeno per anni molti, ad attacchi stranieri. Sulle milizie che i Francesi chiamano guardie nazionali mobili, nulla preso abbiamo da essi, perchè non ne hanno ordinato ancora.

SEZIONE SECONDA.

Guardie nazionali divise in attive, e di riserva. — Registri di matricola, ruoli, servizio.

1.º Le guardie nazionali divise andrebbero in attive, ed in riserva.

2.º In tutte le comuni d'Italia si aprirebbe un registro di matricola, e vi si scriverebbero i nomi de' cittadini di diciotto a sessanta anni, i quali formerebbero le guardie nazionali attive, e di riserva.

Da essi registri andrebbero esclusi que' cittadini che per effetto della loro professione non dovrebbero impugnar le armi; come i magistrati, i sacerdoti. Non vi andrebbero compresi i nomi degl' individui privati dell' esercizio de' dritti civili, i vagabondi, que' che trovansi condannati per denigranti delitti, e que' che professano mestieri da poter andare esclusi dalla legge.

3.° Tali registri redatti e conservati dalla prima autorità comunale, sarebbero esposti all'esame d' ogni cittadino. Le autorità comunali, che noi vorremmo elettive, formerebbero il consiglio di revisione per esaminarli e verificarli. Essi registri ogni anno riformati andrebbero per le variazioni avvenute.

4.° Il consiglio di revisione formerebbe in ogni circondario due ruoli, il primo per le guardie nazionali attive, l'altro per quelle di riserva. Nel primo sarebbero compresi i cittadini portati su i ruoli di matricola, meno i seguenti. 1.° Que' che terminato avessero il cinquantesimo anno. 2.° Que' che servissero da domestici. 3.° Que' che il consiglio di revisione giudica tanto poveri da non poter eseguire il servizio interno. Tutti i cittadini portati sul registro di matricola, e non compresi nel primo ruolo delle guardie nazionali attive, portati sarebbero nel secondo di que' della riserva.

5.° Le compagnie andrebbero composte di que' del primo ruolo, gli altri del secondo, o sia della riserva, andrebbero ripartiti al seguito delle compagnie, per chiamarsi soltanto in caso d' urgenza.

6.° Il Giudice di pace d' ogni circondario formerebbe un giuri di rettifica di sedici guardie nazionali attive sorteggiate tra tutti que' del circondario, oltre gli anni venticinque, che sapessero scrivere. Questo giuri da rinnovarsi ogni anno pronunzierebbe definitivamente sulle reclamazioni relative a' registri di matricola, ed a' due ruoli di guardie nazionali attive, e di riserva. Perché valida fosse l'opinione del giuri, dodici de' suoi membri opinar dovrebbero nel modo stesso.

7.° Il servizio delle guardie nazionali non ammetterebbe rimpiazzo, meno che tra parenti di primo e secondo grado. Il solo consiglio di revisione accordar potrebbe un permesso d' esenzione limitato, per cagioni ragionevoli. Un cittadino che fosse assente dal circondario è di fatto dispensato dal servizio; ma se per esimersene allontanato si fosse, condannato andrebbe a servizio maggiore.

SEZIONE TERZA.

Formazione de' quadri.

1.° Le guardie nazionali attive si formerebbero in compagnie, battaglioni e divisioni, ne' rispettivi circondari, e distretti. Le forze delle compagnie sarebbero da sessanta a cento cinquanta; de' battaglioni, di quattro ad otto compagnie; i battaglioni d' un distretto formerebbero una divisione.

2.° Le compagnie avrebbero un capitano, ufficiali subalterni, e sotto ufficiali secondo la forza di esse. Un sergente maggiore, un foriere, uno o due tamburi.

3.° Lo stato maggiore d' un battaglione andrebbe

composto d' un maggiore comandante di esso, un aiutante maggiore, un portabandiera, un chirurgo, un aiutante, un caporal tamburo.

4.° I battaglioni d' ogni distretto formerebbero una divisione comandata da un colonnello, e da un tenente colonnello.

5.° Nella capitale della provincia vi sarebbe un consiglio d' amministrazione per tutte le divisioni, preseduto dalla prima autorità provinciale. Ne sarebbero membri il brigadiere comandante la provincia, tutti i colonnelli, il più giovane tra i giudici d' ogni tribunale, la prima autorità municipale d' ogni distretto, la terza parte in giro de' capi di battaglioni della provincia, e due ufficiali, e due sotto ufficiali d' ogni divisione, scelti da que' della loro classe. Questo consiglio deliberar non potrebbe senza che la metà de' membri fosse presente.

SEZIONE QUARTA.

Nomina a' gradi.

1.° Le guardie nazionali attive d' ogni compagnia, in presenza del presidente del consiglio di revisione, e de' due più anziani membri, procederebbero alla nomina de' loro ufficiali, sotto ufficiali, e caporali. L' elezione degli ufficiali principiando dal grado più elevato, si eseguirebbe a maggioranza assoluta di voti, e lo scrutinio sarebbe individuale e segreto. I sotto ufficiali e caporali andrebbero nominati a maggioranza relativa.

2.° Gli ufficiali d' ogni battaglione, ed un numero ad essi uguale di sotto ufficiali, caporali, e guardie nazionali, scelti da ogni compagnia del battaglione, si unirebbero nella comune che dà il battaglione, o nella più popolosa di quelle che lo danno, e preseduti dalle più elevate autorità municipali, nominerebbero a maggioranza di voti il Maggiore, ed il sotto tenente porta bandiera. I reclami per non osservanze di forme andrebbero giudicati dal giuri di revisione.

3.° Tutti gli elettori de' Maggiori de' battaglioni si riunirebbero al capo luogo del distretto, e procederebbero alle proposte di tre candidati pel Colonnello della divisione, e di tre altri pel Tenente Colonnello. Gli ufficiali, sotto ufficiali, e caporali elettori inviar potrebbero dalle loro comuni il voto in iscritto. Il consiglio generale d' amministrazione della provincia sceglierebbe tra i candidati il Colonnello, ed il Tenente Colonnello. Lo stesso consiglio farebbe la scelta degli aiutanti maggiori de' battaglioni, e de' capitani d' armamento, ufficiali pagatori, e chirurgi delle divisioni. Il Colonnello tra i sotto ufficiali nominerebbe gli aiutanti ne' battaglioni.

4.° L' elezione degli ufficiali, sotto ufficiali, e caporali delle guardie nazionali, si rinnoverebbe dopo quattro anni. Tutte le cariche esser potrebbero confermate.

SEZIONE QUINTA.

Uniforme, armamento, amministrazione.

1.° L' uniforme delle guardie nazionali esser dovrebbe la tunica, chiamata *blouse* da' francesi. Sa-

rebbe di tela turchina serrata da larga cintura di cuoio bianco con fibbia d'ottone. Le guardie nazionali attive riceverebbero dal governo il fucile e la giberna, e proverebbero si dovrebbero del vestiario, che sarebbe di spesa discreta. Que' che non potrebbero sostenerla, esser dovrebbero talmente poveri, da andar compresi come dicemmo altrove nella riserva.

2.° In ogni battaglione vi sarebbe un consiglio di amministrazione preseduto dal maggiore, e composto da un numero d'uffiziali, sotto uffiziali, e guardie nazionali, proporzionato alle forze del battaglione, e scelto nella totalità di esso nelle classi rispettive. Le divisioni avrebbero ancora i loro consigli presieduti da' colonnelli, i cui membri sarebbero scelti da un dato numero di uffiziali, sotto uffiziali, e guardie nazionali presi da tutti i battaglioni del distretto.

3.° Le spese ordinarie sarebbero per le bandiere, i tamburi, le trompette, riparazioni d'armi, registri, ed andrebbero regolarizzate e pagate come tutte le altre municipali.

4.° Le municipalità sarebbero le depositarie delle armi, e ne risponderebbero al governo. I consigli d'amministrazione di quelle ad essi affidate ne risponderebbero alle municipalità.

SEZIONE SESTA.

Servizio delle guardie nazionali attive.

1.° Le guardie nazionali servirebbero nell'interno delle provincie, oltre i cui limiti, anche ne' casi di urgenza, il servizio si commetterebbe alle milizie. Il servizio regolare delle guardie nazionali andrebbe fissato ogni anno dal consiglio d'amministrazione provinciale.

2.° Il servizio imprevisto delle guardie nazionali si eseguirebbe dietro invito che ne riceverebbero i comandanti dalle autorità municipali, alle quali in caso di bisogno si dirigerebbero le amministrative e le militari. I comandanti delle guardie nazionali negar non si potrebbero agl'inviti suddetti, ma se avessero reclami a fare sul servizio richiesto, li avanzerebbero per le vie regolari al consiglio d'amministrazione provinciale.

SEZIONE SETTIMA.

Delle pene.

Si pubblicherebbero leggi per fissare le punizioni da darsi alle guardie nazionali di qualunque grado, ove commettersero mancanze essendo di servizio, o sotto le armi, ed in caso che non si presentassero alle chiamate. Le leggi accorderebbero una data autorità a' superiori di punire i subordinati. Si stabilirebbero consigli di disciplina ne' distaccamenti, ne' battaglioni, e nelle divisioni. Finalmente s'indicherebbero i casi ne' quali le guardie nazionali colpevole tradotte andrebbero ne' tribunali competenti. I legislatori rammentar dovrebbero, che senza rigida disciplina non si educa un popolo militarmente mai. Che quando le leggi pesano su di tutti ugualmente, perdono ogni asprezza e non umi-

liano. E che agli uffiziali elettivi qualche autorità accordar si potrebbe, senza temer che ne abusassero.

SEZIONE OTTAVA.

Istruzione e ricompense.

1.° Ne' capi luoghi di provincie, e di distretti, e nelle città popolate, vi sarebbero scuole pubbliche militari, di topografia di tutte le provincie italiane, di disegno, di fortificazione di campagna, della storia militare italiana fin da primissimi tempi. Mille vie sarebbero nel potere d'un governo volente per ispingere la gioventù a frequentar le scuole indicate.

2.° In ogni capo luogo di circondario, ed in ogni comune che desse una compagnia, vi sarebbe un tiro al fucile, ed un locale adattato alla corsa.

In tutte le domeniche, le guardie nazionali per compagnia, la mattina si eserciterebbero a tirare al bersaglio, a correre, alla scherma della baionetta isolata, ed in punta di fucile. Dopo il desinare si avvezzerrebbero alle diverse scuole del soldato, e di compagnia. Le guardie nazionali che per difetto di agiatezza troverebbonsi alla riserva, e che compiuti non avessero i trent'anni, nelle domeniche tenuti sarebbero anche d'istruirsi.

Una volta al mese le guardie nazionali d'ogni circondario si unirebbero nel capo luogo di esso. Ripeterebbero gli esercizi appresi nelle proprie comuni, e si eserciterebbero alla scuola di battaglione. Nelle comuni prossime al mare, o pure ai grossi fiumi s'incoraggierebbero le scuole di nuoto.

3.° L'amministrazione comunale provvederebbe a' cartucci per le scuole del tiro, e per gli esercizi a fuoco. Questa spesa sarebbe più necessaria tra tutte quelle che richiede il ramo di guerra. Il ministro a richiesta del consiglio d'amministrazione generale della provincia, distaccerebbe uffiziali, e sotto uffiziali istruttori, dove più ve ne fosse bisogno.

4.° Una volta in ogni sei mesi i battaglioni d'un distretto che comporrebbero la divisione, si unirebbero al capo luogo dove si eseguirebbero le manovre di linea. Vi sarebbe quindi fin presenza di tutte le autorità distrettuali esame pel tiro, la corsa, la scherma alla baionetta, e di ciò che s'insegna nelle scuole pubbliche militari. Un giuri scelto dagli uffiziali delle guardie nazionali, e dalle autorità amministrative del distretto, distribuirebbe a' più meritevoli le ricompense stabilite dalle leggi.

5.° In ogni anno le guardie nazionali si riunirebbero per divisioni nella capitale della provincia, ed in presenza delle autorità civili e militari si procederebbe all'esame, come praticato si sarebbe ne' distretti, ed i destinati premi distribuiti andrebbero da un giuri preso da tutte le divisioni delle provincie. I premi annuali sarebbero più vistosi di que' d'ogni semestre. Le autorità provinciali darebbero a queste riunioni la maggiore solennità, per eccitar l'emulazione al più alto grado. I nomi di que' che otterrebbero le ricompense pubblicati andrebbero ne' giornali. Il consiglio d'amministrazione provinciale in questa circostanza, esaminando i progressi che nell'istruzione fatti avessero i battaglioni, invierebbero istruttori tra quelli che più

ne abbisognassero. Le guardie nazionali che bisognassero d'una indennità per le spese in cui incorressero in quest'occasione, la riceverebbero dalle rispettive amministrazioni comunali.

6.° Le guardie nazionali che passati avessero gli anni quaranta, non si obbligherebbero a marciare co' rispettivi battaglioni alla rivista, ed all'esame annuale.

SEZIONE NONA.

Delle forze approssimative che darebbero le guardie nazionali in Italia.

In Francia dopo le leggi del 21 marzo 1831, e del 19 aprile 1832, sulle guardie nazionali, se ceder si debbe esatto il rapporto che ne fece al re il ministro dell'interno, in tutti i dipartimenti, che danno 32,560,934 abitanti, i registri di matricola comprendevano sei milioni di cittadini. I ruoli del servizio ordinario, che noi chiamate abbiamo guardie nazionali attive, ne davano quattro milioni, e que' della riserva ne davano due milioni. I ruoli delle guardie nazionali da mobilitarsi, che corrispondono alle nostre milizie, davano 1,945,899, cittadini, tutti di 20 a 35 anni, de' quali 1,286,190, celibi.

Se si pone mente che in Francia le proprietà trovansi meglio divise che in Italia; che il commercio, l'industria, e l'agricoltura ivi fioriscono più che da noi, e quindi hanno cittadini più agiati; che finalmente la popolazione d'Italia è soltanto i due terzi della francese, far potremmo a-

scendere le guardie nazionali attive da noi a due milioni, e quelle della riserva ad un milione. Sarebbero questi tre milioni di cittadini la base della forza pubblica di terra, dacchè secondo vedremo in appresso, darebbero le milizie, le truppe di linea.

Così le braccia degli Italiani atti ad impugnare un'arme per la patria procederebbero ordinati per gradi. 1.° Esercito permanente alimentato dalle milizie. 2.° Milizie alimentate dalle guardie nazionali. 3.° Queste comprenderebbero i cittadini tutti per età ed onoratezza chiamati a servire Italia.

Trattando in questa seconda parte delle guardie nazionali attive e di riserva, non molto allontanati ci siamo dalle francesi ordinanze. Richiesto abbiamo maggiore istruzione, e disciplina più stretta di quella che le indicate ordinanze prescrivono, perchè l'indipendenza italiana per lungo tempo andrà più della francese minacciata, e perchè tra quel popolo militari abitudini di gran lunga esistono più che tra il nostro. Le stesse popolazioni armigere che abbiamo in varie parti d'Italia, e più al mezzo giorno, sono quelle che maggiormente di disciplina abbisognano, perchè utilizzato andasse il valor loro.

L'ordinamento delle guardie nazionali confidato l'abbiamo affatto a' giuristi, ed alle autorità provinciali e comunali elettive, dacchè ciò val meglio che affidarlo a' ministri, i quali da lontano veder non potrebbero nulla con precisione; e masse così vistose, sparse in vaste contrade, da una sola mano dirigere non si potrebbero mai.



TERZA PARTE.

MILIZIE.

SEZIONE PRIMA.

Ordinamento delle milizie.

In Francia le guardie nazionali mobili, che noi chiameremmo milizie, sono state intieramente neglette, per tema forse di dar ombra a' principi del nord. Ma quando anche così stato non fosse, quelle che proponiamo differirebbero di molto dalle francesi, se giudicar ci è permesso da qualche legge apparsa intorno ad esse. Le nostre milizie andrebbero permanentemente ordinate ed istruite. Un anello sarebbero tra le guardie nazionali, e le truppe di linea; sarebbero alimentate dalle prime, e le seconde alimenterebbero. Se si pone mente al sistema ch' esporremo, vedrassi, che all' Italia ne ridonderebbe generale istruzione pel mestiero delle armi; in tempo di guerra difensori oltre il bisogno, e nella pace grande economia al tesoro, ed all' industria nazionale economia di braccia, dacchè l' esercito di linea a volontà diminuir si potrebbe.

Alla fine della seconda parte noi abbiain detto, che in Francia il ministero dell' interno, nel suo rapporto del 1832, portò le guardie nazionali mobilitabili ad un 1,743, 899. Immaginiamo che di essi soli seicento mila ordinati si fossero col metodo che proporremo, l' esercito di linea avrebbe potuto ridursi a metà, ed anche a terza parte, da rimettersi al completo ove il richiedesse il bisogno; ed allora si sarebbero avuti pronti anche i seicento mila mobili. Quindi economia maggiore in pace, maggiore sicurezza in guerra. Ma le ragioni stesse che astretto hanno il francese governo di sospendere le guardie nazionali in molte vaste città, permesso non gli hanno per avventura di formar le guardie nazionali mobili. Noi non ammettiamo che si potrebbero in Francia ordinare in battaglioni mobili tutte le guardie nazionali mobilitabili, che secondo il rapporto ministeriale ascendono a circa due milioni, ma in caso di bisogno se ne potrebbero mobilitare al certo un milione, ed assai agevolmente la metà di questo numero.

Nella nostra Italia proporremmo che se ne ordinarono tre cento mila col nome di milizie, e ne indicheremo il modo. Nè consideriamo questo numero mite piuttosto ch' esagerato, rapportandolo alla proporzione di ciò che della Francia accennato abbiamo. Nondimeno andiamo con dati anche più positivi, che l' Italia oltre l' esercito di linea darebbe senza difficoltà i trecento mila militi, poichè in modo da non ammetter dubbio conosciamo quanti ne diede la parte delle due Sicilie al di quà del Faro nel 1821. Bastarono in quell' epoca gli ordini telegrafici, perchè marciassero alla volta della frontiera ottanta battaglioni di milizie, nel mentre che quaranta altri pronti tenevansi a seguirli ad ogni cenno. I cento venti battaglioni davano settantadue mila uomini non compresi gli uffiziali, il grande, ed il piccolo stato maggiore. Inoltre ogni battaglione lasciava nel suo distretto un' eccedenza da due a cinque centinaia d' uomini, a seconda della popolazione distrettuale. E tutte queste forze davansi, oltre un esercito di cinquanta mila uomini, da cinque milioni e mezzo d' Italiani, vale a dire dalla quarta parte della popolazione peninsulare e l' ordinamento di esse fu opera di soli quattro mesi. Nè l' esposto riguardar si potrebbe inesatto, dacchè niuno, nè come nè meglio di noi, il conosce in quel regno. Che se tante braccia non valsero a difendere il mezzo giorno, non isparga quel tristo esempio diffidenza nel cuore degl' Italiani, poichè sotto principi ch' eccitavano al tradimento, e ch' essi stessi tradivano, gemevasi in quell' epoca inesperta. Senza tante indegnità l' invasore ricevuto avrebbe il meritato gastigo pel suo ingiusto attacco, al quale si avventurò perchè invocato.

Veniamo all' ordinamento delle milizie.

1.^o Avrebbe l' Italia trecento mila militi, da prenderli dalle guardie nazionali attive, e da quelle della riserva, da venti, a' trentacinque anni. Andrebbero ordinati per battaglione di sei compagnie, ognuna delle quali di cento venti baionette. Un distretto dar potrebbe ad un altro una o più compagnie, o riceverle per uguagliar la forza nel battaglioni, ma le compagnie non andrebbero fuo-

ri delle rispettive provincie, anche se un battaglione rimaner dovesse al di qua o al di là della forza prescritta. Ogni compagnia si comporrebbe d'un capitano, di un tenente, di due sotto tenenti, di un sergente maggiore, d'un caporal foriere, di otto caporali, di sei zappatori armati di carabina, e di cento militi.

2.° Gli ufficiali, sotto ufficiali, e caporali, andrebbero nominati per compagnia a maggioranza di voti assoluta, i sotto ufficiali e caporali a maggioranza relativa. I militi scegliere potrebbero i loro ufficiali, anche ne' battaglioni delle guardie nazionali. Il battaglione di milizie comandato andrebbe da un maggiore, pel quale se ne proporrebbero tre, da tutti gli ufficiali, sotto ufficiali, e caporali, e la scelta tra i candidati apparterebbe al consiglio di amministrazione provinciale. L' aiutante maggiore, e l' aiutante andrebbero inviati dal ministro della guerra, i quali esser dovrebbero bene istruiti. Il chirurgo ed il caporal tamburo scelti andrebbero dal consiglio d' amministrazione provinciale.

3.° Il consiglio di revisione per le guardie nazionali verificherebbe i ruoli delle milizie, ma queste ultime avrebbero un giuri in tutto il distretto scelto da esse ogni anno. Vi sarebbe un consiglio di amministrazione per ogni battaglione, il quale nominerebbe l'uffiziale pagatore. Il brigadiere comandante la provincia sorveglierebbe l' ordine interno, l'istruzione, la contabilità de' battaglioni di milizie. L' ispettore ne sarebbe il generale che comanderebbe la divisione militare.

4.° In tempo di guerra in ogni battaglione vi sarebbe una banda di sessanta militi scelta tra i più svelti e più destri tiratori. Chiamerebbersi la banda scelta, e que' che la comporrebbero riceverebbero un sopra soldo. Un giuri di due militi per compagnia sceglierebbe i sessanta, i cui uffiziali scelti andrebbero dagli uffiziali del battaglione de' gradi rispettivi. I sessanta militi della banda andrebbero immediatamente rimpiazzati dalle guardie nazionali, affinché le sei compagnie del battaglione rimanessero al completo. Le bande scelte di molti battaglioni riunir si potrebbero in caso di bisogno.

SEZIONE SECONDA.

Servizio, istruzione.

1.° Nelle comuni, dove esistesse almeno una delle quattro sezioni di una compagnia di milizie, comandata da un uffiziale, o da un sotto uffiziale, si terrebbe essa riunita, ed alternerebbe con le guardie nazionali nel servizio che queste danno. Dove i militi fossero meno d'una sezione, conterebbero alla dritta della prima compagnia della guardia nazionale. In qualunque servizio fuori del circondario i militi sarebbero i primi a marciare.

2.° In tempo di guerra le milizie formate in battaglioni farebbero parte delle legioni di linea delle provincie rispettive. Se i battaglioni delle milizie della stessa provincia chiamati a marciare fossero due, o tre, comandati andrebbero da un tenente colonnello, o da un colonnello di linea.

3.° Le milizie s'istruirebbero in tutti gli esercizi, ed in tutte le occasioni con le guardie nazio-

nali, ed oltre a ciò in un mese dell' anno si riunirebbero per provincia in un campo d'istruzione comandato dal generale ispettore. Questo campo avrebbe per oggetto la loro istruzione in tutti gli esercizi, nelle manovre, e nel servizio di campagna. Tra gli esercizi di dettaglio, il tiro al fucile, la scherma alla baionetta, e la corsa meriterebbero attenzione maggiore. Se il campo fosse vicino al mare, od a grossi fiumi, permettendolo la stagione, si eserciterebbero al nuoto. Si prenderebbe nota di tutti quelli che istruiti si fossero nella storia militare d'Italia, nella fortificazione di campagna, nel disegno, e nella topografia delle provincie italiane. I loro nomi apparirebbero nel giornale uffiziale.

4.° La durata del servizio de' militi sarebbe almeno di quattro anni, perchè da que' battaglioni se n' escisse bene istruiti.

SEZIONE TERZA.

Vestimento, armamento, amministrazione.

1.° I militi adatterebbero la blouse come le guardie nazionali, e la cintura sarebbe di cuoio negro in luogo di bianco. Dal governo riceverebbero il fucile, la baionetta, e la giberna. I sotto uffiziali soltanto avrebbero l' arma bianca.

2.° I militari chiamati a servire oltre il circondario, riceverebbero una indennità. Que' presi dalla riserva della guardia nazionale, vale a dire privi di mezzi da vestirsi, riceverebbero il vestiario dal governo, ed una indennità pe' giorni in cui fossero chiamati a servire, o ad istruirsi.

3.° Appena i battaglioni delle milizie si riunirebbero per far parte delle legioni, trattati sarebbero come le truppe di linea, e pel vestiario avrebbero una indennità.

SEZIONE QUARTA.

Punizioni, e ricompense.

1.° Le punizioni per le milizie finchè non facessero parte delle legioni sarebbero le stesse prescritte per le guardie nazionali in servizio. Nel raggiungere le legioni, le milizie andrebbero sommessi alla disciplina, ed al codice penale decretato per le truppe di linea.

2.° Gli uffiziali, sotto uffiziali, e militi che negli esami più distinti si fossero per l'istruzione teorica, e negli esercizi diversi, oltre i premi che loro spettar potrebbero, ed il porsi il nome di essi nei giornali del governo, riceverebbero un certificato del giudizio che ottenuto avrebbero nell'esame. In virtù di questo, venendo in competenza con altri cittadini per impieghi, o altri vantaggi sociali che dipendessero dal governo, a merito uguale otterrebbero preferenza.

3.° I militi, ed i loro sotto uffiziali, ed uffiziali feriti in guerra otterrebbero i vantaggi che la legge accorda alle truppe di linea. Gli uffiziali, e sotto uffiziali che fatta avessero una campagna, nella quale si fossero ben condotti, nelle nuove elezioni perder potrebbero il loro grado. Se volessero servire nella linea, vi andrebbero ammessi con grado

proporzionato a quello che occupavano nelle milizie, a' servizi resi, ed alla loro capacità risultante da esame. Appena riuniti i battaglioni di milizie per entrare in campagna, la prima delle sei compagnie si comporrebbe de' militi che nello armi provato hanno di essere più esperti tiratori allo schioppo in tutto il battaglione. Essa prenderebbe il nome di compagnia di cacciatori, i quali godrebbero d'un soprassoldo.

SEZIONE QUINTA.

Lancieri nazionali.

La natura del suolo italiano è tale, che in pochissimi luoghi la cavalleria sviluppar si potrebbe con vantaggio, ed essi evitar si potrebbero agevolmente. Quindi la nostra cavalleria esser dovrebbe poco numerosa, ma scelta. Secondo noi divider si dovrebbe in lancieri nazionali, e lancieri di linea. Nel parlar di questi ultimi daremo le ragioni, onde di lance soltanto compor si dovrebbe la cavalleria da noi. Parleremo per ora dell'ordinamento dei lancieri nazionali.

1.º In ogni provincia vi sarebbero due compagnie di lancieri, di cinquanta a cento cavalli ognuna, secondocchè la provincia sarebbe più o meno propria a darne. Essi prenderebbero il nome di lancieri nazionali, e formerebbero uno squadrone. Avrebbero il consiglio d'amministrazione elettivo. L'elezione degli uffiziali, de' sotto uffiziali, l'istruzione, la disciplina, il servizio regolati sarebbero come si è detto per le milizie.

2.º Essi squadroni in tempo di guerra farebbero parte delle legioni, e godrebbero di tutt' i vantaggi accordati alla cavalleria di linea.

3.º I lancieri nazionali aver dovrebbero sempre un cavallo in ordine completo, e per la sussistenza di esso riceverebbero un' indennità mensile che uguagliasse la metà di ciò che costa la sussistenza d' un cavallo al governo. Riceverebbero dal governo la lancia, la sciabola, le pistole. Si provvederebbero del resto secondo il modello, a proprie spese. Entrando in campagna riceverebbero per tutto ciò un' indennità, e si accorderebbe loro il soldo de' lancieri di linea.

4.º I lancieri nazionali comandati di servizio fuori della provincia, o nella provincia stessa per più di due giorni riceverebbero una indennità.

5.º Ogni cittadino chiamato dalla legge a servir nell'esercito, o nelle milizie, potrebbe in vece entrar ne' lancieri nazionali. Se lo squadrone d' ogni provincia non fosse completo per via di volontari, si completerebbe sorteggiando tra le guardie nazionali e le milizie i più giovani e i più agiati. I lancieri nazionali servir dovrebbero sei anni. Si accorderebbero vantaggi ed esenzione d' ogni servizio a que' che da lancieri servito avessero dieci anni.

6.º In ogni provincia, tanto per le istruzioni dei lancieri nazionali che per quelli di linea, di cui parleremo a suo luogo, vi sarebbero almeno due scuole d' equitazione, e vi s' insegnerebbe la scherma della sciabla, il tiro alla pistola, ma soprattutto il maneggio della lancia, il quale andrebbe incoraggiato e dal governo e dall' amministrazione provinciale. Ne' campi d' istruzione de' militi vi farebbero parte i lancieri, che andrebbero pure negli esami distrettuali ed annuali nella capitale della provincia.

Immaginiamo che l'Italia divisa andasse in sessanta provincie, e che lo squadrone di ognuna, tra i più ed i meno numerosi, fosse di centocinquanta, ecco che avremmo nove mila lancieri nazionali, che poco graverebbero sul tesoro quando non attivi, che utili sarebbero in pace ed in guerra, e desterebbero tra la gioventù italiana emulazione per l' arte di cavalcare.

Esposto abbiamo nella seconda parte in che modo ordinate andrebbero le guardie nazionali attive, e di riserva; e quali sono i cittadini da ammettersi nelle prime, e quali nelle seconde, e per approssimazione calcolato abbiamo che tutti ascenderebbero a tre milioni.

In questa terza parte l'esposto abbiamo in che modo da sì fatte guardie nazionali, ottener si potrebbero trecento mila militi, e nove mila lance, ed indicato anche abbiamo il modo d' ordinarle.

Se sovente tralasciate si sono da noi particolarità indispensabili a leggi organiche, o a dettagli d' esecuzione, omissi non abbiamo gli articoli essenziali perchè il nostro sistema ordinativo eseguito andasse senza deviarne dalle basi.

Osiamo noi credere, che con queste militari istruzioni, e con le altre che proporremo per le forze di linea, finchè in vigor rimarrebbero, l' indipendenza italiana temer non potrebbe nè di usurpazione interna, nè d' ambizioso invasore.

QUARTA PARTE.

Eccone alla quarta parte del nostro lavoro, all'esercito permanente, il quale quanto inferiore sarebbe a ragion di numero alle milizie, ed alle guardie nazionali, altrettanto superar le dovrebbe per militari virtù e per cittadinesche vorremmo che primeggiasse anche. Sulle guardie nazionali non di molto dalle francesi variato abbiamo. Non così per le milizie, le quali punto non esistono in Francia. Ed i loro battaglioni mobili, essendo mere guardie nazionali, che senz'altri antecedenti ad un colpo chiamati vanno alle bandiere, ispirar non possono fiducia molta. E di questo parere alcuni francesi generali, di nome assai chiaro, e tra gli altri Lamarque dalla tribuna, con irresistibili ragioni chiese che si decretassero leggi tendenti ad ordinare, anche in tempo di pace, le nazionali guardie alla mobilitazione destinate.

Ma ora che a trattar ne poniamo della linea di quelle truppe, che d'aver tanto progredito in Europa è comun parere, combattere a noi fa duope prevenzioni inveterate e moltissime. Ma dagl'Italiani almeno, altro che attenzione non chiediamo, e questa ottenuta, non diffidiamo di far passare in essi l'intima convinzione, la quale esiste in noi, che i governi d'Europa, nel modo in cui trovansi ora, emendar non potrebbero le imperfezioni che rinvengonsi nell'ordinamento delle loro truppe.

In oggi gli eserciti Europei non debbono soltanto guadagnar battaglie, o dal nemico difendersi, ma imposto è loro prima d'ogni altro di tenere in freno i loro concittadini. E se poi tali eserciti conquistatori divengono, per poca mansuetudine che nel secolo in cui viviamo si rinviene d'ogni dove al giogo straniero, il tener i vinti popoli soggiogati richiede maggiori forze di quelle che per la vittoria impiegate furono. Or queste ragioni, e le gelosie tra principi, astretti gli hanno ad aumentare esorbitantemente il numero delle loro truppe. Questa aumentazione è una delle cause che più oppongonsi alla perfezione degli eserciti. Poichè come rinvenire mezzi pecuniari da farli vivere con qualche agiatezza? Come ottenere tanti uomini nel vigor degli anni? Come dalle file di essi escludere quel che il nome di soldato svergognano? In secondo

luogo dove reggono istituzioni, mercè le quali i cittadini chiamati alle bandiere sieno in parte avanzati al mestiere delle armi? Nella sola Francia dove le guardie nazionali esistono estese, e liberamente ordinate, cura non si ha dell'istruzione, e moltissimi de' popolani, per miseria o per colpe respinti dalle nazionali guardie, da sorteggio tra le truppe chiamati sono, o vi s'introducono ad agiati cittadini vendendosi. Finalmente dove rinvengonsi in Europa i combattenti, da cui dicasi: a noi stessi, a' veri interessi nostri serviam noi. Non vedonsi al contrario truppe di nazioni anche costituite, al cui soldato si vieta il conversar col cittadino non soldato! Qual sorpresa adunque che, concesso in Italia un governo francamento italiano, ed in realtà libero, mercè le istituzioni delle guardie nazionali e delle milizie da noi proposte, rinvenir potremmo la via d'ordinare esercito permanente, la cui virtù sorpassasse di gran lunga quella che tanto ammirasi negli eserciti d'altri popoli?

Ove l'Italia seguir volesse l'esempio delle altre potenze in Europa, sostener dovrebbe un esercito di trecento mila uomini. Quello che noi proporremmo sarebbe di centocinquanta mila. Or se dal nostro metodo d'ordinarli ridondassero loro vantaggi tali da compensarli della inferiorità numerica, noi riguarderemmo non poco utili le nostre ordinanze. Chiediamo intanto da chi volesse pronunziar su di ciò che verrà esposto, di seguirne fino all'ultimo di questa parte relativa all'esercito permanente.

SEZIONE PRIMA.

Disposizioni organiche dell'esercito, ed osservazioni.

1.º L'esercito andrebbe composto di legioni, una per provincia, di cui prenderebbero il nome, ed inoltre otterrebbero un numero, secondochè la fortuna della guerra presentasse loro occasione di distinguersi. Se le provincie in Italia seguissero la proporzione de' francesi dipartimenti, ne avremmo al di là di sessanta.

2.º Ogni legione si comporrebbe di tre battaglie-

ni di legionari, di due squadroni di lancieri di linea, di una compagnia di zappatori, di bocche a fuoco indicate dalle circostanze, da brigate di muli a basti pel trasporto di cartocci, ed altri materiali indispensabili. In caso di guerra uno o più battaglioni di milizie, e lo squadrone di lancieri nazionali della provincia rispettiva, parte farebbero delle legioni.

3.° Esse andrebbero comandate da un brigadiere. Un generale di divisione ne comanderebbe due. Un tenente generale ne comanderebbe varie, le quali formerebbero una colonna, che i francesi chiamano corpo d'armata. Il grado di generale corrisponderebbe a quello di maresciallo in Francia, ed in altre contrade.

4.° I tre battaglioni di linea andrebbero comandati da un colonnello. I due squadroni di lancieri da un colonnello o da un tenente colonnello secondo le loro forze. I battaglioni e gli squadroni comandati sarebbero da maggiori.

5.° Se un battaglione di milizie raggiungesse la legione, sarebbe comandato dal suo maggiore. Se due battaglioni, da un tenente colonnello di linea, se tre da un colonnello anche di linea. Lo squadrone di lancieri nazionali raggiungendo la legione rimarrebbe sotto gli ordini del suo maggiore.

6.° Il brigadiere comandante una legione avrebbe sotto i suoi ordini un aiutante di campo, un ufficiale del genio, ed un altro di stato maggiore. A suo luogo parleremo de' doveri di questi due ultimi ufficiali.

7.° Il battaglione si dividerebbe in sei compagnie, ognuna di centoventi baionette, compresi quattro zappatori armati di carabina. Un capitano comanderebbe la compagnia, avendo sotto i suoi ordini un tenente, ed un sotto tenente: vi sarebbero due tamburi.

Ogni battaglione, avrebbe come di uso, il suo grande ed il suo piccolo stato maggiore.

8.° Gli squadroni de' lancieri si dividerebbero in due compagnie di cinquanta a cento cavalli ognuna, secondo che le provincie fossero più atte a dar cavalli e cavalieri. Ogni compagnia avrebbe un capitano, ed uno o due subalterni, secondo le sue forze.

9.° Nello stato maggiore della legione vi sarebbero tre commissari di guerra, uno inviato dal governo, e due nominati a maggioranza di voti da tutti i cittadini della provincia, cui la legione appartiene, i quali avessero un figlio, sia nella milizia, sia nelle truppe di linea. Ogni due anni andrebbe rimpiazzato uno de' due commissarii, ammenochè non fosse confermato nell'elezione, nella quale gli elettori dar potessero per iscritto il loro voto dalla propria comune. Esporremo a suo luogo i doveri che avrebbero i due commissarii.

10.° I legionari presi andrebbero per età e per sorteggio da' militi di ventitre a trentacinque anni. Così ogni legionario avrebbe dovuto servire prima tra guardie nazionali, e poscia tra le milizie.

I legionari che terminati avessero i loro sei anni di servizio, rientrerebbero nelle milizie, o nella guardia nazionale, ed in caso di urgenza chiamati andrebbero a compor la riserva, finchè fosse minacciata la nazionale indipendenza.

11.° Il servire a piedi nella linea si fisserebbe a sei anni, a cavallo ad otto.

12.° Gli squadroni di lancieri di linea si compierebbero da militi o legionari che preferissero di servire a cavallo, ed in mancanza, per via di sorteggio tra i più agiati giovani de' battaglioni nazionali o di milizie. I lancieri di linea comprar dovrebbero il cavallo per la prima volta a proprie spese, e ricever dovrebbero dalle loro famiglie una sovvenzione annua. Il non ammettersi cambio nè tra i legionari, nè tra i militi darebbe lancieri volontari senza ricorrere al sorteggio.

13.° I cittadini che la legge respinge dalle guardie nazionali, e quindi dalle milizie, non andrebbero ammessi tra i battaglioni o squadroni di linea.

14.° I rimpiazzati a verun conto andrebbero ammessi neppure tra fratelli.

15.° I legionari, ed i lancieri di linea, ed i loro sotto ufficiali, sarebbero tutti nativi della provincia della legione. Gli ufficiali di qualunque grado andrebbero tutti impiegati nella legione della provincia nativa, eccetto il caso in cui in una provincia si rinvenissero più ufficiali, o meno di quelli che la legione richiede. Gli ufficiali superanti servirebbero anche in una delle legioni delle provincie contigue.

16.° Vi sarebbero ordinanze a parte da prescrivere la formazione di battaglioni e squadroni di cacciatori calabresi. Per agilità, forza, e destrezza degli uomini al tiro di fucile, e la forza, e l'agilità de' loro cavalli, si avrebbero le migliori truppe leggieri in Europa. I cacciatori degli squadroni avrebbero carabine lunghe, con le quali tirerebbero da cavallo senza perder colpo.

17.° L'Italia non avrebbe gendarmeria, i lancieri nazionali e le milizie appoggerebbero le guardie nazionali nel dar braccio forte in caso di bisogno alle autorità governative.

18.° La cavalleria avrebbe brigadiere e generali di divisione ispettori, da comandarla anche quando riunita in campagna, o ne' campi d'istruzione.

19.° Vi sarebbero regolamenti per le armi del genio, e di artiglieria, che in Italia non richiedendosi numerosa, esser potrebbe scelta più che altrove.

20.° Vi sarebbe un supremo giuri militare, composto di circa sessanta membri, uno per ogni provincia, e la prima autorità elettiva d'ogni comune ne sarebbe elettore. I membri del giuri aver dovrebbero nell'esercito almeno il grado di maggiore, ed i maggiori delle milizie sarebbero eligibili. Nel supremo giuri contar si dovrebbero almeno dieci ufficiali generali, e se tra i membri eletti non esistessero in questo numero, andrebbero completati da' generali più anziani. Perchè un tal giuri deliberasse, almeno la metà de' suoi membri dovrebbero esser presenti. Il supremo giuri andrebbe rinnovato ogni tre anni, ed i membri di esso andar potrebbero rieletti. Si vedrà in appresso l'oggetto di un tal giuri.

21.° Vi sarebbe un collegio militare italico, da stabilirsi in una delle città marittime della nostra penisola. Esso darebbe un numero determinato di sotto ufficiali e sotto tenenti nell'infanteria e cavalleria di linea. I corpi facoltativi esclusivamente

ne ricevessero i sotto ufficiali e gli ufficiali. Il governatore del collegio nominato andrebbe tra i generali di divisione, o tra i tenenti generali, dal supremo giuri militare. Vi sarebbe una commissione direttrice, composta d'individui scelti dallo stesso giuri, tra gl'Italiani distinti per lumi e probità. Andrebbe fissato fin dove giunger ne potrebbe il numero degli alunni, e la somma da retribuirsì da essi ogni anno. Parleremo altrove di questo collegio, che fonte sarebbe de' lumi militari in Italia.

Osservazioni sul contenuto di questa sezione.

Preferiremmo le legioni a' reggimenti, dacchè la guerra facendosi in Italia sovente alla spicciolata, si avrebbero tanti corpi completi in tutte le armi. Esse combatter dovendo insieme, sarebbe non poco utile che prendessero l'abitudine di manovrare uniti, ed apprendere così la via da sostenersi reciprocamente. La cavalleria istruita e disciplinata per due squadroni, in modo più agevole progredirebbe nella sua perfezione, che se andasse riunita in grandi corpi. In tempo di pace gli zappatori, e l'artiglieria una parte dell'anno rimarrebbero ne' loro reggimenti, ed un'altra parte distaccati andrebbero nelle legioni.

Se desideriamo che ogni provincia dia la sua legione, non è al certo per alimentare le antiche divisioni tra gl'Italiani, poichè le nuove piccole provincie in nulla rammenterebbero gli stati di altra volta. Collo stabilire che i cittadini d'una stessa provincia formassero un solo corpo, s'introdurrebbe ne' nostri ordinamenti molle potentissima, che spronerebbe a belle opre i nostri militari, e dalle turpi gli svolgerebbe. Il Veneziano, od il Turinese isolato da' suoi concittadini, nella compagnia, o nel battaglione di Bologna, o delle Calabrie, come spererebbe che le sue belle azioni note fossero a' parenti, agli amici, a' vicini? All'incontro se azioni denigranti commettesse, perchè non lusingarsi che ignorate rimarrebbero? Ma quel che vive e combatte a fianco de' concittadini suoi, altrimenti animato vedesi in tutte le sue azioni, le quali o virtuose, o brutte, nel suo villaggio e nella sua città natale risuoneranno nel suo orecchio finchè avrà vita.

Si vedranno in seguito le misure che proporremo per la pubblicità della condotta e delle gesta d'ogni militare. Il distrugger le simpatie e l'innato sentir degli uomini folle impresa sarebbe: ma il trarre dalle affezioni, dalla vanità, e da altre umane debolezze vantaggi grandi, fu sempre considerata arte sublime.

Le legioni per provincia darebbero il vantaggio di riunire in brevissimo tempo ne' depositi di esse gli uomini assenti per congedo, e que' della riserva in caso d'urgenza, e di far che i legionari fossero legati per rapporti sociali e di concittadinanza, a' militi i cui battaglioni farebbero parte delle legioni.

Combatter si potrebbe questo sistema col dirsi, che le perdite gravi che soffrirebbe una legione si sentirebbero esclusivamente da una sola provincia. A ciò risponderemo, che nelle non mai livellate con-

trade italiane non sarebbe probabile cosa il vedere una legione tagliata a pezzi. E che si fatto inconveniente se qualche volta per imperizia di un generale accadesse, compensato andrebbe da mille vantaggi materiali e morali di un tal sistema. Esso forse non è acconcio a' governi assoluti, che perder non debbono di vista la nota massima. « Dividi per dominare ».

Noi proporremmo lancieri esclusivamente nella cavalleria degl'Italiani, e perchè all'elasticità loro molto si conviene la lancia, e perchè in Italia combatter dovendosi quasi sempre su di grandi o piccole strade, quest'arma acconcia molto a sbarrarle è assai atta lungo di esse all'offesa. Gioacchino mentre re di Napoli, dopo reiterate riflessioni non volle che lance; e noi poco prima che perdesse il regno, il sentimmo pentirsi d'aver formato un reggimento di corazzieri. È grande autorità certamente quella di un uomo, che Napoleone riguardò sempre qual primo capitano di cavalleria in Europa. Desiderato abbiamo che i giovani ammessi tra lancieri appartenessero a famiglie agiate, poichè così si avrebbe cavalleria scelta.

Relativamente all'oggetto per cui proponiamo i commissarii, ci spiegheremo in altra sezione.

Abbiamo proposto che i legionari vadan presi da ventitre a' trentacinque anni per averli nel vigor della forza, e perchè a ventitré anni ne avrebbe già cinque d'istruzione tra le guardie nazionali e le milizie.

Opinato abbiamo anche che si escludessero dalla linea i cittadini non ammessi nelle guardie nazionali e nelle milizie, come quelli che tra le file del nostro esercito scemerebbero i sentimenti di dignità e d'onoratezza, che noi veder vorremmo profondamente impressi in tutti gl'individui delle nostre truppe, poichè in quella tra le quali i cennati sentimenti o non esistono, o debolmente respirano, veritiero patriottismo non ha vita.

Or per la ragione stessa siamo stati opposti ai cambi. I giovani che a traffico si umiliante si danno, non solo appartengono alla classe più indigente, ma esser sogliono di condotta trista. E come mal la loro presenza estinguer non farebbe l'entusiasmo più esaltato! Oltre a ciò, dall'ammissione del cambi risulterebbe, che quantità di giovani dati allo studio, i quali mercè la loro natural disposizione divenir potrebbero gran general, umiliati si crederebbero di servire a fianco di cittadini che si vendono, onde un cambio cercerebbero anche essi. La Francia ha avuto al certo grandi uomini di guerra, ma se non si fossero ammessi cambi avrebbe avuto anche capitani sommi. In Inghilterra il soldato perchè si vende non oltrepassa mai il grado di sergente, e forse questa circostanza non ha permesso fin ora che si abolisse il bastone nel britannico esercito. Ed in oltre dal non ammetterli cambi, altro vantaggio di valor sommo all'ordine sociale ridonderebbe. Presso i popoli d'Europa retti da principi assoluti, o governati da nazionali congressi, i non militari in ogni occasione dispetto ed animosità mostrano verso l'esercito, e questo d'altro canto profondamente disprezza gl'impiegati, e i legislatori stessi che spada non cinsero. Or se tutti i cittadini nella loro gioventù servito

avessero tra le truppe di linea, le animosità cesserebbero, ed i legislatori, i ministri, i magistrati rispetto maggiore ispirerebbero alla nazione.

Desiderato abbiamo grande diminuzione nell'artiglieria, proporzionata con quella degli altri eserciti in Europa; e ciò per ragioni varie. La natura del suolo italico ne porge la prima. In secondo luogo il gran numero in tutte le cose alla perfeibilità si oppone. Finalmente abbiám per noi l'autorità di Napoleone, che divenuto imperadore diede tutte le sue battaglie decisive in pianure. Diceva egli, negli ultimi tempi della sua carriera, secondo rapporta il maresciallo Saint Cyr, che l'artiglieria numerosa era d'un tale ingombro, che più male che bene cagionava.

Abbiamo chiesto un supremo giurì elettivo, delle cui attribuzioni parleremo in appresso, ad oggetto di nazionalizzare al più alto grado l'esercito permanente, e difenderlo dall'impopolarità che soffrono gli eserciti presso le altre nazioni in Europa.

SEZIONE SECONDA.

Amministrazione.

Non crediamo noi al certo di poter proporre regolamenti amministrativi migliori di que' che si rinvencono presso le altre nazioni. Ma che valgono mai le leggi, a che i savi regolamenti la cui esecuzione in parte si realizza soltanto? Niuno potrà porre in dubbio che Napoleone fatto abbia ogni sforzo per evitare le frodi amministrative, e pure non vi riesci mai appieno, nè di là dell'impero nè al di dentro. I soli mezzi mercè i quali avrebbe potuto conseguire vantaggiosi risultamenti, non convenivano al suo governo. Noi crediamo averne rinvenuti di quelli, ch'evitar potrebbero le infedeltà amministrative, assistiti in ciò dalle libere nostre istituzioni future.

Da ogni dove la gestione amministrativa trovasi tra le mani del ministro della guerra, de' suoi impiegati, de' commissari di varie classi, e de' consigli d'amministrazione de' corpi. Or questi consigli composti vanno di pochi membri non elettivi, e preseduti da' colonnelli che vi esercitano grande influenza. Intorno a' commissarii, agli ordinatori, agli impiegati, alle complacenze del ministro pel suoi amici, per la gente di corte, e le raccomandazioni de' principi, se ne sa da tutti.

Noi proporremmo un consiglio d'amministrazione generale, il cui presidente scelto andasse dal supremo giurì, o tra gli uffiziali generali, o tra que' cittadini che occupato avessero una delle prime cariche dello stato. Lo stesso giurì invierebbe al consiglio generale due de' suoi membri, e sei provincie a giro nominerebbero ogni anno sei membri allo stesso consiglio, il quale così composto, chiamerebbe a far parte di esso due uffiziali superiori del genio, due d'artiglieria, due di cavalleria, e quattro d'infanteria. Tal consiglio incaricato andrebbe dall'alta amministrazione del materiale della guerra, sicchè il ministro dovrebbe far soltanto conoscere i bisogni dell'esercito, ed eseguire i pagamenti dal consiglio generale disposti.

I consigli d'amministrazione de' corpi di tutte

le armi composti andrebbero dagli uffiziali superiori di essi, e di capitani, uffiziali subalterni, e sotto uffiziali, scelti a maggioranza di voti da' militari delle classi rispettive. Uno de' due commissari elettivi esser dovrebbe presente alle sedute dei consigli d'amministrazione dell'infanteria, e dei lancieri delle legioni. Quindi l'amministrazione estera e parziale dell'esercito affidata al consiglio generale ed a' parziali de' corpi composti nel modo cennato, al certo non andrebbe esposta nè ad infedeltà, nè a dissipazione. Or se con tali amministratori si emanassero savie leggi contabili, chi non vede che l'italico esercito vedrebbe religiosamente sorvegliati e condotti i suoi interessi? Senza si fatte precauzioni i meglio intenzionati principi, o ministri, non perverrebbero mai ad evitar dissipamenti nell'amministrazione dell'esercito.

Le nostre truppe pel giornaliero soldo, e per consumo di polvere ad oggetto d'esercitarsi al tiro, riceverebbe il doppio di quello che riceve la francese; ma pel vestiario e le caserme una metà di più. L'armamento costerebbe lo stesso che in Francia. Il soldo degli uffiziali supererebbe di un terzo quello che si accorda in Francia. In questa guisa i nostri centocinquanta mila uomini costerebbero ad un di presso la somma che impiegasi in Francia per dugento cinquanta mila. La nostra truppa meglio nutrita, vestita, alloggiata, che presso altre nazioni, non guasta dalla presenza d'uomini abbiatti per indigenza, o mestiere, che si hanno da' cambi e dal sorteggio, sarebbe più in istato di perfezionar la sua istruzione, ed ingombrerebbe assai meno spedali d'ammalati. In fine profitterebbe meglio all'Italia, che se composta fosse di trecento mila uomini soldati ed ordinati sul piede usato d'altri governi. Avendo noi sempre pronte le milizie nel modo esposto, in tempo di pace i congedi dar si potrebbero numerosissimi, e se a ciò si aggiunge il non aversi gendarmeria, ne risulterebbe che le nostre forze, meno assai che altrove graverebbero il tesoro. Il ben trattar le nostre truppe dando loro da vivere con qualche agiatezza, gioverebbe alle forze fisiche ed all'istruzione, ma più assai dal lato morale se ne trarrebbe vantaggio. Ed in vero come persuadere alla lunga giovani i quali sotto le bandiere sostengono tutti gli stenti della vita, e rinunziano a quella libertà stessa per cui combattono, che dalla patria onorati vanno que'suoi difensori, se questa permette che serie di privazioni sieno i loro giorni, che abbiano da vivere quanto basti per debolmente sostenere l'arma da combattere i di lei nemici? L'indigenza abbatte l'amor proprio, che l'agiatezza sostiene; e questo temperato da patriottico orgoglio, produrrebbe tra noi quella gloria d'altri tempi che da un pezzo si ammira, senza aspirarvi, e si riguarda qual favola o sogno. La superiorità di miglior gran vantaggio ha sempre sulla numerica in guerra, poichè mille difficoltà dal numero derivano. Meno rapidità nelle manovre, meno agevole il nascondere al nemico, meno stento a rinvenir vetovaglie, meno a riempire le sfollate righe.

Finiremo di ragionar sull'amministrazione dell'esercito col dire, che di tutte le virtù che in lui si richieggono, essa è la base. Ed a tal segno di

questa verità andiam convinti, che riguardiamo impossibile cosa il rinvenire ben disciplinato e ben istrutto esercito, ove amministrato non fosse con cura esimia.

SEZIONE TERZA.

Armamento, vestimento.

In Italia, e sopra tutto nel boscoso mezzogiorno, stabilir si potrebbero eccellenti fonderie e fabbriche di ogni arma. Ma ne' primi tempi contar non vi si potrebbe, soprattutto pe' fucili, che due milioni aver ne dovremmo. In oggi l'Inghilterra soltanto armar potrebbe le nostre truppe e le nostre guardie nazionali. Lo spirito di profitto, e le leggi di commercio in quella contrada, non impediranno mai l'estrazione di armi, quando fosse pronto il danaro per farsene acquisto. Non è che noi pregiame i fucili inglesi, ma valgono assai meglio che il non averne. Fin d' ora avvertiamo que' che l'onore avrebbero d'essere primi chiamati a governar l'Italia indipendente, di non incoraggiare quelle tali dimostrazioni di lodevole entusiasmo de' popolani, allorchè per difetto di fucili, provassero di presentarsi all' inimico, armati di falce, accetta, ed altre armi simili. In presenza del pericolo si accorgerebbero della loro debolezza, e quindi ne risulterebbe della demoralizzazione, che una volta introdotta non si distrugge senza grandissimo stento e favor di fortuna. Noi siamo que' medici che alla teoria esperienza accoppiano, onde creduli vanno.

Il presentare al nemico milizie armate senza baionetta, sarebbe anche gran fallo. Potrebbe ciò soltanto permettersi a compagnie di ottimi cacciatori, che combattessero sotto la protezione di siti forti, o di battaglioni di linea. Un vero cacciatore ripone nello ignudo schioppo confidenza ignota a que' che mediocremente sanno servirsene. Nella difesa delle piazze di guerra le milizie armate di fucili senza baionetta impiegar si potrebbero senza disguido.

Ne' primi tempi della italiana rigenerazione, le due Sicilie non dispregevoli aiuti offrirebbero sul rapporto de' fucili e dell' artiglieria. Ivi quest' arma sebbene deteriorata da qualche tempo in qua, offre elementi tali da potersi riporre prontamente in fiore. Usandosi in quella contrada ricerche rigide, si rinverrebbero circa dugento mila fucili, compresi que' che sono in servizio e ne' magazzini.

Il governo italico riporre dovrebbe cura somma nell'acquisto de' fucili, importando assai che si avessero prontamente, ed il meno male che si potesse. Rammentar si dovrebbe la massima, che niuna arma rimpiazzar potrebbe, neppur per approssimazione, il fucile con la baionetta. I fucili francesi preferibili sono a que' d' Inghilterra, ma l'averne in Francia in gran numero non è da sperarsi.

Non poca cura meriterebbero le lance, la cui asta esser dovrebbe di legno stagionato, e di contrade settentrionali, perchè forza unisce a leggerezza. Non vorremmo altre armi bianche nell'infanteria oltre la baionetta. Da ciò avviene che ne raccomanderebbero la scherma, e quando isolata, e

quando in punta al fucile. Se ben maneggiata quest' arma è in tutte le circostanze terribile, anche da uomo ad uomo: sulla sua dimensione bisognerebbe riporre cura.

Per la nostra truppa di linea proporremmo anche la blouse di tela color celeste, fissata alla vita con larga cinta di cuoio bianco. Questa blouse, o tunica da noi chiamata, sarebbe comoda ed elegante, ed andrebbe sopra veste a manica di tela, o di panno secondo la stagione, il cui bavero ben alto farebbe mostra, poichè la tunica per ben vestire dovrebbe andarne senza. Il nome, ed il numero de' corpi si leggerebbe nelle grandi placche del casco, e della giberna, o sia tasca de' cartocci.

Noi vorremmo ch' il vestiario del nostro esercito si distinguesse per qualità di stoffa, semplicità, ed eleganza, la quale oltre di quello che generalmente credesi, influisce a destare amor proprio nel militare. Le dragone alla francese per tutti i gradi da sottotenente in sopra, d' oro o d' argento andrebbero benissimo. Ma i ricami nello stato maggiore, e ne' generali andrebbero aboliti. In luogo di essi il numero delle stelle sulle dragone, ed il color della tunica li distinguerebbero.

In tutte le divisioni militari vi sarebbero magazzini d' armi, di vestiari, di biancheria, e calzatura, acquistate dal consiglio generale d' amministrazione, e da quelli de' corpi. Questi magazzini in caso di guerra, andrebbero stabiliti nelle piazze forti marittime. Non entriamo in particolarità maggiori sul vestimento, come cose note.

SEZIONE QUARTA.

Disciplina.

Se qualificata abbiamo l' amministrazione d' un esercito, base prima della virtù di esso, ciò in gran parte deriva dal riguardarla noi come di grande aiuto, o meglio come indispensabile al conseguimento di esatta disciplina, nella quale va riposta la forza d' ogni ordinata truppa. Della disciplina ragionando, combatter dovremo invecchiata ed estesa opinione. Si sostiene da molti che un governo assoluto è assai più fatto per reggere la disciplina in uno esercito, che un libero. Certamente che se i cittadini di libera contrada sottoporsi sdegnassero alle severe leggi di ben ordinato esercito, essi, come de' Fiorentini si legge, giammai aver ne potrebbero uno, ch' il nome soltanto ne meritasse. Ma se principe assoluto da un canto, e dall' altro libero governo, rivalzassero ad ordinare disciplinato esercito, quello di libero popolo lascerebbe indietro assai il competitore. Il governo libero forte della sua origine imporre potrebbe leggi di gran lunga più severe di quelle, che dettare oserebbe assoluto principe. I cittadini tra il rigore e la patria tenerezza, darebbero falangi assai più salde, d' altre formate da servi, o sudditi, a leggi più miti sottoposti, e da niuno interesse spinti a tollerare fatiche, privazioni, e pericoli non radolciti da amor di libertà, cara a tutti i cuori, che dal veleno di umile ambizione non sian guasti. Tra i principi assoluti, od i conquistatori, chi mai dir si potrebbe umano e generoso di Alessandro al

pari? Chi al par di lui diviso avrebbe col soldato pericoli, stenti d'insopportabil clima, ed esorbitanti tesori? Chi vanterebbe l'illuminato suo genio, e di gloria la febbre sua? Eppure Plutarco opina, e con lui i pensanti più chiari, che l'eroe Macedone, se come Pirro contro i Romani combattuto avesse, la vittoria rimasta sarebbe con la disciplina di Roma. Passando a ragionare della disciplina in sè stessa, aggiungeremo che nel dir Cesare, che di là dell'Adriatico a combattere andava un generale senza esercito, alla poca disciplina del Pompeano gli alludeva. L'ammiraglio Byng, chiaro pe' suoi fatti d'arme, geloso dell'onore dell'inglese bandiera di combatter si astiene le francesi navi, e quindi giunto al Tamigi la severità ingiusta di un consiglio di guerra a morte il condanna. È opinione di molti marini britannici, che il sangue di quel valente servì d'esempio tale, da fissar la data della superiorità marittima di quel popolo.

Potremmo ben altro dire su i risultamenti di rigida disciplina. Noi vorremmo che il governo italiano, il quale non risparmierebbe cure pel ben essere de' cittadini sotto le bandiere, li sottoponesse nel tempo stesso a disciplina severa. Ma sebbene tale, esser dovrebbe sempre quella di severissimo padre, che per la salute della famiglia intiera inesorabilmente ne condanna un membro. Infine in alcuni casi vorremmo le leggi di Dracone da un Areopago applicate. Nè questo nome di disciplina severa colpir dovrebbe i sentimenti umani, dacchè esperienza dimostra, che a ragione diretta della severità i casi di punizione diminuiscono, e si è a misura così di aumentare il ben essere di un esercito.

Se desiderato abbiamo che si affidasse il ben essere de' nostri combattenti a potere quasi tutto elettivo, proporre al certo non dovremmo che si avventurasse ad altri che a giurì militari le correzioni gravi, e poscia a' consigli di guerra indicati dalle leggi le pene di maggior peso. Come si vedrà in appresso, a severissimo scrutinio proporremmo che andasse assoggettato l'avanzamento dei nostri uffiziali, ne' quali tra le altre virtù morali patriottismo richiederemmo. Quindi ad essi su i loro subordinati commetter si potrebbe l'autorità che i regolamenti di disciplina accordano in Francia, ed in alcuni casi anche maggiore conferir loro se ne potrebbe.

Per le punizioni ch'ecedessero l'autorità dei capi de' corpi, vi sarebbe un giurì di disciplina, i cui membri sotto uffiziali ed uffiziali di tutti i gradi, eletti andrebbero dalle classi rispettive. Ma siccome il divenir giudice del suo superiore sarebbe irregolarità nociva, i giurati di grado inferiore all'accusato luogo darebbero ad altri giurati di maggior grado.

Vi sarebbero pe' delitti consigli di guerra in ogni divisione composta da due legioni. Essi andrebbero formati da un numero di militari di tutti i gradi presi per anzianità. Ma per evitar i rapporti sociali, che si hanno nella provincia stessa, e quei di parentela, noi vorremmo che i delinquenti fossero giudicati da' consigli di guerra d'altra divisione, e ciò in tempo di pace. Questi consigli non sarebbero elettivi come i giurì, ma i giudici indi-

cati andrebbero invariabilmente da militari regolamenti. In tempo di guerra, allorchè in presenza al nemico, indispensabili sarebbero i consigli di guerra speciali.

Il supremo giurì eserciterebbe nell'esercito le funzioni di consiglio di guerra di revisione, le cui sentenze non ammettessero appello. Composto nella maniera da noi indicata chiamare potremmo l'areopago dell'esercito italico. Esso non si limiterebbe alla revisione de' giudizi de' consigli di guerra, ma sorveglierebbe altresì l'intera disciplina dell'esercito. I ritiri, le riforme per incapacità fisiche, e per insufficienza, o per irregolarità di condotta, si deciderebbero da questo giurì. Vi sarebbe un giornale sorvegliato da esso, in cui s'indicherebbero all'Italia le punizioni inflitte da' consigli di guerra; le azioni lodevoli degne di pubblicità tanto degli individui che de' corpi, e de' distaccamenti; le loro riprensibili condotte e finalmente le ricompense accordate al merito. L'insubordinazione, le rivolte, o le debolezze d'un distaccamento, d'un battaglione, d'uno squadrone, o di una legione, a fronte del nemico punite andrebbero dal supremo giurì con severità alla romana. Si condannerebbero a lunghi lavori, a vivere accampati isolatamente, alla decimazione in fine. In appresso parlando delle ricompense si vedrà che ci rivolgeremo al giurì supremo. Questo in tempo d'ardua guerra, provocar potrebbe dalla nazionale rappresentanza leggi che per un dato tempo accordassero autorità oltre l'usato ad un generale, e per le punizioni e per le ricompense.

Il giurì supremo mercè il giornale accennato, porre potrebbe sotto gli occhi della nazione le lodi od i biasimi che meritassero i diversi corpi dell'esercito, ed alle volte alcuni militari in casi di gran momento. Ma questo mezzo bastevole non sarebbe per eccitar vigorosamente gl'individui a belle opre. Il vedersi biasimato o lodato in massa è debole sprone ad azioni esimie. Quindi noi vorremmo che su di meno esteso teatro apparissero uno ad uno, quegli stessi militari contemplati all'ingrosso. Desidereremmo che ogni cittadino sotto le bandiere, persuaso andasse d'agire sotto gli occhi de' parenti, degli amici, dell'invido vicino; sotto gli occhi di tutti quelli co' quali passar dovrebbe il resto de' suoi giorni. Desidereremmo che a fronte del nemico dicesse: tra i rapporti de' giornali e que' de' miei concittadini che a fianco mio combattono, niun dei miei atti rimarrà ignoto; se da bravo, se da generoso avvenga ch'io agisca, ne tripudieranno di gioia i miei genitori, la dolente sorella, la donna cui per avventura sarò per sempre legato.

Ed ecco la ragione prima, onde proponemmo i due commissari elettivi in ogni legione. Essi eletti come dicemmo da' padri de' legionari, da padri condur si dovrebbero verso la gioventù delle legioni. Obbligo avrebbero d'inviar regolarmente al primo magistrato della provincia un rapporto mensile, ed uno stato ogni trimestre ed in pace ed in guerra. Ma l'uno e l'altro prima che spediti fossero, andar dovrebbero approvati dalla maggioranza del consiglio d'amministrazione. Lo stato conterrebbe il controruolo nominativo della legione, con le osservazioni su d'ogni individuo, indicando le circo-

stanze tutte in cui avvenuto si fosse nel trimestre. Se distaccato, se ammalato, la sua condotta, i suoi esami, se premiato, se promosso, se punito. In tempo di guerra si accennerebbero i combattimenti sostenuti, la sua condotta in essi, se ferito. Il rapporto poi conterrebbe il giornale di tutto ciò che concerne la legione, come il suo ben essere, la sua disciplina, la sua istruzione. In tempo di guerra, i suoi movimenti, i fatti d'armi, le perdite sofferte, gli ordini del giorno più interessanti. In fine il rapporto e lo stato nulla trar dovrebbe all'ansietà delle famiglie, e de' concittadini de' legionari. Se divergenza d'opinioni sorgessero tra i due commissari, e la maggioranza del consiglio di disciplina sugli articoli in questione, deciderebbe il consiglio della legione contigua.

D'altra parte il primo magistrato pubblicar farebbe esattamente i rapporti mensili, e lo stato d'ogni trimestre, in modo che ne giungesse almeno un esemplare alle comuni anche più piccole della provincia. Lo stesso magistrato dal suo canto spedir dovrebbe a' due commissari i giornali che pubblicansi nelle provincie in molte copie, perchè da tutti i legionari letti andassero. Se la provincia, pel canale de' suoi rappresentanti municipali, manifestasse ammirazione, o ricompense decretasse a favor della legione, o di alcuni legionari, il primo magistrato ne informerebbe i due commissari. In questa guisa i cittadini sotto le bandiere non si crederrebbero isolati. Essi servirebbero la patria, come se sotto gli occhi fossero sempre di quelle persone, la cui ammirazione, simpatia, ed amore apprezzati vanno tanto da cuori giovanili, da volersi ottenere a costo d'ogni stento, e della vita.

Che si paragonino queste nostre truppe a quelle menate dalle verghe nordiche, o pure ad altre, che sebbene rette da leggi liberali trattansi nondimeno quali masse d'utili armenti, e si giudicherà se il nostro esercito non avrebbe vantaggi incalcolabili sugli altri ordinati col sistema in vigore in Europa. Noi non abbiain proposto le pubbliche mense di Sparta, nè ginnastiche tra giovani e mal coperte fanciulle. Nulla d'esagerato crediamo che si ravviserà nelle nostre domande. Lungi dal togliere quantità esorbitante di braccia all'industria, desiderato abbiamo che, i nostri combattenti, non per numero, ma per virtù primeggiassero. Che se due o tre milioni stati fossimo d'italiani, in luogo di ventidue, noi senza tema d'esser chiamati strani dal debole, sciamato avremmo verso di que' che italianamente sentono: se essere vergognato d'Europa gl'Illi, date alle fiamme tutto quello che d'esquisito l'arte produce tra voi, e perchè le vostre braccia valore avessero a fronte delle numerose ed addestrate bande del nemico vostro implacabile, assumete le abitudini di que' popoli, che non mai contavano il numero degli avversari in campo.

SEZIONE QUINTA.

Istruzione.

Senza ottima amministrazione, rigida disciplina, e le istituzioni delle nazionali guardie e delle milizie nel modo esposto, conseguir non si potrebbe

l'istruzione delle truppe di linea fin dove noi brameremmo. È l'istruzione d'uno esercito la bilancia del suo valore; dacchè se male amministrato, e con molle disciplina condotto, la sua istruzione non mai sarebbe quella che alle italiane legioni auguriamo. Quando essa si ottiene, i suoi risultati sono sommi, dacchè la vittoria non mai le volta le spalle. Noi paragone far non potremmo tra esercito d'entusiasmo spinto, ed altro meglio istruito, ma di entusiasmo privo, avvegnacchè non ammettiamo che raffinata individuale istruzione, che in massa poscia tanto vantaggio acquista, prende piede tra le righe d'uomini menati sotto le bandiere da forza bruta, o da amor di guadagno. Truppe avvezze ad eseguir l'evoluzioni con rapidità ed esattezza, che palleggiassero il fucile baionettato, ed i cui fuochi fossero immancabili, se colte all'improvviso o per altro accidente cadute in disordine, da sè stesse per forza d'abitudine, per effetto di confidenza nella loro maestria, riprenderebbero la difesa dettata dalle circostanze. Così schermitore perito, se cade sotto inatteso assalto, che pure il suo coraggio abbatte, accorre alla parata, meglio assai ch' il farebbe altri di spada ignaro, il quale avesse tempo di prepararsi a difesa.

Nell'istruzione di dettaglio rinvengonsi minuzie che dispregiate non vanno, ma le superflue farebbe mestiere di tutte abolirle. Non isdegnava il magnanimo Cesare d'insegnar egli stesso a' legionari alcune ricercate difese con lo scudo, e colpi maestri colla spada. Eppure presso i Romani spada e scudo valevano ciò che valgono presso di noi il fucile, e la baionetta in punta di esso. Il dar noia alla truppa con la carica a dodici tempi, ed altre mosse del maneggio d'arme, non solo è superflua ma nociva cosa. Si fatte frivolezze tolgono l'elasticità del giovane militare, e lo frastornano, ed il disgustano da più utili esercizi, i quali lusingano l'amor proprio, perchè apprezzati nel consorzio sociale, come il tiro al fucile, la scherma alla baionetta, la corsa, il nuoto, il maneggio della lancia, della sciabla, ed il cavalcare.

Noi chiamiamo bene istruito ed ordinato esercito, quello su di cui contar si potrebbe, quando anche condotto da un generale di regolar merito. Avendo noi sì fatto esercito, la fortuna d'Italia non sarebbe oscillante, poichè le istituzioni che ordinano gli eserciti, rimaner possono sempre in piedi, ma generali di genio non se ne rincontrano sovente. D'altro lato, abbia pure quanto genio vogliasi un generale, non in tutti i casi potrà farlo valere, capitanando truppe prive di solida base di militare virtù. Così se Annibale il sommo con esercito avventuriero sostener si seppe molti anni nell'estrema Italia, contro la potenza di Roma, l'esercito stesso sotto le mura di Cartagine perchè non radicalmente virtuoso, mal valse al suo genio per salvare, ingrata sì, ma sempre adorata patria.

L'istruzione delle truppe italiane andrebbe sorvegliata dal ministro della guerra, e dal supremo giurì militare. I principii teorici di tutti i rami d'istruzione si emanerebbero per ogni arma dal collegio italico. Ivi, affinché teoria e pratica andassero di fronte verso la perfezione, i giovani allievi rappresenterebbero completa legione, che sarebbe

di modello a quelle dell'esercito. Le scuole pratiche e teoriche del collegio per tutte le armi, andrebbero da vicino sorvegliate da comitato militare, scelto dalla commissione direttrice di esso, onde parlarne altrove. Il tiro allo schioppo, la scherma alla balonetta, la corsa, il nuoto, sarebbero esercizi comuni a tutti i giovani, da' quali si esigerebbe sommo grado di destrezza. Quelli incaminati per la cavalleria conoscer dovrebbero il maneggio della lancia, e della sciabla, e la scuola di cavalcare del collegio servir dovrebbe di modello per la sua perfezione alle altre d'Italia anche non militari. Siccome per eseguire fortificazioni di campagna, e passeggiere, vorremmo che i nostri legionari sapessero servirsi con vantaggio della zappa e della vanga, così pur vorremmo che gli uffiziali ben conoscessero questi istrumenti, che tanto contribuiscono alla romana grandezza. Da essi grande superiorità ridondar potrebbe al nostro esercito anche in oggi, a dispetto dell'artiglieria, che fin molte contrade agir non possono, e di queste va piena Italia. Proporremmo quindi che ogni allievo per ben conoscere l'arte di zappare, e dar forme nuove alla smossa terra, a ciò si esercitasse per lo spazio di vari mesi. Di que' di una data età si formerebbero compagnie, che in opere decretate dal governo adoprassero vanga e zappa, ed alle volte per istruzione maggiore fortificassero simulati campi, e posizioni. In questo modo nell'apprendere cosa utile in guerra, fortificherebbero la loro fibra, dacechè destinati alla patria difesa, posseder dovrebbero virtù fisica, morale, ed intellettuale. Le matematiche almeno elementari, la fortificazione, ed il disegno militare, si studierebbero anche dagli allievi non diretti per l'artiglieria e pel genio. Queste due armi attirerebbero particolarmente la cura del comitato, poichè gli uffiziali di esse dal collegio esclusivamente andrebbero presi. Darebbe esso pure gli uffiziali di stato maggiore, i quali esaminati andrebbero come gli allievi destinati all'infanteria, que' per la cavalleria, e gli altri pe' corpi facoltativi. Una cattedra si dedicherebbe alla storia italiana, ed altra alla militare eloquenza. Si avvezzerrebbero gli allievi ad arringare in presenza de' loro compagni, ed in pubblico esame su d'improvvisato tema, come per esortare alla sofferenza, rin vigorir la disciplina, eccitare a battaglia un corpo od una legione. Eloquente ed energico dire con gli uomini del mezzogiorno giova spesso meglio di opportuna manovra. Le ordinanze esser dovrebbero precise nell'espone fin dove andar dovesse l'istruzione teorica e pratica d'un allievo, perchè divenga uffiziale, o sotto uffiziale nelle diverse armi. Si fisserebbe altresì quanti uffiziali e sotto uffiziali ne' corpi facoltativi darebbe il collegio, e quanti ne darebbero i corpi rispettivi. Gli esami sarebbero pubblici, ed in quelli gli uffiziali superiori dell'esercito, i magistrati eletivi, i deputati al congresso avrebbero tutti dritto d'interrogar gli allievi.

In questo collegio si pubblicherebbe un foglio periodico militare, e per gli allievi e per gli uffiziali e sotto uffiziali dell'esercito. Vi si pubblicherebbe altresì un ristretto delle azioni patriottiche a noi tramandate dalle storie di tutte le nazioni, e

nell'esercito da sergente in sopra sarebbero tutti obbligati di averlo. La carta d'Italia generale, e per provincia, ed un trattato di guerra di montagna con la spiega delle carte parziali, si pubblicherebbero altresì nel collegio. Il governo per tutte le vie cercherebbe di sublimarlo, far che caro divenisse agl'Italiani, e che la fama ne andasse oltre le Alpi, come luminosa scuola di tutte le militari nozioni.

Noi detto abbiamo che i battaglioni legionari completati andrebbero da' militi di ventitre anni in poi, i quali così servito avessero cinque anni tra le guardie nazionali e le milizie. Quindi mercede questa quasi pubblica militare educazione, nel giungere ne' corpi di linea, digiuni non sarebbero di militare istruzione.

Ne' corpi di linea vi sarebbero classi a ragion dell'individuale istruzione. Que' della terza riceverebbero nel loro giornaliero soldo un poco meno di que' della seconda, e questi anche un poco meno di que' della prima. Que' della seconda porterebbero un gallone di lana rosso al braccio, e quei della prima due. In questa guisa amor proprio ed interesse spronerebbero i nostri giovani militari a bene e prontamente istruirsi. Non si diverrebbe nè sergente nè caporale senza essere della prima classe, e non si giungerebbe in essa senza essersi perfezionato in tutti gli esercizi da noi già indicati.

I battaglioni d'infanteria di tutte le armi, sia per istruzione, sia per fortificare il loro fisico, in alcuni mesi dell'anno lavorerebbero a grandi strade, o ad altre opere decretate dal governo, che accorderebbe indennità per detti lavori. Noi proporremmo per ogni legione due uffiziali di stato maggiore. Essi sarebbero addetti al brigadiere e sul campo di battaglia e pe' dettagli del servizio. Ma nel tempo stesso istruir dovrebbero gli uffiziali subalterni, ed i sotto uffiziali proposti per uffiziali, o vicini ad esserlo, nella fortificazione di campagna, e nel disegno militare, e nel modo di porre in istato di difesa un casino in campagna, un convento, un cimiterio. Gli uffiziali superiori spiegherebbero le teorie per le scuole di compagnia e di battaglia. Dal brigadiere e dal colonnello andrebbero istruiti i capitani sull'evoluzione di linea, che conoscer dovrebbero esattamente prima che divenissero maggiori. Ne' lancieri di linea si farebbe altrettanto. Gli ispettori allorchè gli squadroni sarebbero riuniti ne' campi d'istruzione, spiegherebbero anche la teoria agli uffiziali. Per tutte le teorie indicate, le francesi secondo noi valgono meglio di quante se ne hanno in Europa. Nondimeno a parer nostro, indispensabile addiverrebbe un cambiamento nell'ordine di combattere dell'infanteria e della cavalleria. Cambiamento ch'ebbe in mira d' eseguir Napoleone, quando più perito per esperienza, e per il rovesci sofferti più cauto.

Secondo leggiamo nelle memorie del maresciallo Saint Cyr, dopo la battaglia di Dresda, Napoleone deciso aveva, al primo momento di riposo che dato gli avrebbe la pace, di stabilire che l'infanteria combattersse su due righe, e la cavalleria su di una. Ma relativamente all'infanteria neppure la pace attese, poichè su due righe combattere le fece nella

memorabile battaglia di Lipsia. Se quel capitano in contrade piane, con soldati in gran parte nuovi, e deboli a ragion d'età e di sofferte fatiche, l'ordine preferì su due righe, meglio desiderarlo dovremmo noi in Italia, dove combattessi tra monti, boschi, o pianure alle volte più malagevoli dei monti stessi.

Alle circostanze del terreno aggiunger si debbe, che i nostri battaglioni, se di linea, composti andrebbero di giovani nella forza degli anni e di compiuta istruzione; se di milizie, perchè esercitati al tiro e ad ogni sveltezza, combattendo sempre da truppe leggiera, l'ordine di due righe converrebbe loro assai più di quello a tre. In quanto alla cavalleria, l'averla noi tutta di lancieri, l'averla di uomini e cavalli scelti anzi che numerosa, ed il dover essa combattere per lo più sulle strade, e di rado in pianura, che offrono slancio, sarebbero circostanze da farne adottar senza bilanciare l'ordine di battaglia su d'una sola riga. Ciò tanto più che i nostri lancieri, sia la linea, sia la colonna, in caso di bisogno raddoppiar potrebbero rapidamente il rango solo.

L'autorità dello stesso imperatore ne giova pure nel raccomandare che poco numerosa l'artiglieria fosse. Egli ripeter soleva al maresciallo Saint Cyr, che la quantità esorbitante di bocche a fuoco, come introdotte eransi dagli alleati e dalla Francia, indeboliva gli eserciti per le difficoltà che incontravano ad ogni loro mossa. Quindi nel paragonare il suolo in cui guerreggiavano i grandi eserciti imperiali, al nostro, ragion migliore avremmo da desiderare che l'artiglieria di campagna fosse da noi assai limitata di numero. Così saremmo meglio in istato di badare alla sua perfezione. Bocche a fuoco di montagna ne vorremmo in poca quantità, non per crederle utili materialmente, ma perchè ne' primi anni della nostra scuola bellica, influirebbero con qualche vantaggio sul morale dei nostri combattenti: ed in guerra alle morali impressioni dar peso si debbe più che in tutte le altre faccende della vita.

SEZIONE SESTA.

Promozioni, e ricompense.

Il metodo di conferire le promozioni in un esercito moltissimo influisce sulla prosperità e perfezione sua. Tutto ciò che all'uomo è possibile, ad ottener giunge il legislator militare da' cittadini sotto le bandiere ordinati, ove a consultar riesce con esattezza l'indole del cuore umano. Nulla più affeziona al mestiere delle armi, nulla più da esso rivolta, quanto la giusta o l'azzardosa distribuzione degli avanzamenti. Nel conferirli con parzialità non solo date un comando a chi meno è capace d'esercitarlo, ma discreditate il grado ed agli occhi dell'esercito ed a quelli della nazione; e nel porger a' militari speme di percorrere la loro carriera per via d'intrighi, voi assopite la virtù negli ottimi, ed ammolite lo stimolo onde i mediocri abbisognano. Si rifletta d'altro canto a' disguidi che cagionar potrebbero uffiziali superiori che mai

capitanassero le loro truppe! L'ignoranza d'essi produr potrebbe con la sconfitta d'un esercito, la perdita di migliaia di cittadini alla patria cari, e comprometter potrebbe la stessa nazionale indipendenza, tacendo ciò che ne soffrirebbe il pubblico tesoro. Supponete che due legioni distinte stiansi nel modo stesso al nemico, prodigate ad una promozioni senza equità, e niuna concedetene all'altra, produrrete nella prima discontento più assai che nella seconda.

L'interesse di uno stato è che gli avanzamenti si diano a' più atti a servirlo nel grado a cui van promossi, e di ricompensa privi non vadino mai i resi servigi. Da questa incontrastabile verità ne risulta che ricompensar si debbe senza ch' il servizio ne soffra. Infatti se un capitano con la compagnia che conduce, per servigi resi e sangue sparso, meritasse vistosa ricompensa, ma che incapace sia di un comando superiore, chi non vede che di ricompensarlo farebbe mestiere senza promuoverlo? Ma come mai allontanare le ingiustizie, come conseguir mai rigida esecuzione di principio utilissimo in sé, e vantaggioso perchè giusto? Le leggi a tanto non giungono, ed esperienza convince che all'imparzialità degl'individui non va posta fiducia. Quindi o rinunziare all'esecuzione di un tanto salutare principio, o ricorrere a' giuri per nozioni ed indipendenze immancabili. Senza questi giuri di cui parleremo tra poco, non è mai sperabile di vedere in un esercito le promozioni date a ragion di capacità, e le ricompense per resi servigi alla patria. Nè per capacità intendiamo mere teorie, ma capacità positiva, capacità di fatto, per la quale al certo alcune date teorie indispensabili mostransi.

Esaminandosi l'inglese sistema per gli avanzamenti nella marina, su cui tanto la grandezza e la prosperità nazionale appoggiasi, si osserva che per evitar la parzialità, s'immaginò di conferirli a ragion d'anzianità. Questa legge va siffattamente osservata, che gli stessi trionfi di Nelson non la infransero, ond'egli non conseguì mai il primo rango nelle britanniche flotte. Ma ecco in questo modo barriera possente allo slancio della capacità, e del genio. Per alleviarne le conseguenze sfavorevoli, stabilito fu che accordandosi all'anzianità l'avanzamento, al merito i comandi si conferissero. Onde spesso, mentre un ammiraglio languisce nell'ozio, il contr'ammiraglio conduce estesa flotta. Ma chi del merito giudica mai? Chi garantisce su di esso l'opinione esatta? Ecco lo scoglio d'impetto al quale giustizia fa naufragio. L'influenza de' baroni, de' principi, delle donne loro per lo più distribuisce i comandi nell'inglese marina. E se malgrado sì gran disordine essa in Europa primeggia, attribuir se ne deve la cagione a' disordini che in maggior numero contansi nella marina delle altre nazioni in Europa. Chi mai più di Napoleone interessato andava a ricompensare con giustizia le belle azioni, a dar gli avanzamenti alle capacità di fatto? Ma in parte vi pervenne soltanto; poichè non è dato a niuno individuo di regger solo la bilancia tra mille e mille altri. Se i Massena, i Bernadotte, principiato avessero la loro carriera nel consolato o nell'impero, giunti pro-

babilmente non sarebbero a conseguire il meritato bastone di marsciallo.

Ecco in che modo proporremmo che si procedesse a conferire avanzamenti e ricompense. Parleremo prima del tempo di pace.

In tutte le armi i sotto uffiziali andrebbero scelti da consigli d'amministrazione, i quali composti nella guisa da noi manifestata, di parzialità sospettar non si potrebbero. Ma essi consigli, prima di proceder alla nomina de' sotto uffiziali, esaminar dovrebbero tutti i semplici militari della prima classe, i quali crederebbero d'aver dritto ad un tal grado. Esso si conferirebbe a ragion di anzianità, di condotta, e d'istruzione negli esercizi (e nelle teorie di cui si è ragionato altrove. Un esercito, ove si trascurasse la scelta de' sotto uffiziali, aver non potrebbe mai un buon corpo d'uffiziali, vale a dire esser non potrebbe mai ottimo esercito.

Nell'infanteria in ogni due legioni che formerebbero divisione militare, vi sarebbe un giurì composto d'un uffiziale superiore, un aiutante maggiore, e sei capitani per legione, ed andrebbe presieduto da uno de' brigadieri. Gli uffiziali indicati a formare il giurì sarebbero chiamati a giro. Un tal giurì esaminerebbe la capacità e la condotta de' sotto uffiziali delle due legioni. Scartati quei che per condotta e capacità non meritassero promozione, si formerebbe una lista degli altri, nella quale apparirebbero primi que' che avessero a favor loro maggior anzianità e maggiori servizi.

Da sotto tenenti si andrebbe promossi tenenti a ragion d'anzianità, quando il consiglio d'amministrazione certificasse di non esservi causa da impedir l'avanzamento che spetta.

In ogni due divisioni, vale a dire quattro legioni, vi sarebbe un giurì composto dalla metà degli uffiziali superiori della infanteria di esse. Questo giurì esaminerebbe tutti i tenenti, e formerebbe uno stato nominativo di que' che avessero la capacità d'amministrare, istruire, e comandare una compagnia, e la cui condotta non osterebbe a tal comando. I tenenti ammessi all'avanzamento andrebbero registrati a ragione di anzianità, e di servizi resi. Il giurì nella sua gestione proceder dovrebbe con molta accuratezza, dacchè il comando di centoventi cittadini sotto le bandiere richiede istruzione, condotta, abitudine al servizio, e nozioni amministrative. Le compagnie vanno ben condotte, perchè primo anello e base di uno esercito.

L'ultimo esame cui andrebbe esposto un uffiziale, sarebbe nel passar maggiore da capitano. Quindi dal modo di condurre questo esame dipenderebbe la perfeitibilità degli uffiziali superiori, e generali dell'esercito. Il grado di maggiore è importantissimo, e perchè di gran momento è il comando di un battaglione, il quale decider potrebbe di una vittoria o di una sconfitta, e perchè un maggiore in assenza del tenente colonnello e del colonnello, comandar potrebbe con tre battaglioni legionari, distaccamenti d'altre armi. La promozione di capitano a maggiore si aggirerebbe sulla quinta parte di battaglioni dell'esercito, vale a dire su di dodici legioni. Diciamo su di dodici, e non già su di più, dacchè riescirebbe di una difficoltà quasicchè insormontabile il pesare esattamente il

merito individuale rispettivo tra un numero più vistoso di capitani. In ogni dodici legioni vi sarebbero tre giurì, ognuno composto di due tenenti colonnelli, due colonnelli, due brigadieri, due generali di divisione, ed un tenente generale presidente. Essi giurì esaminerebbero ognuno i capitani di quattro legioni, e prendendo lumi sulla loro condotta formerebbero una lista di que' capaci di essere avanzati ad uffiziali superiori, ed in essa i primi indicati sarebbero i primeggianti per anzianità e servizi. Relativamente a' capitani, rinverrebbero i giurì grande punto d'appoggio, che sarebbe l'esame delle compagnie da essi condotte. Non è mai a caso che una compagnia vada bene amministrata, bene istruita, e che goda d'ottimo morale, e viceversa.

Vi sarebbero leggi da determinare in tempo di pace quanto tempo servir si dovrebbe in un grado prima di passare oltre; da indicare le conoscenze teoriche e le istruzioni pratiche su delle quali si aggirerebbero i diversi esami; finalmente da stabilire l'epoche in cui andrebbero eseguiti. Ma nell'esame de' capitani gran parte aver dovrebbero il buon senso e la rettitudine degli uffiziali superiori, e generali che comporrebbero il giurì. Mentrecchè molti capitani si rinvengono non felici nel ragionar la risposta sulle quistioni d'un giurì, e che nel comandar l'evoluzioni facilmente confondendosi, i quali posseggono l'idoneità di ottimi uomini di guerra. Come pure ve ne ha che dotti nel ragionare, ed abili anche a comandar l'evoluzioni, da natura chiamati non sono a comandi superiori.

Vi sarebbero leggi da indicare il diritto che avrebbero alla nazionale riconoscenza quegli uffiziali, che resi avendo servizi alla patria, mancasero di capacità necessaria ad ottenere promozioni. Andrebbero essi utilizzati secondo la loro istruzione ne' battaglioni di milizie, o di guardie nazionali, o nel servizio delle piazze di guerra.

Nella cavalleria si procederebbe ad un dipresso come si è detto per l'infanteria. Sulle stesse basi si formerebbero i giurì per gli avanzamenti ne' corpi facoltativi, e tra gli uffiziali di stato maggiore. Non si accorderebbe a' capitani di stato maggiore, ed agli aiutanti di campo il grado di maggiore, se prima non avessero comandato una compagnia, almeno per un anno, sia a piedi sia a cavallo; dacchè tutte le teorie non suppliscono all'abitudine di comandar uomini.

Da maggiore si passerebbe a tenente colonnello per anzianità tra tutti i maggiori dell'esercito di una stessa arma. Il supremo giurì proporrebbe al ministro un tenente colonnello al grado di colonnello, dopo d'aver consultato il parere di una giunta di generali di tutti i gradi, di nove membri almeno, i quali dichiarassero non esservi ostacoli alla promozione di tenenti colonnelli, cui l'anzianità darebbe dritto ad avanzamento, ed essa l'avrebbe tra tutti i tenenti colonnelli dell'esercito.

Nelle promozioni di colonnello a brigadiere si procederebbe nel modo stesso che si è proposto per quella di tenente colonnello a colonnello. La giunta, che darebbe il parere sulla promozione de' colonnelli, andrebbe composta di generali di tutti i gradi, meno che di brigadieri. Questa giunta rian-

verrebbe la prova migliore del merito de' colonnelli nella rassegna di reggimenti da essi condotti.

Un brigadiere a generale di divisione si avanzerebbe per anzianità.

Il grado di tenente generale, al quale si affiderebbero colonne, chiamate altrove corpi d'armata, accordar non si potrebbe senza l'approvazione de' due terzi dei membri dell'alto giuri.

Lo stesso avverrebbe pel grado di generale, il quale conferir si dovrebbe a que' tenenti generali, che avessero vinta una battaglia, o che fronteggiando il nemico, resi avessero servizi di somma importanza, e mostrata capacità di capitani di primo ordine: quindi si fatto eminente militare grado conferir non si potrebbe per servizi resi in tempo di pace.

Noi prevediamo gli attacchi cui andranno esposte le nostre opinioni sugli avanzamenti. Ma egli è assioma, che il merito d'un esercito dipende affatto dal merito degli uffiziali che il comandano. Or chi contrasterebbe per avventura, che gli avanzamenti si darebbero con imparzialità maggiore da mano de' giuri, o da un giuri supremo composto nel modo indicato, che da quella de' ministri quando anche fossero veramente responsabili? Se un giuri scelto dalle prime autorità municipali elettive d'Italia decider dovesse sulla nomina di un tenente generale, o di un generale, ben di rado se ne vedrebbero mancanti delle capacità necessarie. Intanto che si rifletta alle conseguenze funeste che risultar potrebbero, ove si affidasse il comando di molte legioni a generale non espertissimo! L'opinione di que' che sostengono, che la forza di un governo si poggia in gran parte sulla influenza che acquista mercè la distribuzione d'impieghi civili e militari, è più che erronea. Un governo è forte allorchè la nazione ben governata prospera su di tutti i rapporti. L'attaccamento di centinaia ed anche di migliaia d'individui ad un governo per favori ricevuti, ne prolunga l'agonia senza dargli stabilità.

In tempo di guerra vi sarebbero leggi speciali per gli avanzamenti, le quali modificherebbero le regolari in tempo di pace. A fronte del nemico l'anzianità e le teorie cedano a' fatti. Ma di questi fatti chi sarebbe mai il giudice? La nazione, che desidera e per proprio interesse e per gratitudine ricompensare con imparzialità le azioni di guerra, a' giuri anche ricorrer debbe. Ma questi giuri andrebbero composti di uffiziali, che si fossero trovati presenti all'azione, o che almeno avesser fatta la stessa campagna. I sotto uffiziali di un battaglione non isbaglierebbero mai nell'aditarvi quello tra di essi che abbia combattendo meglio meritato una ricompensa. Lo stesso avverrebbe tra gli uffiziali subalterni ed i capitani. Ne' gradi più elevati incontrarsi con maggiori gelosie difficoltà maggiori. Non dimeno in presenza del pericolo s'inclina ad esser giusti. Dopo la giornata di Maratona ogni capitano dopo aver lodato sè stesso, il primo che lodava era Milziade. Se un giorno in Italia si adottasse per le ricompense e gli avanzamenti nell'esercito, ad un dipresso, il sistema da noi indicato, si rivedrebbe, come inaspettatamente, le romane legioni e gli uomini che le capitavano.

Passando alle ricompense, la prima idea che ne si presenta è uno stabilimento per gl'invalidi. Gli uomini forti scossi non vanno dall'idea di morire; ma quella di mal vivere, di passare mutilato il resto de' suoi giorni, in mezzo all'ingratitudine umana, e del disprezzo in cui l'indigenza si avviene, ah! certamente si fatta idea abbatte il coraggio più fiero, il patriottismo più disinteressato. Noi vorremmo che tutti i combattenti italiani dir potessero, se in vita rimaniamo, maltratti da ferite, o per età cadenti, la patria riconoscente ne destina onorato riposo di conforti non privo; vorremmo che l'italica magion per gl'invalidi fosse lo stabilimento più ammirabile, che si rinvenisse tra le italiane magnificenze. Ivi scorgere vorremmo lusso di nazionale gratitudine per li difensori della patria, i quali addolorati andassero soltanto perchè inabili di più pugnare per lei.

Le leggi pe' soldi di ritiro, di riforma, per le pensioni alle vedove, e per l'educazione de' figli di chi perì sul campo di battaglia, esser dovrebbero precise, e dettate da generosa riconoscenza.

Finalmente noi proporremmo, che a' sotto uffiziali ed uffiziali dell'esercito, che per ferite od età avanzata, o lunghi servizi resi, lasciassero le bandiere, si accordassero esclusivamente una quantità d'impieghi, che in molte contrade si conferiscono per immeritato favore a' cittadini, che niun dritto hanno alla pubblica simpatia. Le amministrazioni di sali, tabacchi, carte bollate; le ispezioni de' boschi, guardie di caccia, e guardie campestri; gl'impieghi ne' dazi, e nelle finanze; l'ispezione e la custodia de' pubblici stabilimenti; le percezioni di dritti alle barriere ed a' ponti; gl'impieghi alle poste delle lettere, ed alle poste de' cavalli... tutti i cennati impieghi di lucro, ed altri per avventura da noi ommessi, si per economia del tesoro che per ragion di giustizia conferir si dovrebbero a' sotto uffiziali ed uffiziali in compenso della loro buona condotta. Commissioni nominate dal giuri supremo ne deciderebbero la distribuzione.

Se in tutti i tempi, se presso le nazioni tutte, le virtù guerriere onorate si sono con segni apparenti, anche noi un ordine militare vorremmo che onorasse le valorose azioni. Ma il nostro esser dovrebbe la ricompensa del vero merito, senza di che servirebbe, come dappertutto vedesi, a soddisfare la vanità di favoriti del potere, di rettili striscianti, i quali in luogo d'onore, l'esilio per lo meno dalla società meriterebbero. Quest'ordine chiamato sarebbe dell'indipendenza italiana, e si dividerebbe in più classi. I decorati, in luogo di cavalieri, titolo usato troppo, si chiamerebbero difensori italiani di tale o tale altra classe. In luogo di stella, o San Giorgio, o legaccia, perchè non aversi uno stivale, colla trinaeria al piede, incidendovi la parola *Unione*? I difensori di prima classe dovrebbero aver vinta battaglia, od aver sostenuto piazza con esimio valore, o pur aver fatto opre militari da cui grande vantaggio ridondato fosse alle arme italiane. Il supremo giuri giudicherebbe dell'esistenza di tali meriti dietro l'inchiesta del governo, o pure dell'uffiziale superiore, che d'aver acquistato dritto a tanta ricompensa credesse. Per le altre classi dello stesso ordine i militari si proporrebbero da' gene-

rall che comandassero in capo una colonna. Le proposte andrebbero dirette al supremo giuri, che il definitivo giudizio pronunzier dovrebbe. Que' che credessero d'essersi distinti a segno da meritare la decorazione alla quale non fossero stati proposti, ne avanzerebbero la domanda a' consigli d'amministrazione, che se la rinvenissero plausibile, l'inoltrerebbero al giuri supremo. Ad esso anche si direbbero gli ufficiali senza corpo. In questa guisa un tal ordine onorerebbe agli occhi della nazione que' che ne fossero insigniti, cui si accorderebbero vantaggi proporzionati alle loro classi. I figli per esempio de' difensori di una data classe dritto avrebbero d'essere educati dal nazional tesoro. Pe' semplici militari e gli ufficiali subalterni si fisserebbero pensioni a vita.

Se delle forze marittime italiane niun cenno abbiamo fatto, il nostro silenzio deriva, dal sentirne privi delle nozioni di quest' arma per la quale l'Italia un giorno primeggiar debbe, ed a cui rivolger dovrebbe le sue cure fin da' primi momenti della sua esistenza politica. Ma se dato a noi non è il ragionarne a fondo, avanzar possiam pure le riflessioni che sieguono sulle nostre forze di mare. Queste ne' primi tempi composte andar dovrebbero di legni atti a proteggere i nostri estesi lidi, non tanto da sbarchi, de' quali poco temer dovremmo, quanto dalla presenza delle nemiche armate, che cercassero di far divenire incerte le nostre operazioni strategiche, opponendosi al loro rapido passaggio da un punto all'altro della penisola. Il sistema da noi indicato nella prima parte di questo lavoro, sulle piazze forti marittime, e la recente scoperta de' battelli a vapore sarebbero molto adattati per porne in istato di conservare aperto il mare alle nostre mosse, con marina anche di molto inferiore alla nemica. Le piazze marittime gioverebbero offrendo asilo contro la fortuna di mare, e contro nemiche forze; ed i legni a vapore non solo trasporterebbero i nostri battaglioni da un lido all'altro, ma anche ognuno di essi a dispetto di contrari venti, seguir si farebbe da altri legni che a vapore non fossero. Né il nemico opporre potrebbe alla nostra marina un numero di battelli a vapore proporzionato a' nostri, dacchè niuno ignora quanto tempestoso sia il Mediterraneo, e che tali battelli azzardati andrebbero oltre il dovere, quando navigassero a grande distanza de' porti nemici.

Approfondir lasciamo questo interessantissimo articolo a' nostri militari di mare, i quali messo non avessero in oblio che i Gioia, i Doria, i Colombi, i Vespucci Italiani pur furono.

Noi dopo aver descritto il suolo peninsulare, ed indicato i punti che fortificar si dovrebbero, classificato abbiamo i cittadini italiani di diciotto a sessanta anni, che non fossero nè macchiati d'infamia, nè avviliti da professioni umilianti. Escluso abbiamo dal servizio ordinario delle nazionali guardie i popolani poveri affatto. Indicato abbiamo la via da dare militare istituzione a tutti i cittadini in età verde. Ordinando le milizie de' più giovani, e nel numero proporzionato all'italiana popolazione, abbiamo esposto in che maniera addestrar si potrebbero per accorrere alla patria difesa. Finalmente di queste milizie additato abbiamo in che modo si porrebbe in piedi l'esercito permanente. Esposto abbiamo quindi il metodo da ordinarlo, di amministrarlo, d'armarlo e vestirlo, trattato abbiamo della sua disciplina, della sua istruzione, e del come conferire le promozioni e le ricompense.

Che si giudichi ora dell'esercito ordinato nel modo che si è proposto. I cittadini o tristi o venali, allontanati da suoi ranghi; i legionari di tutte le armi presi nel vigor degli anni, e d'istruzione non digiuni; nutriti, vestiti, pagati in modo da godere di quel ben essere necessario a mantenere in fiore la forza de' combattenti; addestrati a tutti gli esercizi militari e ginnastici, che danno all'uomo fiducia nelle proprie forze, ne moltiplicano il coraggio, ed all'impresa l'invitano; messi sotto gli occhi de' loro parenti, de' loro amici, delle donne loro, come se li mirassero da posizione elevata, mentrechè il nemico fronteggiano; promossi a ragion di merito e di capacità, senza temer che frode occupasse il premio a virtù dovuto; comandati da ufficiali meritevoli; ed infine non dubbiosi della patria riconoscenza verso que' cui le ferite o gli anni più non permettessero di servirla.

Or sarebbe presumere molto col dire, che un sì fatto esercito nel difendere l'italiana indipendenza trionferebbe gli altri più riputati in Europa, gravati dagli svantaggi che rilevato abbiamo, se venissero ad attaccarci? Noi ripetiamo, che lo stesso amor bel bene, la brama stessa di produrre utile lavoro alla nostra patria, quando libera, non ci fanno presumere d'aver ragionato sempre senza errare. Nulla di meno la profonda convinzione in cui siamo di quelle cose da noi avanzate, ne porge forte speranza d'aver prodotte le basi d'un sistema conducente ad ordinare gl'Italiani dal lato militare, a segno di porli in istato di far che i principi usi a varcar le Alpi, bramassero di veder quei monti più eccelsi ed aspri che non li formò natura.

QUINTA PARTE.

CAPITOLO PRIMO.

Che gl'italiani divenuti liberi non dovrebbero, se attaccati, esporri a campali giornate prima che il nemico giungesse al territorio Bolognese. Che mentre gli Austriaci in Italia, intraprender non si debbe di scacciarne senza che le due Sicilie si pronunciassero prima.

Divenuta l'Italia libera, dalla Francia e dall'Austria andar potrebbe attaccata. Dalla Francia è cosa lontana assai; che l'Austria per lungo tempo di rinnovarne la conquista tenterebbe da niuno porsi in dubbio. Per maggior chiarezza tratteremo quindi di questo secondo caso soltanto, dacchè molte tra le osservazioni che n'esporemmo applicar si potranno anche alla prima supposizione. Se gl'Italiani incontrar volessero il nemico verso la frontiera che tocca l'Adriatico, combatter dovrebbero le intere forze dell'invasore. Essi opporre non potrebbero le loro forze tutte, senza superare difficoltà immense, e senza esporri a mille disguidi. Immaginiamo che nel punto minacciato si riunissero le truppe disponibili, il nemico avrebbe la scelta e d'assaltarne d'altra via non minacciata, e di differire per un tempo ignoto l'assalto, e così esaurire i tesori e la pazienza dell'esercito addetto alla difesa. Venendo gl'Italiani a giornata sulla frontiera mancherebbero di abitudine di guerra, e se merce le circostanze del terreno evitar potessero completa disfatta, il nemico manovrando in contrada spaziosa e piana, sebbene non unita e non rasa, dopo conseguito un qualche vantaggio, potrebbe tagliare o molestare la ritirata delle combattute colonne. Avendosi la peggio ne' primi incontri, nelle vive immaginazioni Italiane si affaccerebbero le scorse calamità, e le anime volgari farebbero ritorno al vecchio pregiudizio, che supponeva le nostre schiere poco atte ad oppor le nemiche. Gl'Italiani addossati all'Adriatico, nella costa che meno ostacoli presenta a difesa, aiuti non avrebbero dall'opposto mare, e la sinistra d'essi non avrebbe appoggio. Finalmente dal nostro canto esser si dovrebbe assai più cauti che l'invasore nel presentar od accettar

la giornata. Dacchè la perdita di una battaglia addivenir potrebbe fatale all'Italia, ma non mai all'Austria.

Or tutti i cennati svantaggi non solo sparirebbero ma in favori andrebbero convertiti, ove le opposizioni vigorose incominciassero dal Bolognese. In tal caso gl'Italiani combatterebbero la metà dell'austriaco esercito, col far valere Venezia, Mantova, Alessandria, e Genova; ed i popoli del Nord da tenersi in freno. Che se il nemico prima di giungere al Bolognese facesse alto a fronte delle quattro indicate piazze per espugnarle, nelle sue ardue operazioni, e con gl'indispensabili presidii, il suo esercito a metà ridotto rimarrebbe nello spingersi a fronteggiare Bologna. Intorno a quella città, gl'Italiani del nord col ritirarsi, ed i meridionali avanzando riunir si potrebbero assistiti da grandi vantaggi. Ivi poderoso esercito cavalcherebbe l'unica strada che offresi al progredente invasore; ivi sicuro eccolo de' fianchi suoi non esposti ad andar spuntati; ivi sicuro di raccogliere da ambedue i mari aiuti d'ogni natura, e sicuro anche di non languire inattivo, poichè la guerra di difesa offende con impunità si eserciterebbe da quel sommo strategico sito. Da esso a dritta per Comacchio e l'Adriatico, a sinistra per gl'Appennini, si manovrerebbe con successo ed in mille guise a danno delle austriache forze. Astretti gl'Italiani di venire a gran giornata, eccoli non più digiuni d'abitudine di guerra, avendo l'Italia settentrionale servito loro di scuola. Poichè non intendiamo che quel vasto ed intricato territorio docilmente si abbandonasse. Vorremmo al contrario che un solo passo non si lasciasse incontrastato al nemico, ma che la resistenza non conducesse a decisive azioni. Il vantaggio più vistoso che rinverrebbero gl'Italiani nel Bolognese, sarebbe il poco disguido che ridonderebbe loro da perduta battaglia. Ivi non permettendo il terreno d'agir con un insieme alle armi accessorie, ed ai fanti stessi, le perdite non potrebbero essere di gran momento. D'altro lato le vette degl'Appennini, le due pendici, Foligno, gl'Abruzzi, le piazze su due opposti mari, da punti di raccolta servirebbero.

Nè il nemico col guadagnar cammino sui dietreggianti Italiani, tagliar loro potrebbe la ritirata. Una colonna da Bologna al mezzogiorno diretta, se rinvenisse barrato il passo nelle strade principali, col dar fuoco ai carri continuerebbe il suo marciare, tra monti per vie molle.

Alle accennate ragioni altre non meno valenti a noi si affacciano, da far sì che gl'Italiani parteggiassero pel sistema da noi prodotto. In altre contrade il permettere che il nemico s' internasse, addivenir potrebbe partito dannosissimo. In Francia per esempio, la perdita di Lione, od il solo assedio di quella città, cagionerebbero disguidi grandi, poichè separerebbero la parte meridionale dal centro del Governo. Ma in Italia per la sua forma il nemico avanzando otterrebbe poco sui fianchi, soprattutto non cadendo le piazze marittime. Nella stessa Francia prudenza richiede che a costo di grandi sacrifici, non si permetta all' invasore di avvicinar Parigi. L' Italia anche su di questo rapporto vantaggio grandissimo avrebbe su di molte nazioni in Europa, poichè niuna città delle nostre riguardarsi dovrebbe da noi gelosamente come il cuore sociale. Inoltre rifletter fa d'uopo che divenuto popolare il nostro governo, sarebbe di sua natura atto ad attirare il nemico dentro le sue provincie per combatterlo vantaggiosamente. Poichè i popoli liberi ed i principi popolari, se pur se ne rinvencono, sono più forti nell' interno che fuori di casa, o nella frontiera. I Greci nelle loro contrade e non mai fuori mostraronsi forti. Così gl' Svizzeri, così gli Olandesi e gli Americani degli Stati Uniti per la ragione che le perdite sofferte si riparano prontamente, che il non venale spionaggio vi si esercita con esattezza, e che tutte le circostanze locali convertonsi in ostacoli ed in offese contro il nemico. Quel dire che bisogna vincere i Romani in Roma, venne vittoriosamente combattuto dal pensator Fiorentino. Esistono è vero i governi che arrichir debbono la somma delle cose sulla frontiera, ma non sono essi mai i popolari. Nè a Cartagine conveniva la guerra sotto alle sue mura, nè alla grande Bretagna il veder Buonaparte con centomila uomini sui lidi della Manica, e ciò per l' impopolarità dell' Africana e dell' Inglese aristocrazia. E se crediamo che la Francia, quando anche popolarmente retta, dovesse esporsi ad azzardi, anzi che permettere l' avvicinarsi del nemico alla capitale, ciò deriva dal credito onde gode il popolo parigino presso i Francesi, e da varie circostanze sociali, che quasi a Parigi ripongono la vita franca. Noi siamo in fatti ben sorpresi di vedere che il governo francese sfugge di fortificare Parigi, e di avvezzare i popoli all' idea che con Parigi tutto perduto non andrebbe. I Principi non popolari, se minacciati, affrettar debbonsi di accorrere alla frontiera. Carlo Angiovino, accorto quanto iniquo, di un passo solo non permise al giovinetto Corradino d' inoltrarsi dopo che scavalcate ebbe le aspre vette di Tagliacozzo.

Passando alla seconda parte di questo articolo relativa al non doversi intraprendere la liberazione d' Italia dagli Austriaci, ove il movimento non principiasse dalle due Sicilie, non riguardiamo soltanto indispensabile circostanza siffatta, ma dimostrere-

mo altresì, che ove da Italia tutta lo slancio nazionale partisse, le conseguenze ne sarebbero utili meno, che se il mezzogiorno intraprendesse isolato l' italiana emancipazione, e le regioni centrali e settentrionali si pronunziassero a tempo opportuno. Supponiamo che nel giorno stesso dalle Alpi a Trapani si corresse alle armi, le due Sicilie tra il tempo indispensabile di prepararsi, e quello che impiegasi a percorrere la distanza onde venno separate dal Po, prima di circa tre mesi, spinger non potrebbero forze di vaglia oltre di quel fiume. I popoli del centro prima di questo tempo neppur potrebbero distaccare aiuti, perchè sprovvisti di forze di qualunque arma dar si dovrebbero ad ordinarne. Ecco per sì lungo tempo le provincie tra Bologna e le Alpi alle prese con l' intero esercito Austriaco. E chi non le vedrebbe esposte al fatto della sventurata Polonia? Chi non vedrebbe di bel nuovo esposta la stessa Italia centrale? Si dirà per avventura, che l' esercito piemontese ed i cittadini in armi, rinverrebbero asilo in Alessandria, tra i contrafforti delle Alpi, nell' aspro Genovesato, ed in Genova? Ed in questo caso come proteggerebbero le contrade insorte, come darebbero la mano agli aiuti che si accostassero? Sarebbe un cominciare sotto incoraggianti auspicii l' alzare il capo per rinserrarsi? Il gran punto unico di general riunione da offrire asilo ai perdenti, e da rinnovar gli attacchi quale sarebbe mai?

Nel supporre che il movimento principiasse dalle due Sicilie, ne risulterebbe che il nemico non passando il Po darebbe campo a dieci milioni d' Italiani di ordinarsi, e passando le forze italiane col dietreggiare l' astringerebbero di prolungarsi dalle Alpi al mezzogiorno. Ed ecco il momento opportuno per le provincie cisalpine di correr all' armi. Ecco stabilita la lotta non più tra il riconcentrato esercito austriaco, e le provincie meno ardue della penisola, ma tra quell' esercito spicciolato con l' Italia tutta. — Nel 1821 i Piemontesi rivoltaronsi a tempo, perchè nel momento in cui gli Austriaci impegnavansi negli Abruzzi. E se di mossa si opportuna non si trasse profitto da' Napolitani, ciò avvenne dacchè nè indizio ebbero mai che gli inducesse a sperarla, e finchè accaduta, per opera del reggente occulta si tenne nelle provincie e nella capitale. Nelle mosse rivoluzionarie i primi momenti hanno gran peso. I più deboli vantaggi moltiplicano il numero de' combattenti, e ad eseguir prodigi gl' invitano. All' opposto principiando col soffrir rovesci, la causa popolare è messa all' orlo della sua perdita. Questa è pure ragione da indurre gli Italiani di agglanger destrezza a vigore, allorquando da senno o da caso verrà tratto il dado fatale ai suoi futuri destini.

CAPITOLO SECONDO.

Se l' invenzione dell' armi a fuoco sia favorevole o pure svantaggiosa alle insurrezioni.

A fin di trattar con precisione questo assunto, parleremo prima de' popoli in contrade piane e non tagliate, e poscia di que' che abitano contrade montuose, ovvero piane ma tagliate come le Lom-

barde. Le popolazioni in contrade piane non tagliate, allorché insorte, quando assaltare, e quando difender si debbono. 1.° Assaltano i presidii delle città per iscacciarli da esse. 2.° Tentano l'assalto di truppa in posizione, o che guarniscono piccioli forti. 3.° Infine procurano mercé la superiorità numerica di combattere corpi isolati in campagna aperta. Considerando i popolani non da assaltanti ma da assaltati, essi primariamente posson esserlo da truppe di linea, mentre difendono città o luoghi fortificati, e secondariamente assaltati esser possono in campagna rasa. Eccone a ragionare su di tutti i casi enunciati.

Allorché la popolazione di una città è decisa a scacciare il presidio, l'invenzione de' fucili la favorisce in modo che conseguirà sempre il suo scopo. Per la ragione che la truppa non è assistita dal vantaggio dell'insieme, nè dall'abitudine alle manovre per supplire all'inferiorità numerica, avendo contro di sé lo svantaggio di combattere in mezzo le strade, senza ben conoscere da dove partano i fuochi degli abitanti, i quali perchè sparpagliati mostransi all'immaginazione molto assai più numerosi di quello che sono in fatti. Prima dell'invenzione della polvere, i cittadini combatter dovevano corpo a corpo, o pure servir dovevansi di proiettili che non sono micidiali come le palle di fucile, nè feriscono così da lungi. I colpi di fucile partono da tutte le direzioni, e danno valore grandissimo alle barricate, a tutte le aperture degli edifici e delle abitazioni, a' loro tetti, ed a' campanili. Vero è che i presidii hanno per essi l'artiglieria, ma questa prima che abbattesse tutte le fabbriche d'una strada, perderebbe il decuplo degli uomini che ucciderebbe a' popolani, i quali nelle stesse rovine cagionate dall'artiglieria, rinverrebbero ripari meglio che nelle barricate. Ultimamente in Lione non furono le bocche a fuoco che diedero la vittoria alle forze di linea, ma bensì il picciolissimo numero de' popolani che corse alle armi. Due anni prima que' del popolo senza essere molto numerosi, ma perchè non pochissimi come la seconda volta, scacciarono il presidio della città. La rivoluzione parigina nel 1830; quella di Bruxelles nello stesso anno; la famosa insurrezione del popolo Genovese contro gli Austriaci; l'altra non meno cospicua del popolo napoletano contro gli Spagnuoli, nota col nome di Masaniello, danno forza al nostro argomento. Dir si potrebbe che in Italia ne' mezzi tempi, prima che si conoscessero i fucili, i popolani scacciarono dalle città i nobili, che combatter sapevano più regolarmente e con più insieme del popolo, ma ciò avveniva dal non saper guerreggiare la nobiltà in que' tempi altrimenti che a cavallo, onde la campagna signoreggiavano soltanto.

2.° Nell'attaccare i popolani la truppa in posizioni fortificate, essi hanno sempre la peggio, poichè tutte le opere forti se fiancheggiate, senz'artiglieria non si prendono. È ben vero che con l'invenzione della polvere i luoghi fortificati e le piazze di guerra hanno perduto di valore allorché assediati vanno da esercito provveduto d'artiglieria e d'ingegneri, ma non già trovandosi di resistere a forze insurrezionali senza mezzi da intraprendere

un assedio. L'esempio della bastiglia non distrugge ciò che asseriamo, poichè ivi la guarnigione per numero debolissima, osò troppo per compromettersi, e pochissimo per difendersi. Ma lo svantaggio che ha il popolo insorto in oggi assaltando la truppa in luoghi fortificati, l'aveva anche prima ch' esistessero le artiglierie, poichè in que' tempi le macchine d'assedio erano complicatissime, e richiedevano sublimi conoscenze meccaniche.

3.° Se il popolo combatter cerca corpi isolati in campagna rasa, l'invenzione della polvere giova alle forze ordinate a cagione dell'artiglieria che essa possiede, e conosce come servirsene. Se Crasso avesse avuto artiglieria, i Parti co' loro cavalli sostenuti anche da fanti armati di schioppi, distrutto non avrebbero il romano esercito, il quale mercé le bocche a fuoco mantenuto avrebbe a distanza rispettabile il nemico. Concludiamo adunque, che nelle insurrezioni popolari, in contrada piana ed unita, l'invenzione della polvere dà vantaggio ai popolani soltanto quando assaltare osano forze di linea che presidiano una città.

Veniamo al difendersi d'un popolo in rivolta nelle stesse contrade piane ed unite. Se in campagna rasa, è ben chiaro che il popolo nel difendersi rinverrebbe gli svantaggi stessi di cui abbiamo ragionato supponendolo assaltatore. Se difendesse qualche sito fortificato, l'invenzione della polvere sarebbe gli svantaggiosa, perchè lo è anche a tutte le piazze da guerra contro ordinato esercito. Ad esaminar rimane il caso in cui un popolo si difendesse da dentro vasta città. Anche in questo caso l'invenzione delle armi a fuoco favorisce ordinato esercito. A prima vista sembra strana cosa il dire, ch' il popolo che mercé i fucili scaccia immanicabilmente da una città il presidio, questo stesso popolo in possesso della città difenderla non potrebbe contro un esercito. Nondimeno ecco le ragioni che sostengono l'opinione nostra. L'assedio di una città si esegue sempre da forze assai più numerose che non sarebbe il presidio di essa. Da dentro la città le truppe assaltate trovansi da tutti i lati, e soffrono perdite assai maggiori di quelle che cagionano a' popolani, mentre l'esercito che assedia in regola un popolo che ha per lo più artiglieria pochissima e mal servita, niuna sensibile perdita soffre, nell'atto che moltissima ne cagiona con le sue artiglierie. E quest'arma tanto perfezionata, che vieta il vedersi rinnovar gli esempi delle difese di Tiro contro Alessandro, d'Atene contro Silla, di Marsiglia e d'Alessio contro Cesare, e della celebrata Sagunto, o pure ne' bassi tempi di centinaia di città italiane che resistevano anni ed anni ai più ostinati assedi. Si rifletta pure, che i popolani nell'insorgere in poche ore dalla città scacciano il presidio, ed il combatter per breve tempo è agevol cosa ad un popolo. Ma non così agevole è per esso il perseverare a difendersi alla lunga, fulminato da bocche a fuoco che nè sesso nè età risparmiavano. Che se S. Giovanni d'Acri resistè a Bonaparte, ciò avvenne dal ritrovarsi quel generale assai scarso in uomini ed in artiglieria. Noi credendo che una popolazione non sostiene un assedio supponiamo l'esercito nemico ben grosso, ben provveduto d'artiglieria, e che i contorni della

città atti non fossero a difesa. Per chiarezza maggiore diremo, che prima dell'invenzione della polvere, il popolo parigino abbandonato a sè stesso resistito avrebbe ad un esercito di sessanta mila uomini; ma che in oggi un esercito della stessa forza provveduto delle artiglierie necessarie presto o tardi trionferebbe il popolo immancabilmente, ove spalleggiato non andasse di truppe di linea e d'artiglieria. Nel primo caso i Parigini col numero e la loro bravura supplirebbero alla mancanza di disciplina, ma nella seconda ipotesi con che mai supplir potrebbero alla mancanza di artiglierie, le quali passo a passo devastando da lungi s'innolterebbero lentamente?

Eccoci a parlar di popoli in contrade piane, ma tagliate, ed in contrade montuose. Tra le piane prender possiamo per esempio la Lombardia, la quale è più tagliata di quante fosser a nostra notizia. Ivi in un conflitto tra le popolazioni e le truppe austriache, l'invenzione della polvere nociva sarebbe all'esercito invasore. Prima che si conoscessero gli schioppi, i popoli lombardi rivoltandosi, quali vantaggi avrebbero potuto trarre mai da' loro canali, da' laghi, da' fiumi, dalle risiere, da terreni alberati, da burroni, da fossi che fiancheggiavano le grandi strade? I dardi poco valevano contro bande munite di scudi e coperte di ferro. Sarebbe stato necessario il venire a corpo a corpo, ed in questo caso lo svantaggio eccolo dal canto de' popolani. La ragione è questa onde i popoli lombardi molto prima che si conoscesse la polvere, allorchè sostener volevano la loro adorata libertà or contro gli ambiziosi potenti interni, ed or contro i rapaci stranieri, da dentro le mura di città vaste combattevano, e per lo più mercè il valor loro, la causa sacra dell'umana specie trionfar vedevasi. In oggi se le artiglierie nemiche non permettessero a' popoli insorti di riunirsi con vantaggio nelle loro città principali, essi mille favori trarrebbero dagli schioppi in numerosissime campagne aperte, inaccessibili, od almeno di difficile successo alle artiglierie, ed alla cavalleria. Immaginiamo il popolo lombardo armato di schioppi, e sparso per le sue campagne, l'artiglieria, e la cavalleria austriaca rimarrebbero inutilizzati sulle grandi strade, ed in rari terreni alquanto uniti. La loro infanteria per naturalezza degli uomini pesante, rinvenendosi spicciolati in terreni sì fatti, perderebbe la superiorità che danno gli ordini di battaglia ed in colonna, e le manovre che da essi risultano. Un battaglione austriaco astretto di combattere a spezzoni in mezzo ad ostacoli d'ogni genere, dove l'uffiziale non ha completa direzione su di soldati privi d'intelligenza, non val meglio al certo di mille cittadini che difendonsi con fucili, protetti dalle tante circostanze di quelle terre da noi già indicate. Che se perseverato abbiamo sempre ad avvertire i Lombardi a non osar primi in Italia a menar le mani contro l'invasore, ciò deriva dalla conoscenza che abbiamo, che ivi i popoli mancano di schioppi; che se gli avessero, abitudine non hanno di ben servirsene; che la ferma volontà d'agire va meglio pronunziata nelle classi che godono di agi che tra i popolani; in fine, che quando anche queste circostanze sfavorevoli non

esistessero, gli Austriaci in piena marcia oltre il Po sarebbero meno forti di quello ch'è il sono riconcentrati nel nord della penisola.

Venendo a contrade montuose, i popoli di esse disposti a combattere la soldatesca del dispotismo, o quella dell'invasore innalzar dovrebbero un monumento all'inventor della polvere, e i loro poeti con canti di riconoscenza onorarlo dovrebbero. A que' che dimenticato avessero le recenti guerre insurrezionali che onorano i Calabresi, que' del Tirolo, e de' Catalani, diremo di volger lo sguardo alle quattro provincie settentrionali della Spagna, i cui popoli combattono nell'atto che scriviamo. Che se alcuno attribuisce la loro lunga resistenza a debolezza del governo costituzionale, noi replicheremmo ch'è il pretendente loro capo è ben lungi di possedere gran mente ed energia. Agl'Italiani per comune conforto diremmo, che nel resto delle due Sicilie, di poco le provincie rinvengonsi meno montuose della Calabria. Fanno eccezione gran parte delle Puglie che tra monti e l'Adriatico offrono lunghe pianure. Oltre le due Sicilie, il Piemonte, il Genovesato, la Toscana, l'Italia centrale rinchiudono contrade montuosissime. In esse i popolani combattendo ordinato esercito, rinvencono, mercè i fucili, vantaggio e nelle campagne e dentro le città, le quali appoggiate quasi sempre vanno a difese naturali, a rocche, a monti, da dove impunemente le artiglierie si offendono. Oltre a che, per combattere le città, le bocche a fuoco esser debbono e numerose, e riccamente provvedute di munizioni, cose che ben di rado si ottengono tra le montagne.

Gli esempi valgono sulle opinioni della maggioranza degli uomini, assai più che chiarissime dimostrazioni. Ma dall'invenzione della polvere in poi rinvenir non possiamo un solo esempio di una popolazione di contrade montuose, la quale sublimata d'amor di libertà combattesse unanimamente contro esercito straniero, o del proprio principe. Il Calabro, il Catalano, il Tirolese combattono è vero lo straniero, ma dove i popoli non agivano uniti con le classi più intelligenti, e dove se anche uniti come in Catalogna, elettrizzati non vedevansi da idee generose, da vessilli di libertà. Sotto l'influenza di clero interessato ed imbecille combattevansi, ed il frutto maggiore di tanti sacrificii ridondar doveva a vantaggio di principi insensati e malvagi. Che se in quelle contrade combattuto si fosse da tutti con iscopo generoso, e principii radicali di patriottismo, sotto capi innalzati a' primi gradi dalla loro virtù, per esperienza europea conosciuto avrebbe l'immensa superiorità che in contrade montuose popolo armato di schioppi acquista su di ordinato esercito.

CAPITOLO TERZO.

Riflessioni sulle truppe leggieri.

Quest'arma di grande importanza in tutti gli eserciti, la diviene di somma in quello d'Italia, dove combattesi quando tra monti, e quando tra pianure tagliate, che quando anche se ne incontrassero unite, sono esse rare, e situate in modo tale, che

comandante esperto evitar le potrebbe. Per sempre più persuader gl' Italiani, che quantità di miglieranze sfuggite agli altri eserciti d' Europa, introdur si potrebbero nell' italico, esamineremo le truppe leggieri nel tempo del francese impero, e poscia esporremo ciò che desidereremmo per le nostre. Tratteremo in primo luogo di quelle a piedi.

Andavano le imperiali composte di reggimenti leggieri, e di compagnie ne' reggimenti di linea, di volteggiatori, che chiamansi bersaglieri da noi. Le compagnie componevansi d'uomini scelti in tutto il battaglione, a ragion di piccola taglia, e buona condotta, e questa scelta commessa andava al senno del colonnello. I volteggiatori non avevano istruzione diversa delle altre compagnie. I reggimenti leggieri differivano da quei di linea, dalla sola taglia del vestito, ch' era forse meno comodo. I fucili tanto de' volteggiatori che della truppa leggiera erano alle volte un poco più leggieri del comune, ed ecco la diversità tra le due arme d' infanteria.

Secondo noi, le truppe leggieri italiane distinguersi si dovrebbero da quella di linea, non dal nome o dal vestito soltanto, ma dalle abitudini contratte nelle loro native provincie, e dall' istruzione che si darebbe loro. I Romani servivansi de' Numidi per le loro truppe leggieri a cavallo, ed in Creta, e nelle isole Baleari prendevano i loro fanti leggieri. I Francesi nelle guerre che sostennero contro gl' Inglesi ne' tempi del principe Negro, avevano al loro servizio quindici mila arcieri italiani. Oggi i Russi hanno i Cosacchi per la cavalleria e l' Austria per li fanti impiega i Tirolesi, i quali al certo superano per destrezza i tardi fanti austriaci, ma ben lungi sono dalla perfezione, e dall' essere sicuri da loro colpi, dacchè essi tirano da lungi oltre dovere. Noi veduto abbiamo uno di que' battaglioni o tirar migliaia di colpi su di colonne serrate, e non ferire un solo uomo, mentre i tiri ollrepassavano lo scopo.

Le nostre truppe leggieri compor si dovrebbero di battaglioni di cacciatori, e di compagnie di bersaglieri, la sesta in ogni battaglione di linea. I cacciatori esser dovrebbero Calabresi, non solo perchè l' arte di ben tirare allo schioppo in quelle provincie si possiede eminentemente, ma perchè hanno tutte le qualità che richiedonsi nelle infanterie leggieri: forza fisica, agilità, sobrietà, grande amor proprio, perseveranza nelle imprese. I battaglioni di cacciatori esser non dovrebbero numerosi. Quattro compagnie basterebbero per ogni battaglione, ma ogni compagnia di numero uguale a quelle della linea. Esser vi dovrebbero de' regolamenti per la scelta de' cacciatori, e si dovrebbe accordar loro qualche vantaggio, come ne' loro averi, e nel diminuire la durata del loro servizio. Le compagnie di bersaglieri andrebbero composte di uomini scelti in tutto il battaglione dal consiglio d' amministrazione del reggimento dopo minuto esame sul tiro, nella velocità del correre, e nella destrezza di saltar borroni e rampicar montagne.

Ordinati su di queste basi i cacciatori ed i bersaglieri, non basterebbe limitare la loro istruzione al tiro, ma bisognerebbe altresì esercitarli alla caccia vera e non finta. In tale esercizio si apprende

meglio che in qualunque altro la guerra alla spicciolata. Secondo Polibio, l' esercizio della caccia era molto istruttivo anche in que' tempi, nei quali combattevansi ben da presso. Avvezzar si dovrebbero pure le truppe di detta arma a bene orizzontarsi e col sole e con le stelle, ed a marciar di notte tempo, cosa ben difficile, per la quale abitudine lunga richiedesi in tempo di pace. Dove sono mai i battaglioni in Europa, che di notte tempo in terreni variati, a fronte del nemico intraprenderebbero marce di notte, senza esporsi a perdita completa. Avviene per lo più ne' nostri tempi, che con mille colpi di fucile non si ferisce un solo nemico. Ma i bersaglieri ed i cacciatori, ordinati ed istruiti nel modo esposto, con mille tiri almeno colpirebbero cinquecento nemici. Questa nostra asserzione sembrerà per avventura esagerata, ma i Calabresi abbonderebbero nel mio senso. Gli uomini assuefatti alla caccia non sanno cosa sia lo sparar fuori tiro, e questo li misurano calcolando gli accidenti del terreno. Che si rifletta al vantaggio che avrebbero questi cacciatori in Italia, sopra tutte le altre truppe leggieri in Europa. Alle nostre trattandosi della vestitura, la blouse converrebbe moltissimo. In quanto alle armi i fucili esser dovrebbero leggieri ed a percussione, ed in questo caso converrebbero assai meglio di quelli a pietre focaie.

Relativamente alla cavalleria leggiera gl' Italiani che di poco ne abbisognano, aver ne potrebbero ottima. I cavalli che darebbe il montuoso mezzogiorno, per poco che se ne incoraggiassero le razze, rivalizzerebbero con gli Arabi. Abbiamo altrove esposto le ragioni per cui vorremmo composta tutta di lancieri la cavalleria italiana. Col non ammettersi i cambi, i giovani di famiglie agiate darebbero la preferenza alla cavalleria. Quindi il governo esser potrebbe esigente verso di essi, non ammettendoli a servire a cavallo, senza che andassero esaminati sull' equitazione ed il maneggio della lancia. I Calabresi e gli Apruzzesi dar potrebbero piccoli squadroni di cacciatori, armati di carabine lunghe, con le quali tirerebbero da cavallo.

Nel regno delle due Sicilie non è nuova questa maniera di combattere. Per un esempio ricorrer dobbiamo infelicitemente alla famosa masnada di banditi condotta da Varderelli. Essi servito avevano nella cavalleria, e datsi in campagna combattevano da cavallo col fucile e con la sciabla. Nel 1816 nella pianura della Capitanata un distaccamento di dragoni austriaci, più numeroso de' banditi, si presentò a combatterli, e fu da quelli messo a fuga, a segno che salvaronsi in un podere cinto di ripari.

CAPITOLO QUARTO.

Della disciplina.

Essa è la parte più filosofica del mestiere delle armi. Su di essa influiscono il codice militare, il senno del governo, ed il genio del generale. Il codice ne forma le basi, il governo ed il generale vi danno lo slancio. Epaminonda, e poscia Annibale provarono di quanto sia capace il genio d'un capo. Il primo umiliando le armi di Sparta, ed il secon-

do quelle di Roma. Ma nè Annibale abbattè Roma, nè i Tebani conquistarono Sparta; nè conquistata l'avrebbero quando anche Epaminonda sopravvissuto fosse alla battaglia di Mantinea, per la ragione che Sparta e Roma avevano non solo capitani sperimentati, ma altresì disciplina esimia.

Pria di procedere in questo articolo, dichiarar dobbiamo che col nome di disciplina intendiamo la scienza non solo di far ubbidire gli uomini come automi, per timor d'inevitabil pena, o speranza di premio, ma bensì d'ispirar loro sentimenti elevati, ed entusiasmo nell'esecuzione del proprio dovere. Ma disciplina di questa fatta, secondo noi, rinvenir si potrebbe soltanto presso nazioni libere. In quelle menate da potere assoluto, i generali primi aver non possono l'indipendenza necessaria ad isviluppar l'energia di cui si ha bisogno. Si ammira la disciplina del Russo, del Prussiano, dell'Austriaco: gli eserciti nondimeno giudicati vanno in circostanze difficili, in tempi di rovesci, allorchè i pochi astretti sono di combattere contro i molti. Ed in quali di queste circostanze gli eserciti del Nord ragion diedero d'ammirazione? Sebbene sia l'Inghilterra contrada libera, l'aristocrazia ha dato all'esercito un codice militare degno d'un popolo più servo che libero. Ivi il bastone; ivi da semplice soldato non si giunge mai ad ufficiale; ivi gli ufficiali procedono più nella loro carriera per via di oro che di merito. Si dirà, ma l'esercito inglese primeggia nondimeno per disciplina e per valore. A ciò risponder possiamo che l'esercito inglese, negli ultimi tempi, non ha combattuto a propria casa, e guerreggiando sul continente ha avuto per sé vantaggi tali, da scemare il merito delle sue vittorie; e d'altra parte l'esercito francese nè in Spagna, nè a Waterloo, retto andava con la disciplina di cui intender vogliamo. L'esercito francese in tempo della repubblica ammirabile era per lo slancio e pel patriottismo, ma mancava di rigida disciplina. Ne' primi anni dell'impero il francese esercito conservava gran parte dello slancio repubblicano, e Napoleone il teneva in ottima disciplina, paragonato agli altri in Europa. Ma in Spagna i Francesi poca disciplina conservarono per le dissensioni de' capi, e lo slancio era diminuito per la natura e l'ingiustizia della guerra. Nella campagna di Waterloo il talismano imperiale era già rotto, ed il morale non più saldo. Che se l'esercito inglese incontrato si fosse con quello di Francia ne' primi anni dell'impero, subito avrebbe il fato degli Austriaci, de' Prussiani, e de' Russi.

Venendo all'esercito italiano, oggetto nostro unico, diremmo che tra noi il dare slancio è assai più agevole cosa ch'il tener le truppe in ordine. Quindi savio governo vegliar dovrebbe che vi si mantenesse disciplina severa, e non a spese dello slancio. Esposto noi abbiamo nella quarta parte di questo lavoro le vie di punire, di ricompensare, di conferir gli avanzamenti, e tutti quelli precetti entrano nelle basi della disciplina. Ma una volta stabilite tali basi, il governo italiano volger dovrebbe le sue cure su gli esecutori de' regolamenti e delle leggi militari, su gli ufficiali generali, ad ispirar loro per tutte le vie che sono in mano del potere, sensi elevati, dignitosi, e patriottici. In una

nazione dove i cittadini tutti servirebbero nell'esercito per un dato tempo, un generale combattere non dovrebbe le gelosie e le antipatie di uomini che occupano elevate cariche, e che non hanno professato mai il mestiere delle armi; ma nel tempo stesso il suo merito, le sue azioni andrebbero pesate con esatta bilancia. I gradi di generale non si dovrebbero prodigar mai. Val meglio che un colonnello faccia le funzioni di brigadiere, e questi di generale di divisione, che il nominar senza necessità ufficiali generali, soprattutto in tempo di pace. Quando si fosse a fronte del nemico, il governo accordar dovrebbe molta latitudine a' generali, e quando essi ne abusassero, far si dovrebbe in modo che ne rinvenissero il maggior castigo nell'opinione pubblica. Esser dovrebbe il governo più pronto a premiar le genti, che a punire involontari falli. I romani generali al primo apparir d'Annibale in Italia, sembrava che gareggiassero a commetter falli da menare alla perdita della repubblica, e pure niuno di essi punir si volle, al contrario grazie si resero all'azzardoso Varrone.

Un generale che fosse severo, imparziale, e si occupasse indefessamente del ben essere delle truppe da lui condotte, necessariamente ne sarebbe l'idolo. Un generale che per sete di popolarità, si rivolgesse agl'individui, andrebbe direttamente contro il suo scopo. Ecco le massime, che secondo noi, aver sempre dovrebbero i generali italiani, e che ben farebbero d'insinuare agli ufficiali da essi condotti.

1.º Niuna mancanza leggiera o grave, e niun delitto andar dovrebbe impunito mai, poichè il perdonare un fallo piuttosto che un altro è rivoltante dispotismo, che perder fa alla punizione ogni utile risultamento.

2.º I generali agir dovrebbero, e far agire gli altri ufficiali, in modo che le truppe si convincessero, ch' i loro padri aver non potrebbero maggior cura di essi, di quella che ne hanno i capitani, i colonnelli, i generali loro.

3.º Dovrebbero i generali in tutte le occasioni ripetere agli ufficiali de' corpi che comandano, che i superiori punir possono secondo l'autorità che ne hanno dalle leggi, ma non è loro dato d'insultare in modo veruno i semplici militari, da' quali differiscono soltanto a ragion di grado. Un savio codice militare prescriber dovrebbe punizioni severissime, fino alla destituzione, contro gli ufficiali che si permettessero ingiurie di fatti o di parole verso i semplici militi. I generali per niun riguardo permettere dovrebbero che andasse ineseguita questa parte del codice penale, ove il caso per applicarla si presentasse.

4.º I generali nelle loro allocuzioni, e negli ordini del giorno, studiar si dovrebbero di persuadere i loro subordinati, che se per umane vicende assopita si è vista la virtù italiana, essa non si è mai estinta, perchè conferita da natura al popolo italico per ragion di clima, e che quindi si perderebbe soltanto ove il sole cambiasse il suo corso.

Volete che i vostri subordinati abbiano grande idea di loro stessi? persuadetevi voi prima ch'essi capaci sono delle imprese più ardue. Un generale che capitanasse un esercito per un anno, onorato

dalla confidenza del suo governo, se in questo tempo non giungesse ad entusiasmare e disciplinare il suo esercito, ad incapacità sua attribuir se ne dovrebbe la colpa. Non si è stentato mai ad elettrizzare gli uomini del mezzogiorno. La disciplina tra loro non s'introduce senza studio, ma che sieno capaci di possederla in grado eminente il provano Sparta e Roma.

Finiremo questo articolo col dire a' nostri italiani, che l'entusiasmo supplisce alle volte alla mancanza d'istruzione, ma non mai alla mancanza di disciplina.

CAPITOLO QUINTO.

Istruzione.

Tre oggetti rinchiude l'istruzione d'un esercito. Insegnar la maniera di marciare in diversi ordini, ed in quelli combattere; fortificar le fibre de' cittadini sotto le bandiere, non fargli cadere nell'ozio. Questa istruzione deriva da teoria stabilita con leggi, e dall'intelligenza de' generali che sorvegliano dette teorie. Da ciò ch'esposto abbiamo nella quarta parte, l'istruzione dell'esercito italico riescirebbe piacevole alla gioventù, dacchè si eserciterebbe in cose utili, anche quando si è lungi dalle bandiere, come il ben tirare allo schioppo, schermire con la baionetta, la sciabla, la lancia; cavalcare, correre, nuotare. Ma sebbene piacevoli sieno questi esercizi, il metodo adottato nell'insegnarli contribuisce moltissimo a far che l'ore d'insegnamento divengano ore di ricreazione, o pure ore di noia. L'orgoglio e l'amor proprio danno all'uomo grande tendenza al signoreggiamento. Un caporale quando istruisce dodici uomini, ed anche meno, sente piacere a far sfoggio di superiorità, mortificando i suoi subordinati. I generali che avessero a cuore di veder bene istruite le truppe che vanno loro affidate, dovrebbero primi nel comandare le manovre di linea dar esempio di dolcezza e di calma. Acquistar dovrebbero l'abitudine di non impazientarsi mai, nè irritarsi verso i loro subordinati, primieramente per mostrar sempre loro il superiore e non l'uomo, ed in secondo luogo per non mortificarli in pubblico, cosa che produce smarrimento tale, da far dimenticare ciò che più si conosce. Gli ufficiali più dotati vanno d'amor proprio, più sensibili veggonsi a' modi poco affabili de' superiori. Allorchè un generale sul terreno mostrasi di sangue freddo e dolce, non istenterà molto a farsi imitare dagli ufficiali superiori, ed essi imitati andranno da' capitani, dagli ufficiali subalterni, e da' sotto ufficiali negli esercizi minuti. Ecco la prima cura di un generale. La seconda è di esser poco esigente in quella parte dell'istruzione meno utile, ed esigentissimo nella più necessaria. Il tirar con precisione allo schioppo, è la più utile di tutte le istruzioni. Un battaglione che marciando in battaglia facesse alto, ed eseguisse i fuochi di battaglione in modo, che le palle entrassero tutte tra due parallele un piede distante tra di esse, tracciate su di una spalliera di legname, meriterebbe ricompensa. Porterebbe per esempio, sull'estremità dell'asta della bandiera un qualche segno. Le truppe ch'eseguono i fuochi con destrezza, hanno vantaggio som-

mo sulle meno destre. Attualmente in tutti gli eserciti in Europa non è strana cosa il vedere ch' il fuoco di battaglione eseguito su di una massa, o su di linea nemica, non dia un solo ferito. Ma ove le truppe fossero istruite nel modo che noi proponiamo, il fuoco di battaglione vi darebbe centinaia di feriti. Dopo l'esercizio del tiro, il più utile è quello della scherma colla baionetta isolata ed in punta allo schioppo. Le truppe che la maneggiassero bene ne' due modi, vanno sicure di respingere la cavalleria, e la respingerebbero quando anche fossero formate su di una riga in luogo di due. Il coraggio negli uomini deriva dall'esperienza delle proprie forze. Così si spiega come tra entusiasmata massa, ed una banda di freddi mercenari ordinati, da uomo ad uomo i primi superiori sarebbero a' secondi, ma non così da corpo a corpo collettivo. Le truppe si avvezzano a conservare le loro righe ordinate, sia in battaglia, sia in colonna, mercè lunga abitudine.

Dicemmo noi altra volta, che andar dovrebbero formate su di due, e non già su di tre righe, ed a nostro appoggio accennammo l'autorità di Napoleone. Tra i vantaggi che si hanno sul sistema di due righe, contansi il non vedere inutilizzata la terza ne' fuochi, poichè i fuochi di tre righe sono ineseguibili in presenza del nemico, particolarmente se il terreno cessa d'esser una pianura ben livellata. In secondo luogo l'evitare od il diminuire la confusione in cui cadesi, essendo in tre righe, nelle manovre spedite, ed in momenti difficili.

Per la cavalleria, la prima qualità è il signoreggiare il cavallo, la seconda il ben maneggiar la lancia. Tanto i cavalieri che i fanti, appena avanzati nell'istruzione, bisogna ch'eseguano l'evoluzione in terreni inuguali, e non lasciarsi sedurre dal colpo d'occhio. Un vasto campo di Marte, destinato ad istruire le truppe nell'evoluzione, contener dovrebbe burroni, piccoli boschi, terreni elevati, imitar dovrebbe quanto più fosse possibile i terreni ne' quali per lo più si combattrebbe in Italia. Noi raccomanderemo l'idea del maresciallo Saint Cyr, di far combattere la cavalleria su di una sola riga. Se quel francese generale scritto avesse per l'Italia, abbondato avrebbe in tal senso.

Noi crediamo, per tutte le armi, le teorie francesi migliori in Europa. Crediamo pure che pochissimi cambiamenti far vi si potrebbero. Ma temeremmo talmente il desiderio di novità che potrebbe impadronirsi della mente de' militari destinati a proporre qualche miglioranza in esse teorie, che preferiremmo il vederle tradotte come trovansi in italiano, ma da mano maestra per le voci di comando.

Il secondo scopo dell'istruzione è il fortificare il fisico de' militari, ed esso si ottiene completamente mercè la scherma della baionetta, il correre, il saltare burroni. Nella cavalleria la scherma della lancia non fortifica abbastanza. Bisognerebbe far marciare moltissimo a piedi i cavalieri, precetto disprezzato in oggi da tutte le cavallerie d'Europa. Da ciò deriva che gli ufficiali, ed i semplici cavalieri di buon ora divengono per lo più corporati, ed esposti vanno a malattie ignote a' fanti.

Il terzo scopo che si ha con l'istruzione è l'allontanare i militari dall'ozio, ed è questo infatti un grande scopo. L'istruzione che noi richiediamo dagli ufficiali e dalla truppa è tale, che poco tempo rimarrebbe loro da vagare. Allorché i romani generali avevano bisogno di ristabilir la disciplina, occupate tenevano le legioni in modi diversi. Nei nostri tempi, quando vedesi un corpo bene istruito, non si erra mai nel credere, che la disciplina vi si mantiene esattamente.

Termineremo col dire che nel mestiere delle armi avviene lo stesso che in tutti gli altri mestieri. Più gli uomini s'inoltrano nell'istruzione, più vi si attaccano con piacere. I militari di un corpo, che primeggiasse per l'esattezza nell'eseguire l'evoluzione, ed in tutti gli esercizi da noi esposti, servirebbero con più amor proprio e con più piacere di altri, che appartenessero a corpi dove l'istruzione va negletta.

Ma tutto ciò ch'è esposto abbiamo relativamente all'istruzione, non produrrebbe mai i risultamenti da noi bramati, ove questa giungesse nuova a' cittadini allorché chiamansi alle bandiere. L'agilità e la destrezza nel grado da noi richiesti, acquistansi in età tenera assai. Siccome dicemmo altra volta, i nostri legionari a piedi ed a cavallo, prima d'entrar nelle legioni si sarebbero istruiti nelle milizie, e prima di tale istruzione altra ne avrebbero ricevuta nelle guardie nazionali, dove chiamati andrebbero i cittadini all'età di anni diciotto. Non dimeno noi vorremmo ch' il governo adoprasse tutta la sua influenza, per introdurre in tutta Italia l'uso d'avvezzare i giovanetti appena compiuto il decimo anno, agli esercizi ginnastici, simili a un dipresso a' quel che rinvengonsi in alcune capitali in Europa, in privati stabilimenti. Ivi a' cagion del prezzo elevato, famiglie agiate soltanto inviano i loro ragazzi, e per lo più quando sono di debole complessione, ovvero hanno deformità tali da potersi correggere con esercizi ginnastici. Il governo italico decretar dovrebbe, che le amministrazioni municipali stabilissero in tutte le comuni il locale e gl'istruttori per questi esercizi, a favore de' giovanetti da dieci a diciotto anni compiuti. La legge punir potrebbe que' padri, che trascurassero di far frequentare le scuole di ginnastica a' loro ragazzi, col privarli del dritto dell'elezioni municipali o rappresentative, o del dritto di aspirare a' pubblici impieghi. Basterebbe questa legge, perchè nel corso di pochi anni la gioventù italiana non la cedesse alla greca ne' tempi de' giuochi olimpici.

Sull'istruzione teorica ne dicemmo abbastanza, parlando dell'esercito di linea. La parte scientifica e teorica del mestiere militare, senza molta spinta del governo fiorirebbe in Italia, quando le forze nazionali si ordinassero nel modo da noi indicato.

CAPITOLO SESTO.

Sull'attitudine degl' Italiani pel mestiere dell'armi.

Le virtù ne' popoli sono il risultamento di savie leggi, ma le stesse leggi ottengono più o meno vistosi risultamenti a ragion delle circostanze e

del clima che favoriscono un popolo. Le prime variano a seconda de' tempi, l'altro non cangia. Quindi in Italia ove respirandosi clima di vita prego, si è intelligente, attivo, svelto, perseverante, sobrio, un legislatore, tutto computato, fiorir farà il mestiere delle armi più agevolmente che in molte altre contrade. Ma perchè non siamo noi il primo popolo belligerante in Europa? E perchè il giardino che giace negletto sulle fertili sponde del Volturno di gran lunga cede a quello che l'industrioso Olandese con ammirabile perseveranza coltiva nella sua ingrata materna terra? Nel dire il sommo Machiavelli che stentasi tra gl'italiani ad istabilir disciplina, non ha completato lo sviluppo di tale idea. Poichè la ragione onde si fatta difficoltà deriva in alcune circostanze, in altre fa sì che la disciplina giunga tra noi a quella perfezione, la quale innalzò tanto le romane legioni, da far dire a Vegezio che ne credevano l'ordine dettato da un Dio. Cosicchè se volete che gl'italiani come gli automati del Nord, soffrono plaudenti le asprezze del mestiere dell'armi e le durezza della disciplina, senza ragioni che a soffrirle gl'inducano, l'opinar di Machiavelli non porge dubbio. Ma se all'opposto gli eccitate con molli che potere esercitano su di uomini che sentire e pensar sanno, la disciplina che tra loro introdurrete, sarà di ragione: quindi altrimenti salda di quella che vantano gli eserciti del nord. Noi nel percorrere rapidamente la storia militare ed insurrezionale de' popoli in Italia, dimostreremo la non interrotta tendenza degl'italiani per le armi, che si è sviluppata in tutte l'epoche, non eccettuando quelle di tristissime leggi. E siccome non per mancanza di buon dritto, o di volontà, o di odio contro l'invasore, gemiamo nel servaggio, ma perchè divisi, privi di forze compatte, e mancanti di piena fiducia in noi stessi, così crediamo che l'esaminar l'indole de' nostri popoli non sarà infruttuoso esame. Posciachè dalla conoscenza delle proprie virtù e delle proprie forze deriva l'ardire per grandi imprese.

Il far cenno della gloria militare de' popoli della magna Grecia, e della Toscana, appartiene ad eruditi scrittori, dacchè di tenebre vanno involte le italiane gesta di que' tempi. I fasti de' Romani furono tali, che da niuno ignoransi. Osserveremo soltanto due circostanze, dalle quali traluce il carattere italiano. L'aver essi sempre fatta la guerra con poche forze, e l'aver riposto nell'infanteria la loro potenza: ciò indica solidità nel senno e nel braccio. Caduto il romano imperio, dacchè nulla v'ha d'eterno nelle umane opere, se non la grandezza italiana, almeno gli avanzi delle sue virtù rifugiaronsi in varie città marittime, le quali chiarissime divennero sulla terra. Appena la potenza delle orde nordiche principiò a traballare nel mezzo giorno, le scienze, le arti, il mestiere delle armi che in dette città avevano ricevuto asilo, si sparsero in tutta la penisola, che in breve divenne la scuola militare delle nazioni d'Europa che aspirarono a civiltà. Ordinar fanti e cavalli, istruirli a fronteggiare il nemico; fortificar città, difenderle, ed attaccarle; trattar con destrezza le armi da presso; costruir navi, e con esse combattere il nemico in alto mare, o pure ne' suoi fortificati lidi, furono

erti e virtù per lunga pezza esclusivamente italiana. Perciò osserviamo anche in oggi nel francese esercito impiegarsi gl'italiani vocaboli di caporale, capitano, parapetto, scalata, scarpa, controscarpa, e mille altre voci dalle nostre ordinanze tolte. Ma il derivar d'ogni bene una qualche conseguenza sinistra, è nella natura delle umane cose. La virtù negli uomini e ne' popoli separata non va mai da gare, da gelosie, e da ambizione di signoreggiare il vicino. Se dalla barbarie in cui era caduta l'Europa, tra i popoli italiani uno solo sorto fosse virtuoso, egli sottomesso avrebbe gli altri, e così rialzato si sarebbe l'italico imperio. Ma l'essersi generalizzata tra noi l'eccellenza nelle armi e nell'arte di governare, fu causa prima della perdita della nostra indipendenza. Poichè varii essendo i popoli che aspirarono al primato, fu cagione che principiassero le guerre interne. E siccome niuno d'essi ottenne superiorità decisiva, perchè in varie contrade della penisola la virtù abbondava, i rancori andiedero oltre tanto, che si corse alle armi, ed i perdenti invocarono l'aiuto straniero. Il mezzo giorno italico perchè compatto non fu invero compreso in queste snaturate guerre. Nelle due Sicilie i principi di schiatta normanna combattono con successo altri rivali principi, e libere città, l'ultima delle quali fu l'inclita repubblica di Napoli. Eccoli senza rivali al di dentro volger le armi contro lo straniero, od aggressori, o per difendersi. Sconfitto è da loro in oriente l'imperator Greco; ed in Italia quello di Germania, che tenta d'invadere i loro stati, è vinto anch'egli. Lo stesso ne avviene del Pontefice sostenuto da bande allemanne. Chi non crede battuta l'ora dell'italiana riunione, chi non saluta l'Italia qual nuovo imperio sotto lo scettro di principi nazionali, dacchè di Normanni nome ed origine avevano soltanto? Ma fortuna cui tutto cede, permette ch'estinta vada la legittima linea de' grandi eroi, ed alla bastarda fa che succeda principe incapace di resistere all'ambizione di casa Sveva, in quel momento per interesse sostenuta dal geloso Vaticano. Ed ecco come si aggiorna a secoli più lontani il risorgimento dell'italico impero.

Vedonsi intanto gl'italiani del centro e del Nord, guerreggiar l'un contro l'altro e per terra e per mare. Allorchè ritornerà Italia libera, ed un governo nazionale disporrà che si pubblicasse un elenco delle azioni valorose e magnanime avvenute in Italia, dalla caduta dell'impero di Roma fino al secolo decimo quinto, si stupirà dell'abbondanza di fatti magnanimi. La sola Sicilia sotto Pietro e Federico Aragonesi, darebbe particolarità da far tacere i fasti di molti popoli. E le guerre tra il Veneziano e il Genovese; il Pisano e il Fiorentino, tra questo ed il Veneziano per terra, lasciando da parte le guerre minori, quanto non darebbero mai a narrare? Sopra tutto le guerre che Venezia sostenne contro il greco impero, illustrano il carattere italiano quanto le più belle imprese di Roma l'illustrarono. Ma ecco che stanchezza di sì lungo combattere d'italiani contro d'italiani, sorge un modo nuovo affatto di guerreggiare: di quello de' condottieri intender parliamo. S'introducono essi a poco a poco in Italia, convertono il

nobil mestiere dell'armi in armato monopolio, e que' che meglio contribuiscono a dar loro credito sono Venezia e Firenze. La prima perchè nel mare riponendo la sua grandezza, sulle navi impiega le braccia venete, ed al mercenario affida la guerra di terra. Firenze perchè arricchita da esteso commercio, piuttosto che porre i suoi cittadini in campagna, preferisce a soldare condottieri mal fidi, e si assuefanno così i Fiorentini a dispreggiare il mestiere della guerra, come opposto all'individuale libertà, senza pur mente che gli uomini divezzi a trattar le armi, sono all'orlo sempre del servaggio. I condottieri interessati a prolungar la guerra, di cavalli compongono il meglio delle loro bande, e di ferro si coprono. All'arte di fronteggiare e di combattere arditamente il nemico, succedono mille sottigliezze che malizie non sono di guerra. Così tra il discredito in cui cadono le italiane bande, e le guerre interne che riducono i perdenti ad implorar soccorsi da que' d'oltremonte, l'indipendenza italiana soggiace sotto il colossale dominio di Carlo Quinto al principiar del decimo sesto secolo.

Da quell'epoca fino alla francese rivoluzione, ogni militare virtù si addormenti nel suolo italico. Il genio di due italiani di differenti epoche, Gioia di Amalfi, e Colombo, aprendo gli Oceani agli stranieri, cagionarono la decadenza totale delle forze marittime de' Veneziani e de' Genovesi. Colombo fu spinto alla maggiore tra le umane imprese, dalla brama di vedere la sua patria superiore alla rivale Venezia, che pel mar rosso tesoreggiava nelle Indie. I Genovesi in luogo di trarre vantaggio dalle virtù di sì gran cittadino, l'astrinsero di mendicare aiuto dallo straniero, ed essi combatter fecero i loro esperti marinari non più per la propria gloria, ma per quella della inglese Regina Elisabetta. Si videro grandi uomini di guerra, la cui virtù priva di una patria guerriera, fece che con italiana mente capitanassero oltramontani eserciti, come Eugenio de' principi di Carignano, Montecucoli, Trivulzio, Alessandro Farnese, Pescara, Ambrogio Spinola. Priva Italia di nazionali schiere, si osservò di tempo in tempo o questo o quel popolo provare ch'il valore italico destasi agevolmente, e con vigore contro l'oppressione straniera. Ne avviene de' popoli come degl'individui, che per meglio conoscerne il carattere, giova più l'esaminarli quando in tristo stato. Esaminiamo quindi di che sono gl'italiani capaci anche mentre non più nazione. Nel decimo settimo secolo il popolo della città di Napoli, disertato dalle classi gentili, condotto dal pescator Masaniello, obbligò i fieri Castigliani di rinserrarsi ne' tre fortissimi castelli, de' quali due sul mare aperto alle loro navi. Abbandonati i popolani a sè stessi, mal armati, e d'ogni consiglio privi, da mezzo le strade per nove mesi combattono la prima potenza che avesse Europa, e libertà durevole conseguito avrebbero, ove le stoltezze del Duca di Guisa reso non avesse infruttuoso il plebeo eroismo. Nè il decim'ottavo secolo scorre privo di memorando italiano atto. Anche la plebe della patria d'Andrea Doria provar volle che il valore nella nostra penisola non è mai spento. Numeroso esercito austriaco minaccia l'inclita Genova, che la sorte delle armi abbandonar fatto

aveva da' suoi alleati. I capi di essa diffidando delle proprie difese, patteggiavano col nemico, che nella città introdotto viene. Già la brutale soldatesca d'Austria ad ogni eccesso si abbandona; già mena il bastone contro i cittadini, come se vili giumenti fossero; già l'avidò generale supremo a milioni chiede il danaro, onde esaurite le tasche dei privati, agli argenti delle chiese è necessità ricorrere, quando non la spada di un patrizio, di un secondo Camillo, ma i plebei che armano i petti ignudi di valor disperato, assaltano nelle strade i barbari nemici, gli pongono in rotta, gli scacciano dalle mura, e generosi delle mal guardate porte, le chiavi rendono all' incauto Doge.

La gloria che in tre secoli acquistarono le italiane truppe, combattendo tra le righe spagnuole, o tra le austriache, o pure sotto i principi di Savoia alleati dello straniero, di poco sollievo è il rammentarla, poichè di nazionalità andò priva. Per correggere in certo modo i torti di cangiata fortuna, gl' Italiani dieronsi a' duelli, ne' quali primeggiarono in Europa, e si fecero così valere come uomini, dacchè più nol poterono come nazione.

Ecco sopravvenire la francese rivoluzione, la quale di pochi anni precede il secolo in cui viviamo. Noi sfuggiremo il narrare il valor de' Piemontesi ausiliando l'Austria, e della napoletana cavalleria, che spedita in aiuto della stessa potenza si distingue ne' campi di Lodi. Non faremo cenno degli stessi Piemontesi, che poscia sotto il vessillo tricolore ammirazione destano. In silenzio passeremo le prodezze de' soldati di molte province italiane, che compongono il regno d'Italia, il quale cessa col fondator di esso. In più memorie scritte da' Francesi sulle campagne in Spagna, in Italia, in Germania, in Russia, parlati di que' valorosi, che per ogni qualità guerriera furono in pregio. Quando anche la Toscana si volle che Francia divenisse, i reggimenti ivi ordinati di nulla a' francesi cedevano. L'Aragonese, il Valenziano, la Catalogna, i campi di Lutzen e di Bautzen, e la piazza di Danzica, sono testimoni del coraggio impetuoso delle napoletane truppe. Di quello de' Siciliani, che combatterono tra le inglesi schiere, se ne parla con vantaggio nelle memorie che descrivono le campagne britanniche. Ma di tante gesta che onorano gl' Italiani guerrieri, non ci avvalghiamo in questo articolo, poichè confuse tra quelli di stranieri eserciti, della nazionalità il merito perdono. Sarebbe per avventura un argomento da dar valore all' opinar nostro, quel veder due Italiani, Buonaparte e Massena di molto elevarsi tra tanti illustri guerrieri, che vantano gl'immortali eserciti della francese repubblica?

Esamineremo soltanto le insurrezioni od i fatti d'arme italiani, indipendenti di straniera influenza, che avvenuti sono nel secolo che corre, e con esso esame termineremo di dimostrare l'italiana attitudine pel mestiere dell'armi. Ecco il suolo italico divenuto campo di battaglia dell'Austria, e della Francia. Stan per la prima la plebe, il clero, il Vaticano, gl' Italiani principi. L'altra, libertà promettendo raccoglie a sè tutti gli uomini di mente, e la gioventù che con profitto legge le opere di

recenti italiani scrittori, che il velo alzavano con cui il dispotismo copriva le comuni miserie. Così tra i due stranieri standardi va l'Italia divisa, innalzarne uno che nazionale sia, è opera ineseguibile. Ferdinando che regna sul mezzogiorno, al terminare del 1788, con esercito di popolani che abbandonato hanno l'aratro e la zappa da tre mesi appena, condotto da generali austriaci, assalta i Francesi da Championet capitanati. Al primo rovescio fugge oltre lo stretto il non inseguito re, ed il suo esercito si sbanda. Divenuto da ciò audace il vincitore, presentasi alla capitale, aperta e non presidata. Ma qual non è mai la sua sorpresa nel vedersi attaccato dal popolo napoletano, che da Masaniello in poi trattato non aveva mai arme! Quel popolo non da dietro le mura, non favorito da anguste strade interne, ma bensì in campagna aperta combatte, opponendo perseveranza e furore alla nemica disciplina. Già da tre giorni si pugna, i popolani di piegar non fanno atto, ed il generale Championet alla ritirata preparasi. Ma ecco i patriotti che per amor di libertà l'invasore aiutano, combattendo il popolo alle spalle. Eccoli padroni dell'eminente castello di S. Elmo, dove sventola la tricolore bandiera. Allora sì che i popolani si smarriscono, ed i Francesi, spalleggiati da repubblicani del regno che trovansi nella capitale, vi entrano alla fine. In questo secolo invase sono andate Lisbona, Madrid, Parigi, Vienna, Berlino, Mosca, quale popolo di queste capitali ha osato presentarsi in aperta campagna contro l'invasore, ed ostinatamente combatterlo? Nè i popolani delle provincie mostransi di meno di que' della capitale. Nella Puglia popolazioni di città cospicue, prima che rendersi passar si lasciano a fil di spada da' Francesi, le cui perdite in uomini divengono sì vistose, che alle frontiere si riconcentrano. Astretti essi poscia dalle vicende della guerra di evacuare il regno, abbandonati ed in picciol numero rimangono i repubblicani. Ma non perciò perdon coraggio, e per più mesi alla numerica debolezza con imperterrito ardore suppliscono, sebbene pochi tra essi alle armi ed alle fatiche assuefatti. Finalmente da aiuti stranieri, e da popoli in arme assaltati, è forza che cedano. Que' che composero il repubblicano governo, distintissimi o per mente, o per fortuna, o per natali, senza uno escluderne, su di un patibolo lasciano impavidi la vita, sdegnando per salvarla, ogni via di bassezza sospetta. In quale contrada mai un governo cader si vide con magnanimità uguale? Dove libertà antica si difese più eroicamente di questa sì fresca e di base priva? Nel 1806, l'insurrezione calabra da noi descritta, l'esempio diviene di tutte le guerre insurrezionali contro le invasioni. Nel 1815 ecco Gioacchino Murat con esercito affatto nuovo, debole di numero, debole per la disciplina, eh' egli guerreggiando altrove campo non ebbe d'introdurvi; e debole dal canto morale, guasto da maneggi inglesi, e dalle minacce di formidabil lega. Nondimeno il valoroso re va sì ben secondato da' suoi, che sul Panaro, a Carpi, su Reno presso Bologna, le agguerrite bande austriache per numero superiori, vedonsi respinto da giovanetti che per la prima volta campeggiano. Or le azioni che accennato abbiamo, debbonsi per

avventura alla saviezza delle leggi, all'espertezza de' governi, ovvero all'attitudine delle genti d'Italia ad impugnar le armi, tra i quali ogni scintilla produce un incendio, ogni leggiera spinta atti grandiosi?

La rapidità de' progressi nello spirito pubblico in Italia, esaminata attentamente, si rinvien maravigliosa. Nel 1806 l'esempio delle Calabrie va seguito dalle altre provincie, e così le popolazioni insorgono quasi tutte a favore dell'antica dinastia, e del suo tristo sistema. Nel 1815 questi stessi popoli, con le guardie nazionali combattono sulle coste le forze anglo-siculo, e danno un esercito mercè il quale Gioacchino proclama l'italiana indipendenza. Nel 1820 nello stesso regno si abbatte il potere assoluto. Nel 1821 anche il Piemonte un governo costituzionale proclama. Infine nel 1831 la Romagna abbatte il dispotismo, e senza esorbitanti straniere forze, il papal governo è già caduto. Di queste tre rivoluzioni, per non deviare dal nostro soggetto, noi lasciamo la parte politica, e su i disgraziati avvenimenti militari le nostre riflessioni porteremo.

Nel 1820, siane qualunque la causa, siane di chiunque la colpa, non è men vero che la rivolta di Palermo fa sì, che i popoli al di quà del Faro soli contribuiscono a' preparativi di difesa. In pochi mesi, a dispetto dello sleale principe reggente, e de' suoi ministri, un esercito di oltre cinquanta mila uomini è in linea, ed ottanta battaglioni marciano verso la frontiera, mentre ne rimangono altri quaranta in riserva. Conservando le proporzioni, qual altro popolo in sì breve tempo, mal secondato dal potere esecutivo, fece mai sforzi maggiori? Delle cagioni de' tristi risultamenti di tante dimostrazioni patriottiche, ne abbiamo fatto cenno altrove. Oltrecchè, quando i popoli mostransi sì pronti a correre alle armi, sì pronti ad ogni sacrificio, se le conseguenze non corrispondono a tanto slancio, tradimento od incapacità di chi governa ne sono la causa. Nel Piemonte nè le minacce dell'Austria, nè quella del francese governo impediscono che l'esercito abbatte il potere assoluto, in momento opportuno per aiutare con potente diversione i popoli del mezzogiorno. Ma tra questi ultimi i tradimenti interni a' gli stranieri, trionfano, e quindi inevitabile addizione la disfatta del piemontese esercito. Nondimeno esso affronta il nemico, e le dissensioni interne che vi nascono, più che le forze austriache, ne cagionano la perdita. Que' di Modena e della Romagna nel 1831, per l'ardir che mostrano con mezzi non proporzionati a que' del nemico, meritano ammirazione e lode. Il veder gioventù non avvezza alle armi, nutrita negli agi, che corre ad ordinarsi, e condur si lascia da anziani e periti uffiziali, e che sebbene uno contro dieci, sfida le forche papali e le austriache baionette, rallegrar non debbe ogni Italiano, che una patria agogna, e che di non averne intende finchè non vede l'Italia indipendente, unita, libera?

Se divisi i popoli d'Italia mostrato hanno in tutti i tempi, in tutte le occasioni, volontà, ed energia degne di miglior fortuna, in oggi che dalle Alpi a Trapani uno è il volere, uno lo scopo, cosa mai non permette il primo loro unanime sforzo?

Riflessioni sulla guerra di montagna.

La guerra di montagna meriterebbe un trattato a parte in luogo di poche osservazioni in questo capitolo. E ciò tanto più che gli Appennini partendo dalle Alpi sieguono la nostra penisola nella sua lunghezza, lanciandosi anche oltre il canale in Sicilia, dove diramansi in tutti i tre angoli. Le Calabrie, gli Abruzzi, le vette montuose che nello stato Pontificio formano i due grandi declivi verso l'Adriatico e l'opposto mare, il Genovesato, sono contrade talmente montuose e favorite da altre circostanze, che ognuna di esse isolatamente presa salvar potrebbe l'intera Italia. Non di meno ci limiteremo per ora a pochi periodi, sperando in appresso poter trattare della guerra in luoghi montuosi estesamente.

Della guerra di montagna non molti hanno esatta idea. Credesi per lo più che poche forze, ed anche non agguerrite, mercè monti e gole sbarrar potrebbero il passaggio ad un esercito. Nel difendere luoghi montuosi con forze inferiori il gran vantaggio non si ottiene al primo urto, poichè i battaglioni che assaltano stendendosi sulle ali, e volteggiando a proposito intorno le sinuosità dei monti, far possono in modo che le difficoltà del suolo divengano un ostacolo comune ai due avversari. Le gole sono sempre in mezzo a' monti, i quali se li coronate di battaglioni fitti, il nemico alla lontana ne spunta le ali, e se li coprite di volteggiatori, il nemico ha la scelta di volteggiare anch'esso o di avanzare sul centro con masse spezzate, o pure di eseguire gli attacchi in amendue le forme mercè la sua superiorità numerica. I monti più aspri scorrer si possono da numerosa schiera ogni dove un uomo potrà porre il piede. Essi quindi da sé soli senza aiuto di arte danno al certo vantaggi grandi allorchè i difensori sono di poco inferiori all'oste che attacca, ma se l'inferiorità è vistosa, i grandi vantaggi di difenderli di viva forza cessano.

I vantaggi positivi che danno le contrade montuose ai difensori, i quali per numero e disciplina fossero di gran lunga inferiori al nemico che attacca sono i seguenti:

1.º Le schiere assaltanti perdono la superiorità che ridonda loro dalle armi accessorie, e dalle manovre in linea od in colonne compatte.

2.º Le mille le delle contrade montuose valgono almeno quanto le bene ordinate infanterie, allorchè combattono fra monti.

3.º L'esperienza e le teorie d'un generale perderebbero nelle azioni ogni vantaggio, se questi ignorasse il numero delle forze nemiche e le distribuzioni di esse. Ora ottengonsi tali lumi da spie, da riconoscenze, e dai propri occhi. Da luoghi montuosi, avendo per sé gli abitanti, essi in mille guise spiar possono gli andamenti e le forze di nemiche colonne, e meglio assal che non si fa da pianure. Le riconoscenze che in contrade piane richiedono grossi corpi, in mezzo a montagne si ottengono da piccoli distaccamenti, e con precisione maggiore. In fine chi comanda da' siti ele-

vati e ne conosce la configurazione, scorgerà da sé le mosse e le forze di chi assale assai meglio di quello che l'offensore ravvisa le avversarie.

4.° I montanari formati in milizie avvezze a viver di poco, rinvengono per lo più di che nutrirsi nella propria contrada, e possono agevolmente intercettare le vettoviaglie di cui il nemico abbisogna, e che passar debbono od a schiena di mull, o se sopra carri, da poche determinate strade quando se ne rinvengono.

5.° Ne' terreni montuosi le fortificazioni passeggere e permanenti eseguirsi agevolmente e con poca spesa, come pure i campi trincerati. Spesso vi si rinvengono punti, in cui dette opere non possono girarsi senza moltissimo deviare dal proprio cammino. Mercè sì fatti punti d'appoggio i pochi combatter possono i molti, e con vantaggio.

6.° Le posizioni montuose, le opere stabilite in esse di poco momento e vistose, ed i campi trincerati difender si possono per lo più fino all'ultimo fiato, senza esporsi ad andar tagliati in caso di ritirata, perchè in suoli di tal natura, ripiegando alla spicciolata, si soffrono perdite ma non si mettono abbasso le armi mai.

7.° I difensori di provincie montuose non vanno esposti a grandi disfatte, onde risorgono come le teste dell'idra.

8.° Secondo l'esperienza fatta dagli Svizzeri, si può ne' monti de' difensori supplire in parte al difetto di artiglieria con incavi praticati nella terra. Dal lato di chi li esegue scender debbono perpendicolarmente, e dalla parte opposta la cavità fa d'uopo che salga in piano inclinato. Collocando ivi una scatola ad un cartoccio di polvere, ed a proporzione adattandovi sopra una carica di piccoli sassi, ne otterrete gli effetti medesimi che vi darebbe una mitraglia.

9.° Finalmente il vantaggio più vistoso che hanno i montanari e le schiere incaricate a sostenerli è il manovrar di ritornello, in modo che si può rinvenire in una posizione, il cui possesso costato abbia molto sangue al nemico. Mercè le mosse di ritorno si esegue ciò che l'illustre Montecuccoli nostro chiama uccellare il nemico, e pizzicar tra le sue posizioni e le sue linee. Si è da noi supposto che i difensori di contrade montuose sieno inferiori per abitudini di guerra e per numero: Che se questi due difetti non si ammettessero, le montagne sarebbero inattaccabili. A fin di provar ciò che avanziamo, basti il dire che nella battaglia di Waterloo si riguardò qual grande vantaggio per gli Inglesi il ritrovarsi in posizione sulla pianura leggermente inclinata. Or quanto maggior valore aver debbano le vette ed i contrafforti de' monti!

CAPITOLO OTTAVO.

Riflessioni sull' arte di capitanare esercito nuovo.

Noi dimostrato abbiamo nel capitolo secondo che le truppe in massa, e le schiere nuove prima dell'invenzione della polvere, più che ora, combattevano con svantaggio agguerrite schiere. Da ciò ridonda gloria maggiore ad Annibale, il quale rinvenne la via di opporre con successo alle Roma-

ne legioni, forze per la maggior parte composte di varii popoli, non tutti avvezzi a militare ordinatamente, animati per lo più di sentimento di odio contro Roma, ma non dalla necessità di difendere l'indipendenza patria. Dobbiamo al certo dolerci di non aver nozioni precise del sistema del quale servivasi quel sommo per convertire in soldati invincibili, e sì rapidamente, un aggregato di uomini di tante nazioni e tanto diverse.

Le storie recenti narrandoci i successi de' popoli che combatterono per la loro indipendenza con eserciti nuovi, o con milizie, non attribuiscono i trionfi della lor giusta causa alle menti elevate, od alla tattica de' loro capitani, ma bensì allo slancio nazionale, a stranieri aiuti, a posizioni locali, ed infine agli errori del nemico. In fatti vediamo che più della saviezza de' capi militari giovarono agli Olandesi i loro ultimi scogli e l'assistenza di Elisabetta Inglese: Gli Americani degli Stati Uniti si scorgono separati da tanto mare dall'oppressore, e protetti non solo da potenti alleati, ma bensì da fiumi, laghi, e boschi estesissimi. Le nuove schiere francesi, che ne' primi incontri presentaronsi anche esse male al nemico, andiedero poscia debitrice delle loro fastose vittorie all'entusiasmo, di cui sì popolosa e marziale nazione era ebbera, ed ai falli ormai a tutti noti del troppo confidente invasore. Gli Americani del mezzogiorno non al sistema di attacco e difesa de' loro condottieri debbono la libertà loro, ma bensì a disastri che annientata avevano la potenza castigliana. Gli aiuti d'ogni sorte che Spagna e Portogallo riceverono dalla rivale del Francese Impero e dalle potenze nordiche, sono a tutti palesi. Sicchè anche i popoli di quella penisola poco debbono alla destrezza del loro generali.

Ma se nelle cennate contrade sorti fossero capitani fatti a trarre vantaggio dell'inesperto entusiasmo de' loro compatriotti, gli avremmo forse visti salvar l'indipendenza patria con quell'arte che servì ad Epaminonda, ad Annibale, a Spartaco. Pietro Moscovita avrebbe meritato d'entrare nella sfera di que' tre gran genii di guerra, se non avesse vinto il suo maestro con mezzi oltre misura superiori. Se Napoleone fosse stato primo tra i generali francesi a trionfare le forze nemiche, superiori di ogni lato alle repubblicane in Italia, avrebbe agguinto egli ai sudì allor questo che è d'altra elevatezza. Il formare per la prima volta il morale di un esercito nuovo, o pure di altro agguerrito che soggiaciuto avesse a ripetuti rovesci, è opera sì ardua, che mentre vanno nell'oblio mille conquistatori ed i loro numerosi eserciti, non è possibile dimenticare Epaminonda e la sua piccola banda. Il generale francese che dopo i rovesci di Lipsia e di Waterloo batterà primo in battaglia campale gli alleati alleati, si attirerà ammirazione somma tra i periti del mestiere delle armi.

L'arte di capitano unico principia ove termina quella di generali subalterni. Il ridurla in principii non gioverebbe più di quel che giovano le regole che menano a comporre un poema epico. Noi crediamo che le principali nozioni che richiedonsi in un capitano, e soprattutto in chi comanda esercito nuovo, sono la conoscenza dell'uomo e degli uomini che si conducono, e lo studio profondo della

contrada in cui si combatte. Un esercito ordinato da un pezzo, e presso un popolo che abbia un governo stabile, sarà sempre ben condotto da un Montecuccoli, da un Turenna, da un principe Eugenio di Savoia, da un Massena; ma niun di essi avrebbe per avventura ben guidato l'esercito di Cromwell, e questi forse avrebbe mal capitanato le bande del gran Federico. Con esercito fatto, in guerra regolare, bastano ad un generale carte esatte e circostanziate di una contrada. Ma con esercito nuovo, o di numero debole, o sprovvisto affatto od in parte di armi accessorie, bisogna conoscere il terreno passo a passo, senza di che non si trarrebbero giammai dalla conformazione delle località sue i vantaggi tutti ch'esso offre.

Riporre piena fiducia nell'entusiasmo di schiera nuova, e disprezzare questo sentimento, mercé il quale l'uomo vince la natura, sono ambedue errori gravissimi. La disciplina, molle maestra da conseguire vittorie, debbasi con sobrietà e destrezza trattare tra nuove schiere, o tra milizie, soprattutto se di patria la cui libertà fosse non adulta ma nascente. Per un capitano la difficoltà maggiore è il misurar con precisione fin dove sia progredito il morale del suo esercito, vale a dire fino a qual punto sia suscettivo di sostenere pericoli, fatiche, privazioni. La seconda difficoltà è il distruggerne i difetti e migliorarne il morale. Contansi schiere nuove che da sé sole combattono debolmente; ponetele a fianco di altre reputate, e non solo le uguagliano ma le sorpassano anche in ardui incontri. Queste fasi derivano dal sentimento morale di un esercito. Comunicare questo sentimento, o rilevarlo quando perduto, è una scienza che in gran parte ricevesi da natura, e se da essa non favorito invano ti sforzi di guadagnarla tra l'esperienza e lo studio. Le virtù che i cittadini acquistano sotto le bandiere, e che sono estranee a' loro padri, ai loro fratelli, riguardar non si debbono salde mai. Il clima esercita influenza moltissima. Il ben essere, la sensibilità, l'emulazione di que' del mezzogiorno, gli stessi non sono di que' del Nord. Gli antecedenti del popolo onde va composto l'esercito, esser debbono di gran peso agli occhi di perito condottiero. I Prussiani nel 1814, condotti da generale francese per ardire ma non per senno, dimenticano agevolmente gli strepitosi rovesci da loro sofferti nel 1806, perchè la presenza di potenti alleati comunica alle loro falangi emulazione e fiducia.

Ritornando al maestro di tutti, al Cartaginese, osserveremo che se la base del suo esercito andava composta di scelte bande, inesperti e nuovi uomini eran quelli, che, reclutati nella Gallia ed in Italia, ne aumentavano il numero. Gli stessi suoi veterani ordinati in Africa ed in Ispagna non trovavansi favoriti da tanti ed efficaci stimoli che spingevano i legionarii del grande impero a bene operare. I capitani di Roma forti de' vicini soccorsi, del patriottismo de' loro soldati, e di disciplina consolidata da abitudine e da lunghe tradizioni, non seguirono tutti nel combattere Annibale gli stessi principi strategici. I primi per disgrazia della repubblica mostraronsi avventurosi e vani; Fabio circospetto sempre; Marcello alternante fra la prudenza e l'ardire. L'africano che fidar dovea nel suo senno più

che nelle sue forze e negli aiuti, nel morale più che nel braccio de' suoi, qual Proteo novello cambiava di sistema per adattarlo a quello del capitano avversario. Ma egli non mostrò mai avvedutezza maggiore che alla vigilia della fatale giornata di Zama. Ivi non abbagliato dai suoi passati trionfi, non dalla gloria che tuttavia intatta il circonda, esamina freddamente le sue e le nemiche schiere, e l'esito dell'inevitabile battaglia prevede. Ciò sempre più dimostra che un capitano anche sommo contar non potrà mai con certezza sul suo genio, nel condurre uomini senza una patria che abbia ben radicate militari istituzioni.

Il generale Wellington merita al certo ammirazione non poca per la circospezione che mostrò in Portogallo, allorchè fronteggiato da Massena. È l'esercito britannico superiore di numero, alcuni de' suoi drappelli partecipato hanno alle vittorie di Egitto e di Maida in Calabria. Gli abitanti della contrada in cui si contende sono a favor suo, e per simpatia e perchè compri; nondimeno il capitano inglese tacer fa il suo amor proprio, sceglie posizioni vantaggiose presso Lisbona, senza economia estesamente le fortifica, non s'illude sulla differenza che passa tra il morale de' suoi e lo slancio delle nemiche schiere, e tanto senno va coronato da successi che aprono la via a vittorie vistose.

Lungo sarebbe l'additar que' capitani che per abbondanza di fiducia soggiacquero a vergognosi rovesci. Accenneremo Mark austriaco che nel 1799 conduce cinquanta mila Napoletani contro ventiquattro mila vittoriosi francesi. Dimentica egli che nuovi al fuoco sono i suoi tutti, e che trenta mila di essi due mesi prima che fronteggiassero il nemico, menavano la zappa e la vanga nelle loro terre natali. Le pone in movimento come se fossero vecchie schiere, e quindi esse ed egli rider fanno l'Europa. Diremo che Blach capitanando quaranta mila Spagnoli, come se non fossero schiere novelle, nelle piane dell'antica Sagunto innocentemente assalta il maresciallo Suchet che ha sotto la mano soli diciotto mila Francesi, coi quali fa prigioniero il generale Castigliano ed il suo esercito. Per terzo rammenteremo il re che presso Jena avventura il suo impero, senza porre in bilancia la poca abitudine di guerra de' suoi, e la virtù de' vincitori di Austerlitz, la propria esperienza e quella del capitano rivale.

In generale i capitani di nuove schiere o di numerose milizie che combattono per causa nazionale, confidano oltre il dovere nell'entusiasmo di esse ed il credono atto a supplire agli altri svantaggi. Quindi è che nelle loro arringhe o ne' proclami promettono sicura vittoria, la quale venendo meno, essi perdono il meglio, la fiducia de' loro eserciti, in cui l'ardire ad un tratto in scoraggiamento convertesi. Ma se in luogo di annunziare la vittoria come immanicabile, se ne ragionasse la probabilità, e senza mostrar poca fiducia ne' suoi si dicesse, che ove per un momento lunga abitudine di guerra trionfasse del valore e del patriottismo, uno scacco momentaneo si riparerrebbe mercé la perseveranza; e si trarrebbe profitto in altro incontro, come uomini di mente e di cuore usano, dalle lezioni di più periti . . . , l'esercito nuovo non andrebbe esposto in poche ore a perdite irreparabili.

Passando dalle vedute generali alle più minute, diremo che un capitano che con nuove schiere o milizie fronteggiasse il nemico in modo da esporci a completa sconfitta, farebbe scorno al suo grado. Le forze nuove debbono presentarsi sempre con somma destrezza e talmente da far che una rotta non fosse affatto probabile. Si ottiene ciò col combattere in terreni inopportuni alle armi accessorie, ed ove le stesse infanterie agir non possono altrimenti che alla spicciolata. Le piazze forti marittime sono appropriate per servir di scuola a nuove schiere, ed anche i campi fronteggiati da grossi fiumi. Dopo che un esercito acquistato avesse l'esperienza delle proprie forze, esporsi potrebbe senza rischio a combattere in linea sul finir del giorno. Così, riuscendo bene l'attacco, rimangono i giovani combattenti con sete di un nuovo, ed in caso contrario le tenebre gli proteggerebbero da una sconfitta.

Questi pochi precetti servono per esempio di tanti altri, che un capitano degno della sua carica rinvie nelle vedute da natura accordategli. Onde la prima virtù di un governo in casi difficili è quella di non errare nella scelta di un generale supremo.

Non abbiamo noi parlato di truppe a massa, poi-

chè savio governo, o perito capitano in pochi giorni le ordinerebbe come milizie.

Terminato avendo di esporre le nostre vedute sull'Italia militare, facciam voti perchè ad esse rimanga il solo pregio d'aver prime abbracciata la totalità della Penisola, e che altri provvisti non di patriottismo maggiore, ma di estese e profonde nozioni, spargano lume più chiaro su di queste teorie che per amor perseverante d'Italia nostra dedicato abbiamo ai suoi figli tutti.

Che da questo lavoro alcun bene ridondi al nobil suolo che ci vide nascere, e noi rinverremo ampio compenso a tutte le amarezze, con le quali fin da età tenerissima abbiām veduto aspro destino inteso a punire la nostra perseverante simpatia pel patrio ben essere.

E tu che di senno, virtù marziali, e ritrosia per seducenti favori hai fama, se avvien che scorso abbia queste pros critte pagine, e non desista dal credere esagerati i pensamenti ivi espressi sulla capacità italiana, ritorci gli sguardi in te stesso, ed osa presumere che natura fu soltanto verso di te e pochi altri larga di doti nel nostro suolo a lei prediletto!



SESTA PARTE.

SULLA GUERRA DI SOLLEVAZIONE PER BANDE SOSTENUTA DA ESERCITO

PERMANENTE.

Avevamo terminato questo lavoro, allorchè un Pesarese, che à l'Italia fitta nel cuore, ne inculcò caldamente di trattare a minuto i primi passi che menano alla peninsulare emancipazione, o sia di discorrere della guerra alla spezzata. Abbiamo rinvenuto savia la sua inchiesta, ed eccoci all'opra.

Diremo in primo luogo esser falsa idea di millitari pedanti, il supporre che una nazione, se priva di agguerrito esercito, difender non possa la sua indipendenza contro esercito straniero avvezzo alla guerra. Ma egli è però indubitato, che la nazione la quale imprende a difendersi senza una direzione, e senza unità, presto o tardi soggiace. Or quando alla direzione ed all'unità si aggiungessero schiere ordinate, sebbene non assuesfatte a campeggiare, e di più la configurazione del suolo propizia alla difesa, la vittoria sarebbe non solo sicura, ma ben anche si otterrebbe senza esorbitanti sacrifici. Questa verità ora cercheremo dimostrare, e così svelando a' nostri compatriotti i mezzi ch'essi anno di salute, gli ecciteremo per avventura a cimentare le proprie forze.

Le guerre di sollevazione si fanno da' popoli o contro i loro principi che avessero schiere, o un partito del canto loro, o si fanno da' popoli per opporsi all'invasione dello straniero, o per liberarsi dal suo giogo. Niuno de' principi che anno sceltro in Italia rinverrebbe, come un Carlo Primo inglese, il favore di un partito popolano, o l'appoggio di parte dell'esercito. Quindi tratteremo solo della guerra di sollevazione italiana contro gli Austriaci.

Per tale guerra la prima condizione che si richiede, è che i direttori di essa sieno compromessi nel movimento politico a segno tale, che ove cada spenta la sollevazione non rinvengano speranza di salute. La seconda condizione è il conservare sempre un grande punto di raguno riparato dagli assalti del nemico. La terza è l'impiegare la guerra difensiva per bande sostenute da schiere di linea, ne fosse anche assai mediocre il numero. Questo guerreggiare tanto confacevole al suolo ed all'indole italiana, richiede lunga esperienza di tal forma di guerra, ed il senno di non confondere ciò che

i popoli potrebbero fare con ciò che probabilmente farebbero. Se a noi riesce indicare regole ed ordinamenti utili a tale guerra, crederemo d'aver reso servizio non di poco momento alla causa patria.

Prima condizione. Necessità che la sollevazione sia condotta da cittadini compromessi.

Il tempo di Filippo Secondo la sollevazione del Belgio andò a vuoto, dacchè i suoi tre capi non credevansi compromessi, due de quali caddero in mano de' Castigliani, e furono decapitati. Il terzo d'easi Guglielmo d'Orange il Taciturno fuggì a tempo, e convinto del fato che l'attendeva se l'Olanda fosse stata sottomessa, agì con fermezza, e secondato da fortuna salvò la patria.

Il congresso degli Stati insorti d'America principiò soltanto ad agire con risolutezza, allorchè fu dichiarato ribelle. Talchè il governo inglese commise errore gravissimo, compromettendo fino agli estremi un congresso che riconosceva ancora il re della Grande Bretagna. Se i Francesi avessero combattuto lo straniero sotto il governo non compromesso di Luigi Decimosesto, certamente il nemico sarebbe giunto in Parigi.

Se gli Spagnoli nel 1723 furono sì agevolmente e prontamente invasi, e perdettero la libertà, ciò avvenne perchè il re vago di assoluto potere s'ingeriva moltissimo negli affari di governo, e nella direzione dell'esercito. Per consimile ragione gli Austriaci invasero le due Sicilie nel 1821.

Quindi appena prenderà piede una sollevazione in Italia, è indispensabile che uomini compromessi ne abbiano la direzione. E radunato un congresso, sarebbe necessario che tutti i suoi membri fossero compromessi altamente. La mancanza di questo provvedimento, ed il perdere la libertà una seconda volta, sarebbero sinonimi. Indicare i mezzi da conseguire un sì fatto parlamento noi comporta la brevità di questo capitolo. D'altra parte tali indicazioni vanno sottoposte a circostanze imprevisite. Penetrati gl'Italiani di un tal principio, rinverrebbero colle loro menti chiare le vie di effettuarlo.

Seconda condizione, conservare sempre un punto di raguno, da servire d'appoggio materiale e morale.

La storia è grande maestra della vita se non si legge come i romanzi. Allorchè Vircingetorige si chiuse col suo esercito in Alessia, egli sottopose sè stesso, e le Gallie al genio di Cesare. In quelle provincie si era talmente caldi d'amor d'indipendenza, che inviarono cento cinquanta mila uomini a soccorrere Alessia; ma caduta essa ed il capo, la sollevazione si estese e si ostinata si dilaguò ad un tratto. Gli Olandesi da' pochi scogli in cui eransi rifuggiati i più tenaci difensori della libertà, pervennero a scacciare per sempre l'invasore della loro patria. Così un pugno di Castigliani perseveranti e ristretti tra montuosa provincia, vide al fine la Spagna libera da' Mori. Se Napoleone avesse soggiogato Cadice, ad onta degli sforzi immensi degl'Inglesi, la sollevazione spagnuola ridotta si sarebbe ad opposizioni armate di poco momento. Se Pepe appena entrato in Napoli nel 1820, col l'esercito costituzionale, si fosse diretto alle Calabrie, ed avesse dichiarato di fortificarsi, e tenersi in quella regione finchè gli Austriaci non avessero riconosciuta la libertà e l'indipendenza delle due Sicilie, all'ora in cui scriviamo, quelle provincie, e forse le altre fino alle Alpi, sarebbero indipendenti e libere. Poichè una lunga lotta sostenuta in quello estremo mezzo giorno per qualunque evento avrebbe fruttato grandemente alla nazionalità peninsulare. E senza rivolgersi al passato, i Francesi chiaroveggenti confessano che caduta Parigi, poca o niuna speranza di salute rimarrebbe alla Francia. Così almeno a noi dicevano Haxe, Valaze, Carrel.

Da ciò conseguesi, che insorta l'Italia (ed a parer nostro insorgere dovrebbe nel mezzo giorno) le àncore della speranza italica esser dovrebbero due campi scelti con avvedutezza, e ben fortificati, uno nelle Calabrie, e l'altro nel centro della Sicilia presso Castrogiovanni. Il congresso giurar dovrebbe solennemente di ritirarsi nel primo de' due campi, appena gli Austriaci passerrebbero il Po. Disposti come trovansi in oggi i popoli d'Italia, la sola conoscenza di questi campi, palladii dell'italica rigenerazione, basterebbe a dar la febbre morale della brama di cooperazione a tutti i ventiquattro milioni d'Italiani, tranne forse il vecchiume stipendiato de' principi.

Di fuga spargeremo qualche lume su di questa idea, facendola accessibile alle menti meno esercitate in questi argomenti. Immaginiamo alle prese gli Austriaci con trenta mila uomini dell'esercito di linea nel campo calabro, aiutati da quella popolazione e da' più tenaci parteggiatori di libere istituzioni nel resto del regno ritirati nella Calabrie. Di quanto sarebbe mai numerosa la schiera ch' il nemico avanzar farebbe in quelle provincie? Per ammettere che fosse anche di trenta mila uomini, supporre dovremmo l'esercito austriaco in Italia almeno di cento venti mila; poichè novanta mila non sarebbero troppi per tenere in iscacco i Piemontesi, i Lombardi, i Veneti, e Modena, e Parma, e gli Stati della chiesa. Alla stessa dolcezza di costumi del popolo toscano non potrebbe grandemente fidare l'invasore. Non è molto, sotto l'impero di Napoleone, i reggimenti ivi ordinati face-

vano ammirarsi per militare virtù. Poscia gli Apuzzesi, la parte montuosa di Terra di Lavoro, la scabrosa provincia di Molise, la piazza di Gaeta, la vasta Napoli, le provincie di Salerno e d'Avellino, la Basilicata, ed in fine le Puglie, non si conterebbero con parole, sapendosi le Calabrie e la Sicilia in piedi, ed ivi raunato un esercito, la gioventù più ardita, ed il congresso. In tutto ciò abbiamo supposto morta la Francia, la sua tribuna muta, e tutti i suoi giornali, ed il radicale inglese incantato dalla negromanzia de' toris. Nulladimeno ammettiamo tutte queste ipotesi a favore del nemico, onde gl'Italiani sulle braccia italiane soltanto contassero.

Come mai trenta mila Austriaci combatterebbero nelle Calabrie un esercito di ugual numero, spalleggiato dal popolo calabrese in arme, e da' cittadini più fervidi del regno? I Calabresi avidi di gloria, sotto gli occhi d'Italiani d'altre provincie e del congresso, con tanti aiuti, si mostrerebbero assai meglio che non mostravansi ne' tempi in cui combattevano Massena. E se a queste opposizioni che incontrerebbe il nemico, si aggiungessero le altre che offrirebbe la guerra per bande, e gli sbarchi a' fianchi dell'invasore, (mezzi ostili de' quali ragioneremo tra poco) ognun vede quali sarebbero i risultamenti di questa lotta. I tardi Austriaci quando anche fossero i vincitori di Austerlitz, ed avessero la sveltezza francese, non trionferebbero mai le Calabrie, onde il campo di Sicilia servirebbe solo a maggiormente incurare i difensori di quelle rinomate provincie.

Penetrato di queste idee il general Lamarque, allorchè prendevamo da lui commiato nel 1831, per recarci tra Bolognesi, a noi diceva: « Ce n'est pas sur le Tronto, c'est dans les Calabres que vous devez vous faire tuer. » E se il lettore darà con noi uno sguardo penetrante nel cuore umano, vi leggerà che un esercito meridionale combattendo lo straniero nelle Calabrie, invoglierebbe gli altri Italiani assai meglio che se combattesse sul Po. Ciò avverrebbe e perchè la grande distanza magnifica molto le belle opre, e perchè ognuno vedrebbe la lotta decisiva aprirsi tra i mezzi più forti del difensore ed i più fiacchi di que' che assalta. Poaciacchè l'esercito austriaco dalle Alpi, al mezzo giorno, sarebbe come spada i cui gradi di resistenza declinano alla sua estremità. Quindi noi crediamo d'aver dimostrato abbastanza, che alla prima sollevazione italica sarebbe non utile, ma indispensabile condizione d'aver un punto insuperabile di difesa e di raguno da confortare tutti gli animi, da dirigere tutte le braccia, e che questo punto si rinverrebbe nelle Calabrie per la distanza, per la conformazione di quelle contrade, per l'indole di quelli abitanti, i soli che abbiano esperienza vantaggiosa e recente delle proprie forze.

Or passiamo alla terza condizione, cioè al doversi la guerra ordinare anche per bande, l'incarco delle quali sarebbe di dare molestia al nemico in mille guise, e bezzicarlo appena si assottigliasse nella vistosa lunghezza dalle Alpi alla parte più meridionale. La gioventù italiana discorrendo delle bande à errato tra la lodevole brama del bene e la scusabile inesperienza. Onde noi ci crediamo maggior-

mente in dovere di spargere su di questa parte quanto maggiore lume potremo, a dispetto della brevità del lavoro.

In Italia la configurazione del suolo, e l'indole de' popoli sono acconci più che altrove a guerreggiar per bande. Il suolo è così configurato, che una banda di cento montanari, mercè della simpatia de' popoli potrebbe dalle Calabrie giungere alle Alpi destreggiando tra gli Appennini, mentre cento venti mila Austriaci si terrebbero militarmente lungo la penisola. In quanto all' indole poi, intelligenza, sobrietà, destrezza, vigor fisico, sono qualità che gl' Italiani generalmente posseggono. L'ingegno individuale che li fa piegare a stento alla disciplina di ordinato esercito, nel campeggiar per bande darebbe loro gran vantaggio. In questo sistema il lato debole di essi è la troppo agiatezza e civiltà dei popoli della Toscana e della Lombardia. Le pianure di questa contrada a noi non danno da pensare, poichè in esse non si rimane scoperti, ed essendo tagliate porgono ostacoli quanto le montagne all'azione delle artiglierie, delle cavallerie, e de' fanti compatti. Ma i popolani in que' luoghi mancano della rusticità e delle abitudini necessarie per una guerra nazionale e per bande. Del resto il contegno dignitoso ch' essi hanno mostrato verso lo straniero dalla caduta del regno d' Italia in quà è tale, che obbligherebbero gli Austriaci a non indebolire i forti loro presidii che tengono in quelle provincie; tanto più che rammenta ancora l'Austria con quanto valore combatterono a danni suoi i corpi italiani figli di Lombardia, dove pure all' avvicinarsi delle Alpi si rinvencono i Bergamaschi, i Bresciani, ed altri popoli fieri che principiano a discostarsi dalle pianure.

I primi che nelle guerre della francese repubblica, e del francese impero sostennero lotta d' insorgenti, e per bande, furono que' della Sicilia di quà del Faro. Noi crediamo ch' essi opposero più vigore di quello che fecero anni dopo gli Spagnoli, i quali ottennero risultamenti felici dall' unanimità in tutte le classi della nazione, dagli immensi aiuti degl' Inglesi, e dalla bizzaria di Napoleone, che abbracciare voleva in una guerra Lisbona e Mosca.

Diremo un poco delle bande nel regno di Napoli, ed in Spagna, e poscia esporremo le nostre idee ordinarie sulle bande di sollevazione italiana.

È a tutti noto che nel 1799 i popolani della città di Napoli, detti Lazzari, presero le armi, e soli combatterono il generale Championet prima da fuori, e poscia da dentro la città, e che i Francesi a stento, sebbene favoriti dal partito liberale, vinsero e proclamarono in quel regno la repubblica partenopea (1). Fu essa riconosciuta in tutto lo

stato dal Tronto a Reggio in sullo stretto; ma di lì a pochi giorni il cardinal Ruffo seguito da' suoi domestici sbarcò nelle Calabrie, la cui rivolta echeggiando rapidamente si ripeté fin tra gli Apuzzesi, i quali in vero, appena l' esercito di Francia aveva valicato il Tronto, formate avevano varie bande per molestarlo alle spalle. I capi che seguivano i popolani erano uomini oscuri, e sovente per delitti commessi rifiuto di prigione; non perchè in quelli soli fosse ardire, ma per ritrovarsi tutta la gioventù istruita, o di agiate o di nobili famiglie, inclinata a favorir lo straniero, che sotto il magico manto di promessa libertà, copriva le umiliazioni de' vinti. Ognuno di que' capi calabresi aveva la sua banda, che variava di numero a seconda delle simpatie de' popolani della sua terra natia, ed a ragione del suo merito personale. I gradi che conferiva il cardinale a' capi banda ed a' loro subalterni erano provvisori, sicchè poscia chi aveva militato da colonnello otteneva dal re Ferdinando il grado di capitano. Tutte queste bande calabresi non incontrarono le schiere di Francia, le quali non si crederono tanto numerose da estendersi al mezzo giorno, quindi formavano masse compatte, e così avanzandosi lentamente verso Napoli, necessità non avevano di combattere alla spezzata. Nelle Puglie, a cagione delle pianure vaste, il popolo insorto combatteva da dentro città murate contro i Francesi ed una legione della repubblica partenopea, onde Andria e Trani si difesero con ostinazione ed intrepidezza degna de' tempi antichi, e che pagarono largamente col sangue loro. poichè accesero a più migliaia i trucidati in quelle città.

Negli Apuzzi fin dacchè i Francesi entrarono nel regno, i popolani in arme prendendo consiglio dalla loro inferiorità a fronte di esperto nemico, si divisero in bande, delle quali variò il numero e la fortuna. Esse molestarono con grande ardore i Francesi, i quali stretti dagli Austro-Russi di ritirarsi sul Po, nell'evacuare il regno, videro le loro colonne che attraversavano le gole di Androdoco, soffrire vistose perdite in uomini. Tra le bande apuzzesi primeggiò quella di un Pronio: questi in

citori alla loro volta, combattevano come leoni. I soldati e gli uffiziali non mai fecero prove di maggior valore. Sopravvenuta la notte non per questo cessava il fuoco. L'esercito sposato si divide in due, una metà vegliava e combatteva, e l'altra metà prendeva qualche riposo in mezzo a mucchi di cadaveri ed a rivoli di sangue. Alla fine il sole venne a rischiarare questa scena di strage, d'orrore e di desolazione, senza che cessasse, o scemasse l'accanimento de' lazzaroni, e dall'una, e dall'altra parte si continuavano a fare nuovi prodigi di valore, quando la colonna francese guidata dal fuoruscito napoletano per sentieri non frequentati giunse in S. Erasmo, d'onde congiunta a' repubblicani discese ratto come il fulmine nella città, ed assalì alle spalle i popolani, contro ai quali il forte traeva colpi di cannone. Allora uno de' loro capi arringa questi terribili soldati (ces terribles soldats), ordina loro di cessare il fuoco di deporre le armi. È ascoltato con rispetto, è obbedito, e la guerra è terminata.

(1) Ecco come si esprime il general Bonnamy francese nella sua storia di quella campagna: « L'esercito francese avanzava verso Napoli spartito in quattro colonne, sotto gli ordini di Kellermann, Duhesme, Rusca, e Dufresse, un drappello francese guidato da un nobile e valoroso fuoruscito napoletano correndo per la collina di Capo, dimonte dovea congiungersi a' repubblicani chiusi in S. Erasmo. Si appicca la zuffa. I lazzaroni, questi uomini maravigliosi (étonnans), vinti e vin-

pochi mesi sviluppò genio bellico non comune. A lui il conte di Ruvo della famiglia Carafa, d'alto sentire, ed ardito e d'ingegno, per difetto di vettovaglie rese Pescara, che difesa aveva con arte e valore, e sebben i patti della capitolazione concedevangli vita e libertà, lasciò la testa su di un patibolo, ma da Spartano.

Poiché tutte le bande delle provincie riunite dal generalissimo porporato presso la capitale, vennero alle prese contro i repubblicani, i quali di numero scarsi, e di cuor sublime, non vinti, ma traditi dal re Ferdinando, pagarono chi con la vita, e chi con l'esilio il fio di patriottismo illibato.

Nel 1806 il governo de' vincitori d'Austerlitz fu riconosciuto tranquillamente dal Tronto allo stretto: tu avresti detto che quelle schiere non avrebbero più incontrata opposizione. Ma pure al sesto mese sei mila Inglesi sbarcarono su i lidi di santa Eufemia in Calabria, e vinta ch'ebbero la battaglia di Majda contro il generale Reyner, fecero vela di bel nuovo per la Sicilia. Si stenta a formarsi un'idea dell'impulsione elettrica che quello sbarco diede ai popolani contro i Francesi. Due volte essi avevano deciso di evacuare il regno, e senza l'aiuto che ricevevano da' cittadini agiati e di famiglie cospicue, l'avrebbero al certo abbandonato. Gli Inglesi lasciarono i popolani delle Calabrie alle prese col general Reynier, cui erano soli rimasti cinque mila Francesi e Polacchi. Con essi, sebbene assistito dagli antipopolani, fu astretto di abbandonar Catanzaro circondata da un Panedigrano capo di molte bande, le quali agivano sempre unite, finchè non ricomparvero i Francesi con forze maggiori. Intanto il regno intero si vide coperto di popolani armati e divisi in bande, che gareggiavano per attività, valore, e destrezza. Esse combattevano alla spezzata lo straniero negli Apruzzi, nella parte montuosa di Terra di Lavoro, nella provincia di Molise, in quella di Salerno, d'Avellino, e di Foggia, e nella Basilicata, dove è situata Maratea difesa da grosso numero di insurgenti condotti dall'intendente Mandarinì, e cinta da vecchie mura. Il generale Lamarque con tre in quattro mila uomini ebbe l'incarico di sottometterla. Egli ne fece l'assedio che durò un mese, ed in questo tempo i difensori armati di pugnale assalivano i Francesi, spregiando la propria vita per ottenere quella de' nemici. Il generale fu astretto di ricorrere alle mine, e quando eran queste sotto alle mura, gl'insurgentì aprironsi il passo di viva forza, tra le schiere francesi, ed imbarcaronsi sulle navi Anglo-Sicule a vista di Maratea. Lamarque parlando di que' valorosi popolani diceva « aucun danger n'était audessus de leur courage ».

Ma prima che caduta fosse Maratea, Massena presa aveva la piazza di Gaeta, e con esercito numeroso e scelto assaltò le Calabrie. Sulle prime le masse calabresi non osando reggere agli urti delle schiere di quel capitano si spezzarono, e si ridussero in bande, le quali per l'eccellenza dell'arte loro, e per l'energia di cui fecer prova acquistarono tanta fama. Tra gli Appennini che diramansi nelle Calabrie in tutte le direzioni, e tra que' boschi vastissimi la guerra di ritornello ed alla spicciolata si adatta più che mai. Le bande traversavano a piacer loro quelle provincie in tutta la lunghezza di esse,

e sebbene si restringano in sole dieciotto miglia tra i golfi di S. Eufemia e di Squillace, neppure una sola di quelle bande si potè distruggere, o far prigioniera da' Francesi tanto bene aiutati dalle milizie locali. Ognuna di esse aveva il suo capo, ma tutte insieme mancavan di un capo, mancanza che grandemente favoriva lo straniero.

A noi toccò di cader tra le mani degl'insurgentì nella città di Scigliano, dopo una difesa di due giorni da dentro un palazzo con sei porte. Ventiquattro Francesi eran con noi, tra cui un capo di battaglione Leleune, ed un capitano Alquier, i quali furono condotti in Sicilia. In quanto a noi, sarebbe lungo a dire come tra ferri nella prigione di Nicastro in procinto d'essere moschettati, salvammo la vita, e poscia seguiti da un drappello di bravi possidenti di Feroleto raggiungemmo il maresciallo Massena. Egli sovente rimaneva privo di novelle di varil de' suoi corpi, sebbene nelle Calabrie ordinavansi i possidenti in milizie nel numero di quaranta mila, de' quali ventidue mila della Calabria seconda, ora divisa in due, eran da noi comandate. Quelle milizie più de' Francesi stessi abborrivansi da' popolani, e quindi più esposte andavano alla loro vendetta. Esse per ciò combattevano con maggiore interesse, e nelle piccole città aperte, e nelle terre murando univano insieme molte case, che alle volte fiancheggiavano con feritoie, e così difendevansi dagli assalti delle bande. Queste variando il numero da cinquanta a mille, attaccavano le colonne francesi, quando sole e quando seguito da milizie, mentre scalcavano monti, o traversavano passi stretti e vie boschive. Le bande popolate sebbene prive di un capo supremo, sebbene gl'Inglesi con la sola mostra delle lor vele alimentassero le loro speranze di vicini aiuti, mostravansi pure sì attive, ardite, ed intelligenti, che Massena dopo sette mesi richiamato ad altro comando nelle guerre germaniche, lasciò le Calabrie senza averle potuto invadere tutte, poichè la sua vanguardia non oltrepassò Seminara. Quel risoluto capitano lasciò pure la Mantea non sottomessa, ed affinché si conoscesse in Italia quanta resistenza offrir potrebbe piccolissima terra difesa da debole recinto, diremo in breve quel che potè il coraggio della popolazione della Mantea, che non giungeva a tre mila abitanti. La piccola città comandata dal colonnello Mirabelli è cinta da vecchio muro e da rupi; essa giace poco lungi del mare, ed ivi rifugiansi trecento insurgenti in aiuto di que' popolani risoluti a difendersi dalle arme francesi. Il general Verdier con oltre tre mila uomini adopera le artiglierie che aprono larga breccia, e tenta varii assalti quando di giorno, e quando favorito dalle tenebre, ma respinto è sempre con grave perdita de' suoi. Vi accorre Reyner, e si decide il far uso delle mine: esse producono il loro effetto cagionando la caduta del muro minato, onde i Francesi più non dubitano della vittoria. Ma i difensori costruito avevano altri ripari interni, cui difendono meglio che non fecero mai vecchi soldati. Così dopo d'aver resistito almeno nove mesi contro l'oste più agguerrita di Europa, cadde sì la Mantea, ma per difetto di viveri, ed ottenendo patti onorevolissimi. E faremo notare che in questa ostinata pugna anche le don-

ne di quella piccola città calabrese parteciparono all'onore ed a' pericoli del più forte sesso, emulando in tal guisa le immortali Sienesi, allorché impavide e consunte da fame e da fatiche, difendevano la libertà italiana spirante tra le loro mura, contra il furore delle schiere di Spagna, e de' mercenarii dello snaturato Cosimo de' Medici.

Intanto si osservava che più le bande nelle Calabrie per la stanchezza scemavan di numero, più divenivano agili e purificate dagli uomini meno perseveranti e robusti, acquistavano forza ed ardimento maggiore. Esse dopo i due primi anni andavan sempre declinando; le amnistie di cui avvalevansi i meno decisi le impicciolivano giornalmente; talchè abbandonate da' loro primi capi, e dalla nuova politica della brigante Carolina di Sicilia, degeneravano in bande di masnadieri, che le milizie provinciali distrussero.

Nel rifletterci che quelle bande prive di un capo supremo, e di un punto di raguno, astrette a combattere i Francesi, un Massena, e quaranta mila militi possidenti, tra cui erano i più destri cacciatori di que' popoli, pure tanto diedero da fare all'esercito straniero, si potrà formare un'idea approssimativa de' risultamenti che conseguiti essi avrebbero se appoggiate dalle milizie, da un esercito, da un congresso. Nelle altre provincie del regno la sollevazione non fu mai estesa come nelle Calabrie, nè le bande sì formidabili, ed esse furono distrutte per le stesse ragioni che furono le calabresi.

In Spagna sulle prime avvenne come nelle Due Sicilie. I Francesi occupavano la Catalogna, e giungevano a Madrid senza opposizione, ma poscia principiò contro essi la tanto celebrata guerra di sollevazione. Ivi tutte le classi della nazione erano unite contro i Francesi, e più i cittadini segnalavansi per natali, per ricchezze, per ardor patrio, e per lumi, più mostravansi avversi allo straniero. Dall'accordo generale in cui all'opposto d'Italia erasi in Spagna, ne risultava che i capi, o per dir meglio i comandanti delle bande, dette in que' luoghi guerrillas, non sempre ma sovente andavan dalla giunta di Cadice dappopolani, e prendevansi tra i nobili, e tra i generali, ed uffiziali superiori. Ma questi provvedimenti, ed il vedersi sovente le bande seguire le schiere di linea, eran cose più nocive che utili, dacchè snaturate venivano e le bande e le schiere regolari. Per dare un'idea delle bande nette, faremo qualche cenno della più notevole, e che più giovò alla patria, di quella di Mina.

Il primo di questo nome che divenne capo di alcuni contadini fu Saverio, il quale cadde prigioniero, ed andò surrogato da suo Zio Francesco, coltivatore di un villaggio della Navarra. Sulle prime colla sua piccola banda assaltava i corrieri, i deboli distaccamenti, ed i convogli, sulla strada che da Baionna mena a Madrid. Privo d'ogni istruzione conosceva quel capo l'arte di farsi amare da' suoi, ed era attentissimo a ben nutrirli, e pagarli sempre che poteva. La sua banda crebbe fino a sei mila uomini, e dicevasi pure ad otto mila. Con essi non avrebbe assaltati due mila Francesi in piagura. Ad onta che fosse così cauto, due o tre volte fu disfatto compiutamente, ma i suoi uo-

mini dispersi riunivansi a lui di bel nuovo. La conoscenza minuta ch'egli aveva della Navarra, ed il favore della popolazione il ponevano in istato di attaccare i Francesi in passi difficilissimi, ne quali cagionava loro vistose perdite di uomini. Sempre che assaltato vedevasi da' nemici, egli a dispetto della sua esorbitante superiorità numerica indietreggiava, e dopo d'aver esaminata la forza di essi, attiravali tra dirupi e tra frane, ed allora servivasi della moschetteria de' suoi.

Noi scortavamo con soli mille fanti, e cinquanta cavalli della brigata napoletana che comandavamo in Aragona, due mila e cinquecento prigionieri di que' che si ebbero in Valenza. Da Saragozza ad Ayerbe, perchè pianura, noi ci attendevamo ad essere assaltati da Mina, ma fummo maravigliati nel vedere che neppure venne ad attaccarci nelle vicinanze. Cessò la nostra maraviglia nell'accorgerci ch' il comandante francese di Jaca ci aiutava con manovre di parte del suo presidio tra quelle ardue posizioni, e nel saper poscia che Mina non aveva seco l'intera sua grossa banda. Questa sola molestò i Francesi assai più che non fecero e due e tre eserciti spagnoli. Quello del general Black, ch'era composto di circa quaranta mila uomini, venne a giornata presso Norviedo, antica Sagunto, col marasciallo Suchet che ne aveva dieciotto mila, e battuti gli Spagnoli indietreggiarono fino a Valenza, dove assediati si resero prigionieri a' Francesi per numero di metà inferiori. La divisione del regno d'Italia comandata dal generale Palombini decise la vittoria di Morviedo.

Noi comandavamo la linea da Vineròz a Morviedo che traversa Castillon de Plana, ed un *Fratte* con piccola *guerilla* di trecento uomini che tenevasi a Buena Figs, non ci dava un momento di riposo. Più volte con cinque o sei battaglioni il marasciallo Suchet volle farlo circondare, egli mercé di monti, burroni, e boschi evitava tutte le offese, ed alla partenza delle forze nemiche ritornava a Buena Figs, da dove inquietava tutta la linea sulla costa, dalle bocche dell'Ebro a Valenza.

Se il danaro che la giunta di Cadice impiegò a porre in piedi cattivi e numerosi eserciti, l'avesse fatto valere ad alimentar gran numero di *guerillas*, le quali avevano per punto d'appoggio Cadice e l'esercito inglese, l'invasore sofferto avrebbe perdite assai maggiori di quelle che soffrì, sebbene le sofferte non furono di poco momento. Da ciò che esposto abbiamo, e dall'esperienza che a noi è ridondata dalle guerre d'insurgent nelle Calabrie ed in Spagna, è in noi la ferma opinione che le bande nell'ordinamento loro e nella loro condotta, non debbono molto sentire l'azione del governo o del comando militare, nè debbono interamente rimanere in balia di esse stesse. Poichè o perderebbero dell'impeto, dell'ardire, e del genio individuale, o cadrebbero in confusione sì fatta, da commettere ogni disordine, ogni turpitudine, a segno che i popoli alla presenza de' difensori preferirebbero quella del diano abborrito nemico, come vedevamo talvolta avvenire in Calabria ed in Spagna.

Eccoci ora a dar le nostre idee sulla guerra italiana di sollevazione e per bande, il cui punto di appoggio e di accentramento sarebbe l'estremo

mezzo giorno della penisola. Da tre secoli in qua poche volte gl' Italiani anno soli sostenute guerre contro lo straniero. Quindi per assuefarli di bel nuovo radicalmente al mestiere delle arme non esponendoli sulle prime a compiute disfatte, che scorano e non agguerriscono, per trarre vantaggio della loro attitudine individuale, in fine perchè secondassero senza freno il punto generale d' appoggio, formar si dovrebbero in bande, le quali quanto meno numerose in origine acquisterebbero col tempo consistenza maggiore. Siccome abbiamo già detto, il suolo della penisola si adatta alla guerra spicciolata, come se creato di proposito per quella. Ove il governo de' sollevati avesse mariniera a vela od a vapore a fin di costeggiare il litorale o parte di esso, le bande acquisterebbero grandissima forza morale, ch'è tutto nelle guerre. Il lato tristo delle bande, come vedemmo noi stessi in Spagna, e nel regno di Napoli, è il disgusto che recare sogliono per difetto di disciplina alle classi agiate. Noi indicheremo le vie da tenerle quanto più fosse possibile attaccate a' loro doveri, poichè la perfezione è lungi dalle opere umane, soprattutto in momenti ardui e d' innovazioni sebbene salutarì. GP inconvenienti inevitabili e passeggeri della guerra di sollevazione indennizzati andrebbero con usura da stabili vantaggi. Le bande aprirebbero al merito individuale, abbondante tra noi, spaziosa via per far cammino. Onde le Intelligenze nazionali, i Buonaparte, i Massena, i Montecuccoli, i Farnese che facevansi strada tra schiere oltramontane, sorgerebbero di bel nuovo in Italia a favor della causa patria.

Sembra che gl' Italiani ora vadan convinti che la mossa prima partir dovrebbe dalle Due Sicilie, per le tante ragioni che indicammo parlando della necessità di stabilire un punto di riunione, lungi quanto più possibile dalle basi di operazione del nemico. Che se ivi gli eserciti dal 1799 al 1821, o perchè male ordinati, o per altre cagioni da noi altrove esposte, fecero trista prova, si videro sovente fatti di arme parziali degni di onorata fine. Que' popoli poi più per istinto che per buona direzione, furono soli in Italia ad insurgere due volte bravamente contro i vincitori di tutta Europa, contro i Francesi che meglio degli Austriaci valgono nella guerra alla spezzata, e che ammorzavano i sensi di nazionalità delle classi influenti, vantandosi apertori d' istituzioni liberali, e non di catene. Non solo da quelle contrade partir dovrebbe esclusivamente la mossa, ma se le altre, tranne Genova, volessero non a poco a poco per bande, ma tutte insieme far eco, recherebbero guai e non aiuti alla causa comune. Imperciocchè, siccome dimostrammo in altro lavoro, gli stati Italiani alla sinistra del Po, ed i prossimi alla sponda dritta regger non potrebbero a' primi assalti, e la loro caduta scorreale i meridionali. Non così di Genova che regger potrebbe tempo bastevole da ricevere aiuto dal mezzo giorno per via di mare; e che quindi è sola tra le grandi città d' Italia dal Tronto alle Alpe, da potere con vantaggio comune alzar la testa al primo sollevarsi del mezzo giorno. Ora per partire da un dato fisso, e secondo noi, solo, o per lo meno il meglio che porga sicurezza di riesca, supponiamo

l' insurrezione scoppiata soltanto nelle Due Sicilie, e quelle contrade libere, ed il loro congresso o da natural simpatia, o dalle minacce dell' Austria, o da istinto della propria conservazione, ovvero da tutte queste cose insieme, deciso a proclamare la italiana indipendenza.

Dovrebbe il congresso in primo luogo assicurare gl' Italiani che lo scopo della guerra è di liberare la penisola dalle armi straniere, che solo per conseguire sì fatto scopo prende la direzione della guerra Italica, e che appena l' Italia sarà libera avrà Roma per capitale, ed il congresso delle Due Sicilie soddisfatto d' aver cooperato all' Italica indipendenza cederà al congresso peninsulare, il quale deciderà dell' ordinamento politico italiano. Quindi inviterebbe i popoli ad adoparsi a favore della causa comune quando e come meglio il permetteranno le circostanze, senza esporsi infruttuosamente a cader vittima del ferro straniero. Nel tempo stesso il parlamento esorterebbe la gioventù fervida di patriottismo, di aiutare la causa pubblica, o tra le righe dell' esercito delle Due Sicilie, ovvero formandosi in bande a seconda ch' il nemico si assottiglierà avanzandosi verso il mezzo giorno, ed ove permetterà la configurazione delle loro terre natali (1). A tal fine dovrebbe il congresso spargere per tutti gli angoli d' Italia un decreto col quale prescriverebbe.

1.º Le schiere Italiane saranno composte dell' esercito di linea delle Due Sicilie, nelle quali si am-

(1) *Agli Italiani i quali per avventura credono che troppo sacrifici esigiamo dal loro patriottismo, diciamo di leggere le istruzioni che davano i generali a' popoli di Germania nella campagna del 1813, contro Napoleone. Ecco le dette istruzioni riportate in francese dal baron de Fain: « Chaque citoyen est obligé de s'opposer avec toute arme quelconque à l'invasion de l'ennemi. Toutes les localités sont déclarées de bonne défense. La levée en masse doit se rassembler dès que l'ennemi paraît, et la levée en masse se compose de tout ce qui n'entre pas dans l'armée de ligne ou dans la landwehr. Elle doit seconder le corps d'armée s'il résiste; et s'il se retire, elle doit agir sur les derrières de l'ennemi. La levée en masse doit combattre à outrance. Tous les moyens lui sont bons contre les Français. Elle doit harceler l'ennemi, lui couper les vivres; elle ne doit pas craindre d'anéantir les soldats marchant isolément. La levée en masse n'a pas d'uniforme, parce qu'un uniforme la ferait reconnaître. Elle a des officiers qu'elle se choisit elle-même; elle s'arme indifféremment de fusils, de saur, de sabres et de fourches. A l'approche des Français, les habitants doivent évacuer les villages et se retirer dans les bois, emporter les farines, faire couler les tonneaux, brûler les moulins et les bateaux, combler les sources, couper le ponts. Il en coûte moins de rebâtir un village que de nourrir l'ennemi. » Così vede l' Italiano che legge, che noi d' Italia, di questa terra classica di tutte le libertà, siamo meno esigenti de' Tedeschi che non ebber mai nè gli Etruschi, nè la Magna Grecia, nè Roma, nè le repubbliche de' mezzi tempi, nè Genova, nè Venezia.*

metteranno tutti gl' Italiani; delle milizie di tutte le contrade sgombrare dalla presenza del nemico, e delle bande formate a volontà in ogni provincia occupata, o pure non occupata dallo straniero. Nelle provincie libere i cittadini che fanno parte delle milizie, volendo servir la patria nelle bande, ne chiederanno il permesso alle autorità competenti.

2.° Le compagnie leggierie calabresi, una per legione, per la via di mare, o per le vette degli Appennini penetreranno negli stati italiani occupati dall' Austria, si porranno in comunicazione colle bande locali, e daranno loro assistenza quanto meglio potranno. Per la via di mare recheranno armi, munizioni di guerra, vestimenti alle bande. Queste compagnie calabresi saranno considerate quali bande di modello.

3.° Le bande formate dal patriottismo de' popoli liberi, o non liberi della presenza del nemico, avranno ognuna un capo eletto da' cittadini che la compongono, che si chiamerà condottieri. Esse si divideranno in decine, ed in centurie. Le prime nomineranno i loro decurioni, le seconde i centurioni. I cittadini che compongono le bande giureranno fedeltà alla causa nazionale, ed ubbidienza a' loro capi.

4.° Appena il capo banda, o sia il condottiere, potrà mettersi in corrispondenza per via di mare, o de' monti, o delle compagnie calabre, col generalissimo delle Due Sicilie, riceverà da questo un brevetto e le istruzioni opportune. Il condottiere chiederà anche i brevetti pe' suoi centurioni. Un consiglio di amministrazione per ogni banda composto di centurioni e di decurioni, e preseduto dal condottiere, farà ufficio anche di consiglio di guerra per le punizioni de' delitti e delle mancanze contro la disciplina. Questo consiglio darà ad ogni uomo della banda un certificato come facente parte di essa.

5.° Il congresso delle Due Sicilie a nome del futuro congresso italico, promette alle comuni di tutta la penisola di rimborsare il prezzo di ciò che somministreranno alle bande in vettovaglie, vestimenti, e danari. Il vestimento di quelli che compongono le bande è un camiciotto di tela color turchino (da' Francesi detto blouse) ed il cappello alla Guglielmo Tell.

6.° Il dovere de' condottieri è di dar molestia al nemico assaltando i suoi distaccamenti, i suoi convogli, e le sue colonne negli il terreno il permette, di spiare le mosse de' nemici, di conoscerne il numero, e di spedirne rapporti al generalissimo, o pure all' autorità militare più prossima. I condottieri comunicheranno tra di loro per tutte le vie che potranno, ed agiranno di accordo contro il nemico comune. Sarà a cuore de' condottieri e de' loro seguaci di arrestare i cittadini che commettessero disordini per le campagne, vantandosi di appartenere alle bande.

7.° Il congresso italico ricompenserà con terre, impieghi, onori gl' Italiani che più si segnalano nelle bande. I nomi de' primi dieci condottieri i quali avranno tenuto la campagna almeno sei mesi contro il nemico, saranno scritti a gran caratteri nella sala del congresso italico. Questi premi saranno conferiti merce della decisione di alto giuri nazionale.

8.° Que' cittadini che appartenendo alle bande demeriteranno della patria, saranno puniti con severità esemplare, e la posterità conoscerà i loro nomi.

9.° I condottieri riceveranno istruzioni ed ordini dal generalissimo dell' esercito delle Due Sicilie, e d' altre autorità che quello indicherà ad essi.

10.° Siccome il congresso à deciso di combattere per l' indipendenza italiana, bruciando le sue navi (come suol dirsi), così, ove l' esercito austriaco punisse di morte gl' Italiani che combattendo tra le bande e tra le milizie cadessero prigionieri, i militari d' Austria di qualunque grado che si farebbero prigionieri per terra o per mare, sarebbero immediatamente moschettati.

Il congresso nel suo decreto aggiungerebbe altri articoli dettati dalle circostanze. Noi ci siamo limitati a delineare secondo l' opinar nostro le basi del primo decreto, dal quale in gran parte dipenderebbe la salute d' Italia.

Or supponiamo centoventi mila Austriaci astretti ad occupare in attitudine ostile la lunga linea delle Alpi al mezzo giorno, contro la quale gl' Italiani si avvalerebbero del mare, e della non interrotta catena degli Appennini. Si rifletta che questa linea ne' punti più lontani dalle Alpi sarebbe più debole, e che in questi stessi punti aumenterebbero i mezzi di resistenza degl' Italiani. Non si pongano in dimenticanza gli ostacoli che offrirebbero le Calabrie spalleggiate dalla Sicilia, il congresso eccitando a belle opre l' esercito intatto appoggiato ad un campo trincerato: que' forti popoli in arme ordinati in milizie, o pure seguendo scelti condottieri, e si potrà quindi aver giusta idea delle difficoltà nelle quali si rinverrebbe involupato l' esercito invasore, difficoltà che appariscono insuperabili agli occhi di uomini esercitati alla guerra. Tra le nostre ipotesi abbiamo sfuggito di ammettere la simpatia interessata de' popoli, o de' governi stranieri; la fortuna di veder Genova libera, e l' isola dell' Elba in poter degl' indipendenti, intesi a sforzare i fianchi del nemico. Queste circostanze avverandosi sarebbero di aiuto grandissimo alla causa italiana. In oltre ammettendo in Italia cento venti mila combattenti austriaci, abbiamo assai largheggiato nella ipotesi, dacechè l' Austria a ragione delle sue frontiere tutte scoperte ed estese, delle sue magre finanze, e del genio de' vari popoli che ne formano l' impero, stenterà sempre ad inviare oltre ottanta mila uomini nella nostra penisola.

Per combattere le nostre supposizioni, si potrebbe dire, che il nemico con tutte le sue forze, per non indebolirle estendendosi al mezzo giorno, si limiterebbe a signoreggiar l' Italia fino al Po. Ma chi non vede le conseguenze di tale circospezione? Chi non immagina cosa farebbero i dodici milioni d' italiani alla dritta del Po, mercè la ragionata simpatia degli abitanti delle coste Venete, e del Genovesato, e coll' aiuto de' battelli a vapore, l' invenzione de' quali sarà un giorno fatale agli oppressori d' Italia?

Poichè lo scopo di questo capitolo è stato di ragionare sulla guerra d' insorgenti, lo termineremo con salutare avvertimento diretto alla gioventù più

fremente, più pronta a correre all'opra. Que' giovani che nell'Italia d'oggi giorno primeggiano per intelligenza ed agiatezza, dovranno al certo dar primi l'esempio di combattere tra le bande. Ma sia lungi da loro la lusinga d'ottenere risultamenti felici senza la volontà decisa de' popolani. In essi è la robustezza, l'abitudine alle fatiche, alle privazioni, e quel che val meglio, essi più piegansi all'ubbidienza, essi più ispirano simpatia e fiducia in que' della loro classe, il nerbo della nazione. Quindi la loro mente adoprarsi si debbe a farsi ama-

re e stimare dal popolo. Come la mente del governo e del congresso italico fin da' primissimi giorni della loro elevazione, volger si dovrebbe a far sì che la causa del popolo divenisse eminentemente popolana. Il conseguir questo scopo in Italia è cosa agevolissima, poichè fin da un pezzo i popolani sieguono le classi agiate nelle imprese di libertà. Ma in vece di seguire, essi dovrebbero per lo meno andar del pari, e vi andranno, e prenderanno anche l'iniziativa, se agl'Italiani gioverà l'esperienza.



I N D I C E

A vertissement de l'Editeur M. THIBAUDEAU, Conseiller d'Etat au temps de l'Empire	pag. 5
Dedica	" 7
Introduzione	" 9
PARTE PRIMA. — Descrizione del suolo italiano, e miglioramenti di cui è suscettivo. Campagna del re Gioacchino nel 1815 contro l'Austria. Guerra insurrezionale nelle Calabrie	
	" 13
PRIMA SEZIONE. — Rapidissimo colpo d'occhio dalle Alpe a Trapani. Esame della guerra che vi fece la francese repubblica	" ivi
SECONDA SEZIONE. — Dell'Italia tra le Alpi ed il Po	" 14
TERZA SEZIONE. — Italia centrale. Perchè i Romani non la difesero contro Annibale, ed il re Gioacchino contro gli Austriaci	" 15
QUARTA SEZIONE. — Da Foligno e dal Tronto alle frontiere nelle Calabrie. Obbiezioni che far si potrebbero al nostro ragionare. Replica ad esse. Paralelo di Bologna, Foligno, e Monteforte con Saragozza, Valenza e Varsavia	" 18
QUINTA SEZIONE. — Calabrie, e Sicilia. Ultime guerre insurrezionali nelle Calabrie	" 22
SECONDA PARTE. — Sull'ordine da darsi alle forze interne, e sulle guardie nazionali	
	" 27
PRIMA SEZIONE. — Idee generali sulle forze dello stato	" ivi
SECONDA SEZIONE. — Guardie nazionali divise in attive, e riserva. Re- gistri di matricola, ruoli, servizio	" ivi
TERZA SEZIONE. — Formazione de' quadri	" 28
QUARTA SEZIONE. — Nomina a' gradi	" ivi
QUINTA SEZIONE. — Uniforme, armamento, amministrazione	" ivi
SESTA SEZIONE. — Servizio delle guardie nazionali attive	" 29
SETTIMA SEZIONE. — Delle pene	" ivi
OTTAVA SEZIONE. — Istruzione, e ricompensa	" ivi
NONA SEZIONE. — Delle forze approssimative che darebbero le guar- die nazionali in Italia	" 30

TERZA PARTE. — Milizie	pag. 31
PRIMA SEZIONE. — Ordinamento delle milizie	” ivi
SECONDA SEZIONE. — Servizio, istruzione	” 32
TERZA SEZIONE. — Vestimento, armamento, amministrazione	” ivi
QUARTA SEZIONE. — Punizioni, e ricompense	” ivi
QUINTA SEZIONE. — Lancieri nazionali	” 33
QUARTA PARTE. — Esercito permanente	” 35
PRIMA SEZIONE. — Disposizioni organiche dell'esercito, ed osservazioni	” ivi
SECONDA SEZIONE. — Amministrazione	” 38
TERZA SEZIONE. — Armamento, vestimento	” 39
QUARTA SEZIONE. — Disciplina	” ivi
QUINTA SEZIONE. — Istruzione	” 41
SESTA SEZIONE. — Promozioni, e ricompense	” 43
QUINTA PARTE	” 47
CAPITOLO PRIMO. — Che gl'italiani divenuti liberi non dovrebbero, se attaccati, esporsi a campali giornate prima che il nemico giun- gesse al territorio bolognese. Che mentre gli Austriaci in Italia, intraprender non si debbe di scacciarneli senza che le due Si- cilie si pronunziassero prima	” ivi
CAPITOLO SECONDO. — Se l'invenzione dell'arme a fuoco sia favore- vole o pure svantaggiosa alle insurrezioni	” 48
CAPITOLO TERZO. — Riflessioni sulle truppe leggiera	” 50
CAPITOLO QUARTO. — Della disciplina	” 51
CAPITOLO QUINTO. — Istruzione	” 53
CAPITOLO SESTO. — Sull'attitudine degl'Italiani pel mestiere delle armi	” 54
CAPITOLO SETTIMO. — Riflessioni sulla guerra di montagne	” 57
CAPITOLO OTTAVO. — Riflessioni sull'arte di capitanare esercito nuovo	” 58
SESTA PARTE. — Sulla guerra di sollevazione per bande sostenuta da esercito permanente	” 61
